
3 1761 03522 8022





TANCRÈDE DE VISAN

PAYSAGES INTROSPECTIFS

POÉSIES

Avec un

ESSAI SUR LE SYMBOLISME

PARIS
HENRI JOUVE, EDITEUR
15, RUE RACINE
1904

ESSAI SUR LE SYMBOLISME

Qu'on ne se méprenne point sur l'inconvenance de ce titre. Le premier, j'avoue cet *Essai* n'en pas être un. Encore moins, s'agit-il d'un *Manifeste*. Tout groupement littéraire, toute association d'art engendre moins d'œuvres que d'injures. Je sais trop, pour qu'on soit obligé de me le rappeler, qu'en poésie les individualités seules existent et, qu'à tant faire que de vouloir fonder des classes, le mieux est encore de retourner s'asseoir sur les bancs de l'école.

Simplement, j'use de l'occasion offerte au seuil de ce livre, de me soulager — moi aussi — du délicieux prurit d'un « avant-dire », et de me décharger d'un cher fardeau d'essentielles idées qui seront, une à une, suivant leur poids logique et leur valeur intégrale, plus minutieusement soupesées dans des pages à venir. Pour l'instant, sans dédaigner les questions de forme et de métrique, j'irai au plus pressé et m'abstiendrai de toute particularité, de toute controverse, de toute *illustration*. Je m'applique à tailler

*

dans le vif, à disséquer des principes, afin de mettre à nu le cerveau contemporain et le nœud vital de notre poésie française si tendrement aimée. Donc, je dogmatise, j'affirme.

Qu'on me pardonne de parler un moment en philosophe plutôt qu'en poète, et de démonter les rouages de l'âme au lieu de les regarder tourner. L'impulsif, comme tout autre, broie des pensées. Pour chacun le droit existe d'analyser ses actes comme des résidus. L'artiste véritable se prolonge en esthéticien, quitte à perdre, sitôt que la fièvre de l'intuition inconsciente le crispe, son beau calme théorique. S'oublier une minute, nouveau Narcisse, dans la contemplation de soi, à l'ombre des fontaines de la Vie, prêter l'oreille au murmure continu de l'Etre qui s'égoutte au bord du Temps, c'est permettre à la Nature de nous renvoyer notre image, jusque-là ignorée ; c'est souffrir que notre âme se révèle chantante, alors que le martèlement de nos pas, le long des chemins de l'existence tumultueuse, risquait à jamais d'étouffer ses divines harmoniques.

I

Je crois pouvoir affirmer que chaque révolution en littérature, en art, éclate au nom des mêmes principes : *Nature* et *Vérité* (1). Ceux-ci sont-ils mécon-

1. Il est évident que la définition du mot *nature* donnée par les savants « personnification factice et purement verbale du sys-

nus ou violés, aussitôt l'homme s'indigne, alléguant les droits imprescriptibles du *Réel*, et protesté par des œuvres nouvelles, où s'affirme son vouloir de demeurer humain intensément.

La cause métaphysique de ce malaise moral gît dans l'esprit, lequel répugne à transgresser sa loi fondamentale et à s'évader de son orbe, l'univers intelligible. Les catégories de l'entendement ou modes de l'être, sont la formule intellectuelle en fonction du Tout. Si l'on préfère, une harmonie préétablie oblige le ciel de la pensée et celui de la réalité à se mouvoir parallèlement. Disons même, tant l'adaptation de leurs horizons est adéquate, qu'ils s'absorbent l'un l'autre, et que les échanges perpétuels, les communications nécessaires entre le monde et notre intelligence, postulent l'identité à sa limite du réel et de la raison, de la nature et de l'être (1).

Au fait, bien que tout problème littéraire dont on

tème des lois qui régissent les phénomènes » est insuffisante. Seule la métaphysique a chance de nous renseigner. Provisoirement par *nature* j'entends le *réel*, c'est-à-dire l'*objectif*, et par *vérité*, comme tout le monde, *l'accord de la pensée et de son objet*, ou la *synthèse de l'objet et du sujet*. Ainsi j'appréhende dans ces deux mots : *nature* et *vérité*, les données de la connaissance et l'opération de l'esprit qui connaît ; la *matière* et la *forme*.

1. C'est la parole de Spinoza : « L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses », ou celle d'Aristote : « νοῦς συγγενὴς ἐστι τῷ ὄντι », l'esprit est de la même famille que l'être.

se donne la peine d'analyser la prime donnée, requière implicitement une solution transcendante, il est inutile de soulever les voiles qui cachent à nos yeux de myopes le très délicat mécanisme de la connaissance.

Qu'il suffise de constater que, dans la pratique, l'esprit humain ne se conçoit pas sans objet de perception, sans phénomènes, autrement dit, sans monde extérieur, — que ce dernier ait une réalité objective ou qu'il soit tenu pour de l'*esprit précipité* (1), il importe peu.

Oublier un des termes de la double équation, — nécessité d'un *objet* et d'un *sujet*, nécessité d'une passerelle pour les relier, — est un mauvais calcul. Car le moi ne se pose qu'en s'opposant un non-moi, et, prendre son élan vers les étoiles, sans s'assurer l'appui d'un sol indubitable, quoique représentatif, c'est poser son tremplin dans le vide pour mieux sauter. Les nécessités inhérentes au déploiement total des ailes de notre raison en réglementent l'essor. Pour celle-ci, ne pas dépasser les limites de son

1. *Emerson*. On sait que pour l'idéaliste américain la nature n'est qu'un symbole de l'esprit. Voici sa phrase : « Elle est (la nature) l'incarnation d'une pensée et redevient pensée, de même que la glace devient eau et vapeur. Le monde est de *l'esprit précipité* et l'essence volatile s'en échappe incessamment à l'état de pensée libre. De là l'influence des objets naturels sur l'esprit. L'homme emprisonné, l'homme cristallisé, l'homme végétal s'adresse à l'homme personnifié ». *Essays and series, Nature.*

atmosphère, est la condition même de son vol puissant (1). Que penser d'un poisson qui déserterait son élément, s'imaginant nager plus rapide dans l'air !

L'essentiel est que nous plongions nos racines dans la nature, pour nous élancer droits vers l'Absolu. Plus les bulbes de la plante humaine s'irradient nombreuses dans le terreau généreux et divergent, plus la fleur de la pensée s'épanouit et baigne dans le soleil.

C'est pourquoi, assoiffé de *réalités*, l'homme, après de folles errances, revient toujours se désaltérer à la source du vrai.

*
* *

Tout manifeste d'art porte inscrit sur son drapeau

1. Je ne prêche nullement la *relativité de la connaissance*, comme on pourrait le penser. On le verra mieux tout à l'heure quand je parlerai de *l'intuition*. Je crois au contraire à la possibilité d'atteindre l'absolu en le concevant sur le modèle de notre âme, comme l'idéal de la parfaite intelligibilité. Seulement, pour l'atteindre, cet absolu, et communier avec tout le réel, il faut que mon âme ne soit pas « un empire dans un empire », mais « une partie dans un tout ». Il est nécessaire qu'elle coïncide en un point avec l'être universel, qu'elle soit une parcelle d'une réalité commune à tous. Nous ne pourrions, en effet, entrer en communication avec quoi que ce soit, si nous ne nous retrouvions pas en tout, au moins quant à notre essence. En somme, je ne fais que commenter la parole célèbre, qu'on « ne saurait sortir de la nature que par des moyens qui sont eux-mêmes de la nature ».

la devise *Nature et Vérité* (1). L'histoire comparée des littératures vérifie le principe. Chez nous spécialement, abondent les exemples de ces réactions occasionnées par la notion de vie un instant méconnue.

Les théories de la *Pléiade*, condensées dans la *Défense et Illustration* de Du Bellay, parue en 1549, ont pour fin de substituer les beautés virginales de l'antiquité grecque retrouvées aux décrépitudes du moyen âge. Je ne veux pas qu'on me demande si cette intrusion des idées classiques outrepassa ses droits, en brisant les frontières de notre tradition

1. Avant d'aller plus loin, une question redoutable surgit. Est-il vrai que toutes les écoles aient posé l'imitation de la nature en principe ? Cette objection, je la prends telle que M. Brunetière l'a formulée dans son *Evolution de la poésie lyrique* (t. II, p. 124 note). Taine en effet, a montré que « l'altération des rapports réels des choses », *en vue d'un effet à obtenir*, a été le principe essentiel de très grandes écoles. On peut se proposer de faire « plus grand », comme Michel-Ange ; « plus élégant » ou « plus drôle » que nature. Il est certain aussi que la sculpture et la musique sont plus dégagées de la nature que la peinture et la poésie.

Mais qu'est-ce à dire, sinon : 1° Qu'on ne parvient à déformer la nature qu'après l'avoir longtemps maniée, et que la sublimiser, ce n'est pas la nier, mais la débarrasser d'un lierre parasite et, bien au contraire, s'en servir comme piédestal pour situer dessus l'esprit humain (*homo additus naturæ*) ; 2° que Michel-Ange, les Alexandrins et les caricaturistes ne modifient les rapports et dépendances mutuelles des parties d'un tout, qu'en vue de rendre plus sensible le *caractère essentiel de l'objet*, de mieux dégager de la nature son *essence*, et que l'ar-

nationale. Je tiens, sans plus, à constater que la Renaissance, primitivement italienne, implante et acclimate en France ses deux plus influents facteurs, la *nature* et la *vérité rationnelle*.

De mêmes les trois unités, dites aristotéliciennes, — je prends mes exemples au hasard — font leur apparition *officielle* (1) au début du XVIIe siècle, et proclament la supériorité de la raison sur le lyrisme de Jodelle ou la fantaisie désordonnée de Hardy. Plus tard, en 1657, dans sa *Pratique du théâtre*, l'abbé d'Aubignac, d'accord avec le goût français de l'époque, écrira : « Je dis que les règles du théâtre ne sont pas fondées en *autorité*, mais en *raison*. » C'est avouer que l'emploi de ces fameuses règles n'est nullement arbitraire, mais s'impose despotique par une prescription des lois de la nature.

tiste exagère la nature pour la davantage manifester. « L'idéalisation des figures reproduites par l'art dans toutes les branches de l'art plastique et de la poésie, n'est nullement exclue par le précepte d'observer la vérité. » (Voir Renouvier, *Nouvelle Monadologie*, p. 320) ; 3o que le principe d'imitation prend plus ou moins d'importance suivant la philosophie de chacun et l'idée qu'on se fait des rapports de la *nature* à *notre nature*.

1. Je dis *officielle*, car depuis le XVIe siècle les trois unités extraites d'Aristote par les Italiens étaient connues des érudits. Ni les Espagnols ni les Anglais ne les avaient ignorées. Scaliger en France et Jean de la Taille en parlèrent. Ce fut Mairet qui en formula la théorie dans la préface de *Silvanire* (1631). Il les mit en pratique dans *Sophonisme* (1634), notre première tragédie régulière.

Et encore, les neuf premières satires de Boileau, parues de 1660 à 1667, combattent pour le triomphe du *naturel* et de la *vérité* ; en sorte que son *Art poétique* de 1674, « déclaration de foi littéraire d'un grand siècle », dit Nisard, est comme le chant consacré d'une définitive victoire.

Mais non. La querelle des *anciens* et des *modernes*, jamais terminée, s'envenime. L'idée classique s'exaspère. A mesure que son autorité diminue, augmentent ses exigences. La Motte veut faire *plus vrai*. Il réduit donc *l'Iliade* à douze chants, et l'adapte aux besoins contemporains. Ses intentions étaient pures. Il déclare la poésie par ses *figures audacieuses* et ses *vers* contraire à la *raison*. Diderot, le bavard, réclame encore plus de *vérité*. Dans ses *Entretiens* sur le *Fils naturel* (1757) et dans sa *Poésie dramatique* (1758), il critique le théâtre de Racine au nom du *naturel*. Le souci de l'exactitude, du *réalisme*, dont s'énorgueillit la Comédie larmoyante ou drame, entraîne la prédominance de la condition et des moyennes conditions sur le caractère « abstrait ».

Voici que se précipitent les *romantiques* à l'assaut du temple grec. On envahit les portiques où gisent pêle-mêle les accessoires traditionnels du culte, et l'on plante l'oriflamme sur les tours de la cathédrale gothique longtemps désaffectée. La nature offre ses couleurs à Géricault, à Delacroix, à Dévéria, et la représentation vivante de la *réalité*, en s'opposant

aux dessins de David, de Regnault, d'Ingres, se substitue au genre académique. De leur côté, les poètes cherchent leur inspiration dans la nature. « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art », déclare Hugo. On prêche l'individualisme, la liberté dans l'art. On veut être soi et, pour « faire plus vrai », on se « confesse ».

A leur tour les *parnassiens*, imbus des doctrines positivistes en faveur vers 1859, combattent les romantiques pour les mêmes principes. « Vos *Orientales* et vos *Guzla*, disent-ils, sont des créations instantanées de votre imagination folle. Vous ne savez ni *imiter*, ni « ciseler le vers comme une coupe », très froidement. Vous écrivez mal et vous falsifiez la *nature*. Au lieu de vous établir centre des choses, apprenez à voir objectivement. Regardez, puis traduisez, et voilà tout ». « Désormais le génie consistera à ne rien préjuger, à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente » (1).

Et puis il y a aussi les *symbolistes* (2). Au nom du

1. Fromentin. *Les Maîtres d'autrefois.*

2. Je dis comme tout le monde *romantiques*, *parnassiens*, *symbolistes*. Mais une fois pour toutes qu'à travers ces épithètes trop générales et trop vagues on veuille bien discerner des individualités. Je ne sache pas que des romantiques aient existé qui n'aient pu s'appeler, en partie du moins, parnassiens ; ni qu'on rencontre aujourd'hui des poètes qui ne soient, — étant

réel ils s'emporteront. « Parnassiens, se sont-ils écriés, votre poésie descriptive et froidement travaillée ne caresse que des épidermes, ne trouble que des surfaces. Vos coups de sonde au sein du Tout furent trop bénins pour rapporter des flores étranges, des végétations invues, celles qui croissent dans les profondeurs incalculables de l'être. La science vous sollicite ? Soit. Mais qu'est-ce que la science ? Un faisceau de lois ! Et la loi ? Une série de rapports, des abstractions. Cependant la nature nous dépasse infiniment et fait éclater vos cornues. La vie ne consent à s'enfermer en des vases clos, que morte et en lingots. Or nous baignons de toutes parts dans l'océan du mystère aux vagues perpétuelles. Pour vous voici des arbres, des blés, des montagnes, des *phénomènes*, *ce que l'on voit*. Et tout *ce* qu'on ne peut voir ! Et *ce qu'il y a* derrière la charmille qui tremble, l'eau qui chante, le nuage qui passe ? Et l'âme qu'on *sent* partout !...

Ainsi chaque école de jouer avec l'expression *nature* et de se renvoyer la balle.

*
* *

Car en même temps que toute évolution littéraire ou artistique puise dans la nature la raison de sa

ce qu'on nomme poètes, — quelque peu symbolistes. Conformons-nous donc à l'usage tout en déplorant l'inconvenance de ces qualificatifs qui débordent leurs cadres respectifs.

nouvelle virginité, en même temps aussi la nature n'apparaît pas la même aux yeux des siècles successifs. Disons mieux : celle-ci accuse une telle richesse, une telle fécondité, un tel *devenir*, que si notre être la contient tout entière en ses virtualités, notre conscience réfléchie n'en goûte jamais qu'une tranche, celle-là seule qui dans l'instant est assimilable. D'un paysage indéfini nos yeux ne perçoivent que des juxtapositions. Malgré les violences qu'on peut faire subir à l'esprit pour le forcer à s'accommoder, nos synthèses ne sont encore que des points de vue.

Ce serait, à propos, un curieux tracé d'histoire comparée des idées, que celui où s'inscrirait la courbe des transformations subies chez tous les peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par la notion de réel. Après tout, le demi-cercle, sans cesse recommencé jamais fermé, que s'efforcent de clore les penseurs, n'apparaît-il pas l'horizon essentiel vers quoi s'achemine toute philosophie.

L'éternelle poursuite de la formule magique, de cette unité fondamentale, promesse d'explication universelle ; la fureur belle de substituer aux systèmes le *Système*, celui qui absorbera la nature entière, — affolent le cerveau des hommes en mal d'absolu et l'obligent à rajeunir sans fin ses méthodes d'investigation, à se tailler de nouveaux sentiers parmi la brousse des faits, à pousser avec délices des reconnaissances dans l'inconnu. La nature ! — abîme

béant que des siècles de labeur n'ont pu combler, — consiste pour les uns en l'universalité des êtres créés, devient pour d'autres, comme Aristote, le principe intérieur de l'univers qui le meut et l'organise, « la cause première du mouvement et du repos ». Tous deux, stoïciens et épicuriens, invitent à « suivre la nature » ; cependant leur morale théorique réciproque diffère *toto cœlo*. Le mot litigieux est pour Boileau synonyme d'ordre et de mesure ; Jean-Jacques s'en inspire pour affranchir l'homme des liens sociaux. La nature des romantiques n'a rien à voir avec celle des classiques, et le motif rationnel par lequel furent attaquées les trois unités dans la *Préface de Cromwel* fut celui qui les imposa deux siècles plus tôt.

De cette impossibilité à embrasser le champ illimité de l'océan de mystère qui mugit au bord de notre vie, de cette impuissance à éteindre notre flamme de curiosité dévorante dans chaque vague de l'être, sont nés les innombrables idéals humains. Au phare tournant de nos désirs inassouvis, à la lumière clignotante de nos rêves de bonheur, le mot *nature* s'est varié d'acceptions multicolores ; d'où la diversité de nos philosophies et de nos esthétiques.

Il en résulte que des œuvres goûtées par leur fidélité aux lois de la nature, cause première de tout art, sont bientôt répudiées au nom des mêmes lois (1).

1. Est-ce à dire que le *subjectivisme* absolu soit le vrai? Il

Il semble donc bien établi qu'au cours des siècles la notion de vie se transforme avec les besoins nationaux et les exigences sociales. Une acclimatation sans cesse renouvelée des œuvres au milieu s'impose. Concluons-en que si toute révolution littéraire part de la nature nécessaire, tout le monde n'entend pas le mot dans le même sens et que ce sens va s'élargissant à mesure qu'il se transforme.

Pourquoi? D'abord parce que l'art, reflet de la société, puise sa lumière dans les institutions et les mœurs ambiantes. « L'œuvre d'art, déclare Taine, est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes » (1). Nous évoluons en durant et une atmosphère sociale irrespirée, des instincts de civilisés tout neufs entraînent fatalement des changements dans notre manière de sentir et créent des états d'âme nouveaux. D'étroites corrélations, objet de la *statique sociale* dans le système de Comte, soudent une époque à chacune de ses manifestations intellectuelles et morales, rayons issus d'un même centre. Des échanges, des

est clair, comme j'ai tendu à le montrer au début de cette étude, qu'il existe un *fond permanent* grâce auquel l'*Iliade*, la *Divine Comédie*, *Andromaque*, demeureront toujours actuelles. Ceci admis, il n'est pas défendu de chercher, — et c'est là le problème, — en quelle mesure nos idées d'art évoluent en même temps que notre concept de nature.

1. Taine. *Philosophie de l'art*, t. I, p. 49.

rapports de coordination attestent l'eurythmie des éléments composants associés et l'on ne voit pas, par exemple, comment se pourraient séparer les tragédies de Racine de leur lieu d'élaboration, la cour de Louis XIV.

Et puis et surtout, la nature par son tout continu se prête à de multiples interprétations. Ou plutôt, à mesure que nos sens s'affinent, que notre intelligence s'élargit, plus cosmopolite, plus compréhensive, le prisme à travers lequel se réfracte le réel change de couleur. Nous ne percevons jamais qu'une nuance, celle-là seule qui dans l'état actuel de nos mœurs, de nos institutions, s'assortit le mieux avec notre mentalité momentanée. La nature est un immense réservoir d'images et de sensations. Impuissant à embrasser tout le réel, chaque siècle n'y puise que ce qu'il est capable d'en digérer. Les fonctions organiques du corps social à telle ou telle époque règlent le pouvoir d'absorption et le pouvoir de rayonnement de cette même époque.

*
* *

De ces généralités il ressort que l'esthétique n'appartient pas uniquement au domaine de la psychologie. Cette science du Beau, à la pousser à sa limite, à la creuser jusqu'aux principes, on lui découvre des racines profondes qui tiennent à la constitution de notre être. Elle lance des prolongements

jusqu'en la métaphysique. Cela apparaît d'une telle évidence que l'expression « faire nature » peut s'entendre de mille façons et ne s'emplit de sens qu'au contact d'un système philosophique déterminé. Une esthétique apparaît comme un assemblage de principes dérivés d'une théorie générale où toutes les mailles de notre vie émotive et intellectuelle se coordonnent (1).

« La nature bien vue, disait Largillière, nous peut seule donner ces lumières originales qui distinguent un homme du commun... Les principes ne sont faits que pour vous mettre vis-à-vis de la nature » (2). Soit, mais qu'appelez-vous *nature bien vue* ? Car tous nous *voyons*, et les procédés pour *bien voir* sont si nombreux ! — Rappelez-vous la page célèbre de Topffer. S'étant fait accompagner de vingt-cinq peintres d'égal talent, Topffer les installe au milieu d'une prairie où paît un âne. Voici nos gens à l'œuvre. Lorsque l'auteur des *Menus propos*, a obtenu vingt-cinq copies du modèle, il reste très étonné de ce phénomène étrange : toutes les esquisses, loin de reproduire une seule image, diffèrent entre elles considé-

1. « Entre l'idée que nous nous faisons de l'origine et de l'essence du monde et le but que nous assignons à l'art il y a une corrélation étroite, encore que plus ou moins avouée. » Montargis. *L'esthétique de Schiller*.

2. Cité par Oudry dans les *Conférences de l'Académie de peinture*.

rablement (1). L'aventure est instructive. Je vous le demande : est-ce bien voir cet âne que d'en tirer un croquis qui rivalise déjà d'exactitude avec la photographie ? Le verra-t-il mal celui qui s'efforcera d'exprimer par son dessin la résignation de l'animal souffre-douleur ?

Vous êtes positiviste (2), moi, je suppose, idéaliste. Tous deux nous nous plaçons en face de la nature. Nous avons les mêmes organes, les mêmes

1. Topffer, *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois,* livre 4, chap. V.

2. J'écris à dessein *positiviste* et non *naturaliste*. Ce dernier mot en effet a été détourné si souvent de son sens étymologique par les littérateurs qu'on ne lui fait jamais exprimer tout ce qu'il contient. Au surplus, je me permets de déplorer le vague dans lequel flottent la plupart des termes destinés à servir de fanion à toute école littéraire ou philosophique. Par exemple qui est *réaliste* et qui ose avouer ne l'être pas ? Le mystique se dit non pas *positiviste* mais *positif.* Platon s'affirme *réaliste*, Berkeley aussi ; pourtant l'un est *idéaliste*, l'autre *immatérialiste*. Je vois bien en quoi Henri de Regnier diffère de Zola, et pourtant lequel des deux est plus *réaliste* ? On en est donc toujours réduit à se demander : qu'est-ce que le réel ? comme on se demande ce que signifie l'expression de *nature bien vue*. C'est avouer son impuissance à résoudre la plus petite équation littéraire sans formule métaphysique.

Plus synthétiquement, je dirai qu'il n'existe qu'un seul système, le *réalisme*. De ce système chaque philosophe nous donne une traduction dans sa langue particulière, et ce *réalisme* devient *l'idéalisme*, le *panthéisme*, le *matérialisme*, le *mysticisme* et tout ce qu'on veut encore en *isme*.

instincts, à peu près un genre de vie semblable, et pourtant le paysage ne nous frappe pas de même manière. Il se trouve que pour vous le *réel* c'est le monde visible, une *chose* ; pour moi, admettons, comme pour Platon, le réel est une *idée*. Cette idée d'ailleurs n'est nullement synonyme de fiction ou de chimère, mais le type de la réalité considérée en elle-même. Qu'en conclure, sinon que cette expression *nature bien vue* ne signifie rien autre que *nature bien interprétée ?*

Le monde en effet, en plus de sa réalité propre, est le produit de nos sens et aussi de notre intelligence. Chaque fois que nous communiquons avec lui nous l'interprétons deux fois. Or cette double interprétation varie d'après l'idée que chacun se fait de la vie et le monde change de nuance suivant la projection lumineuse de notre philosophie propre. Tous tant que nous sommes, poètes, mathématiciens, marchands de laines, nous portons sur la nature des jugements qui, sans qu'on s'en doute, demeurent en corrélation parfaite avec nos humeurs, notre état d'âme habituel, notre degré d'intelligence. Ces jugements sont autant de systèmes qui nous résument.

Pour l'objet qui nous occupe, il faut bien le redire et ne pas s'en lasser : à creuser profondément les problèmes d'esthétique on finit par heurter le roc fondamental d'où partent quantité de filons mystérieux par quoi notre être se relie aux choses.

Ainsi, qu'on le veuille ou non, un vers, la poésie, adaptation de nous au réel, suppose *toute une métaphysique*. A cette métaphysique on ne pense guère, et c'est inconsciemment que tout poète dans la plus petite œuvre solutionne les rapports de l'être avec la nature. Impulsif, il écrit, et il se trouve que chacun de ses mots est autant de parcelles d'âmes palpitantes qui disent l'Homme.

On pourrait donc soutenir, et on l'a soutenu (1), que le poète a souvent devancé, en ce qui concerne le problème métaphysique, le philosophe de profession. Ces sortes de *révélations*, ces visions directes se comprennent parfaitement chez les grands artistes dont les procédés introspectifs sont plus rapides, que ceux des ontologistes à l'esprit obscurci de logique stérile. D'un bond ils franchissent les limites du relatif et le cri de leur cœur est celui de la nature ;

1. Alfred Austin, poète lauréat anglais, dans un discours prononcé à Edimbourg en 1902, a protesté contre la thèse du professeur Dowden, d'après laquelle on peut très bien être un grand poète sans être en même temps un profond philosophe. Revenant sur les œuvres de Dante, Shakespeare, Milton, Shelley, Tennyson, Wordsworth et même Byron, Alfred Austin a prouvé que ces poètes avaient énoncé des théories philosophiques supérieures à celles des métaphysiciens de leur époque. « Etre un grand poète, a-t-il dit, sans être un grand philosophe, est une impossibilité radicale qui tient à la raison d'être même de la poésie. » Shelley pensait de même et dans sa *Défense de la poésie* définit le poème : « l'image même de la vie, exprimée dans son éternelle vérité. »

leur plainte aiguë devient *idée du monde,* dirait Schopenhauer.

*
* *

N'en déplaise aux poètes comme aux philosophes, une étroite parenté unit la poésie à la métaphysique ; elles existent sœurs éclatantes de l'esprit.

Longtemps une nébuleuse unique confondit ces deux astres. Leur clarté symétrique issue d'un seul foyer s'intensifiait d'une mutuelle influence et leur double incendie se conjuguait dans le même transport. L'orgueil aidant, à mesure que les planètes jumelles découvraient la source principale des communes richesses accumulées, le désir de s'affirmer reines d'un incontesté domaine, de luire indépendantes, d'éclairer à soi seule l'univers intelligible, les poussait à dissocier leur flamboiement, à segmenter leur éclat. N'ayant pu s'absorber, les conjointes, de tout point semblables à leur orbe générateur, s'enhardirent à s'échapper de la sphère directrice, à voguer, splendide pour son compte, au ciel de la pensée. Ainsi elles s'en allaient chacune vers sa destinée.

Des mages fidèles entreprirent le voyage aux régions bienheureuses, groupés autour de l'une et de l'autre étoile choisie selon leur cœur et leurs aspirations. D'abord les deux troupes s'avancèrent parallèles sans se perdre de vue. Le soir vint où s'accrut

la distance angulaire des deux astres. Le premier gagnait l'Orient, le second éclaira l'Occident. Il fut dès lors impossible au même spectateur de contenir en son œil l'écart de leur fuite contraire au ras de l'horizon. Les deux bataillons des sages suiveurs, sous la conduite de l'élue respective, se tournèrent le dos, et, ne pouvant plus s'apercevoir, ne croyant plus sympathiser en la recherche d'un seul idéal, s'oublièrent.

Or, pour qui aurait la force de percer, suivant un axe imaginaire, la croûte de la matière où s'embourbent nos pas, de contempler en son éternité le firmament de l'esprit, de se situer centre de la circonférence infinie, — pour celui-là le diamètre des deux étoiles apparaîtrait d'angle égal, et l'argent de leur même regard se refléterait en son œil. En sorte que pour graviter aux antipodes l'un de l'autre, le mage philosophe et le mage poète ne longent pas moins une seule et même route. Et peut-être verra-t-on la nuit d'aurore où les deux astres, ayant atteint l'un le zénith, l'autre le nadir du monde essentiel, déclineront de leur hauteur, se précipiteront à nouveau à leur rencontre, finiront par s'approcher au point de se boire, de fusionner encore dans le même éclat et de réunir les messagers sous la radieuse monade de leur rayon intégral.

Celui donc qui se hisserait par dessus les nuages jusqu'à l'empyrée de l'esprit, d'où la vue s'étend

totale, apercevrait l'unité fondamentale de la philosophie et de la poésie.

D'une part, la métaphysique va au delà du *vrai* jusqu'au *réel;* elle étudie l'essence de l'être et de la vie (1). La science au contraire, ayant pour objet la simple connaissance du relatif, c'est-à-dire des lois et des rapports entre les phénomènes, est plus *vraie* que *réelle* et se réduit en définitive à une création *logique* de l'esprit, — un rapport étant manifestement une abstraction. Le métaphysicien s'occupe des données immédiates de la conscience et des choses, de « la réalité, du contenu vivant et intuitif de l'expérience même, du sentiment de l'être et de l'action » (2).

D'autre part, si je déclare la poésie sœur de la métaphysique, c'est que je n'entends pas par poésie tout ce qu'on est convenu d'appeler des vers. Dans ce cas il suffirait qu'un discours soit écrit en vers pour se ranger dans la cohorte sainte des œuvres

1. « Eh bien! une métaphysique, c'est aussi un état d'âme. C'est une vie morale qui s'élabore, qui prend pleine conscience d'elle-même et se fixe dans des conceptions déterminées. Cela constitue vraiment une sorte de poème ; non pas un poème qui raconte des aventures imaginaires, mais un poème mis en action par celui qui le compose, exprimant son âme et son cœur, la réalité humaine qu'il est, avec ses efforts et ses espérances ou aussi avec ses lâchetés et ses désespoirs. » Laberthonnière, *Essais de philosophie religieuse*, p. 7.

2. Fouillée. *La métaphysique et la poésie de l'idéal. Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1888.

poétiques. Parmi les innombrables piécettes qui éclosent chaque jour... et meurent, dans ces revues d'amateurs aux titres alléchants, combien méritent qu'on les nomme poésies ! C'est déjà quelque chose, c'est beaucoup, lorsque ces lieux communs mesurés sont aussi beaux que de la mauvaise prose. Si le rythme était la ligne de démarcation qui différencie la prose de la poésie, un art poétique ou une géométrie en vers deviendraient de la poésie parce que rythmés. M'est avis qu'il faut laisser, comme le disait jadis Du Bellay dans la *Défense et Illustration de la langue françoise* « toutes ces poésies et aultres telles épiceries aux jeux floraux de Toulouse et au puy de Rouen. » La fin de la poésie vraie, de la poésie *pure* (1) consiste à créer non du joli mais du *beau*, oui du beau. Un madrigal bien tourné peut sembler très drôle, il n'est au grand jamais de la poésie. L'écharpe ondoyante du vers ne doit servir qu'à « vêtir de grandes pensées et de grands sentiments ». « La poésie disait Hello, domine le temps et l'espace, elle nous oblige à sentir en frissonnant le voisinage réel de l'éternité qu'on oublie. »

*
* *

Ne nous défendons pas pourtant de l'avouer : certaines choses se sentent bien et s'énoncent mal. Une

1. L'expression est de M. Henri Morice. Voir *l'Université catholique* du 15 avril 1903.

définition demeure, quoi qu'on y fasse, une abstraction. Il est plus facile de comprendre le sens exact du mot poésie que de l'exprimer. Je m'entends, et j'espère qu'on m'entend, lorsque je déclare préférer les *Contemplations* ailées de Victor Hugo aux *Odes* rampantes de Lebrun-Pindare.

A certaines heures, les soirs de juin, les nuits d'hiver, à travers la campagne, au bord des océans, dans le silence de la chambre éteinte, tombent sur l'âme errante comme des gouttes de mystère. L'air qu'on respire s'allège en se purifiant. Des effluves d'infini nous baignent d'une ambiance extra-terrestre, nous tirent l'être au bord du corps. Le temps semble s'arrêter, et la vie, au lieu de s'écouler, dilate notre cœur. Nous surabondons de joie céleste comme le martyr. Les instincts grossiers se tapissent et l'âme sort.

« Dann geht die Seelenkraft dir auf
« Wie spricht ein Geist zum andern Geist. »

« Alors se développe en toi la puissance de l'âme et tu entends l'esprit parler à ton esprit », dit Gœthe. Dans le vent qui fait frissonner les branches flotte du psychique, de l'*irrationnel*, et nous nous sentons en communication avec tout. Ces voix de l'au-delà qui nous caressent et font pleurer sans cause, ces phénomènes amis, ces *avertissements* dépassent la raison, vont jusqu'au *sentiment*. On ne les explique

pas, on les subit, on les vit, on s'en imprègne, on s'y abandonne, on les entend, non avec l'intelligence discursive et représentative, mais grâce à une faculté spéciale qui est, je dirais, le fond même de nous, l'*intuition.*

Eh bien! pouvoir, savoir exprimer cette intuition constitue le poète, et j'appelle poésie l'*extériorisation d'une conscience spontanée*, le son direct d'une âme au contact des êtres.

Qu'est-ce à dire, sinon que la poésie est mieux qu'un amusement, un rêve grave, une parole profonde, — car pas de profondeur, pas de poésie, — un chant intense, la réfraction de l'univers à travers un tempérament — et un cerveau, l'équivalent conscient de la nature, l'expression de nos émotions, c'est-à-dire de notre être dans ses rapports avec le Tout, la représentation concrète de la vie fugitive fixée un instant par l'artifice des mots, l'écho intelligent, synthétique des bruits enchevêtrés de la nature.

Cette poésie, la vraie, la *pure*, dont pas n'est besoin de donner d'exemples parce qu'on saura bien en trouver dans les chœurs des tragiques grecs, dans la *Divine Comédie*, dans Shakespeare, dans Wordsworth, dans Victor Hugo, — cette poésie possède le droit de s'asseoir aux côtés de la métaphysique sa sœur et peut se définir *une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur* (1). Ce

1. M. Brunetière à qui j'emprunte cette heureuse formule a soin

qui différencie le grand poète du philosophe est donc moins le sujet traité que la manière de le traiter. Tous deux expliquent la nature, l'un par réalisations immédiates, concrètes et instinctives, l'autre par voie de concepts et de façon discursive. A cette question qui définit admirablement l'objet de la métaphysique et de la poésie : « comment l'univers est-il senti, pensé, voulu par la conscience humaine ? » la première répond par une étude méthodique, la seconde au moyen de l'inspiration qui ne trompe pas, puisque les sentiments exprimés par l'artiste dans un poème sont l'équivalent conscient de la cause qui les a produits, la représentation psychologique de la réalité intérieure des choses, leur vraie réalisation dans la conscience, selon l'expression anglaise de M. Josiah Royce (1).

Bien mieux, tous les grands artistes sont à ce

d'ajouter en note : « Cette définition n'a certainement rien de nouveau, et j'en suis bien aise, parce qu'on en peut vérifier la justesse dans l'histoire de toutes les grandes littératures. Voir plutôt les *Pouranas* indous et les *Psaumes* hébraïques ; le *Prométhée* d'Eschyle et le *De natura* de Lucrèce ; la *Divine Comédie* de Dante et le *Paradis perdu* de Milton ; quoi encore ? les *Méditations* de Lamartine et les *Contemplations* d'Hugo. Mais réciproquement, on n'a guère connu de grand métaphysicien qui ne fût poète en quelque manière, depuis Platon jusqu'à Hégel, en passant par Malebranche et par Spinoza. » *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 278 et 279.

1. Voir Fouillée, *op. cit.*

point métaphysiciens sans le savoir, qu'aussitôt qu'ils réfléchissent sur le mode de formation et la qualité objective de leurs œuvres spontanément issues d'eux-mêmes, ils sont saisis de la démangeaison d'écrire un traité d'esthétique transcendante. La valeur de ces traités est précisément qu'ils viennent après la pratique et l'élaboration du Beau. Leur fin est d'expliquer ce phénomène inconscient, forme particulière de perception que Schopenhauer appelait *organe du rêve* et que je nomme *intuition*, — qui poussa les auteurs à soulager ce qui gémit en eux. Voilà pourquoi les opuscules de cet excellent philosophe que fut le poète Richard Wagner nous paraissent si précieux. Ils nous démontent les rouages intellectuels qui machinèrent ses drames et, loin d'avoir servi de moules tout faits où le théoricien n'a plus qu'à couler son art, mais bien au contraire, étant comme l'empreinte prise à même l'œuvre, ils nous avertissent qu'un artiste ressemble toujours plus ou moins à M. Jourdain, il fait de la métaphysique sans le savoir.

Tout de même, si chaque système philosophique devient un miroir où se reverbère le réel, il en est de plus ou moins vastes, de plus ou moins lumineux (1). Nous possédons des glaces à main minuscules dans

1. Par exemple, nul ne contestera que le système de Leibnitz contente mieux la raison que celui de Descartes. Plus amplement explicative et partant plus satisfaisante que la *res cogitans*

lesquelles ne s'aperçoit que le sourire d'une bouche, mais il existe des psychés mobiles où tous nos gestes se mirent. — De même, si chaque époque poétique résume un aspect de la nature, il en est qui la clichent mieux que d'autres, qui sont plus amplement significatives. La meilleure poésie, — je dis la meilleure *en soi*, — sera donc celle qui saura enfermer le plus d'intensité de vie, qui dans un vers contiendra le monde, une poésie où le moi résumera l'humanité totale.

II

Il se peut que les symbolistes aient échoué. Leur dessein subsiste d'avoir voulu créer une poésie amplement représentative du réel conçu comme une idée(1), et d'avoir essayé de dégager en toute chose l'âme des choses, c'est-à-dire la réalité fondamentale, ou si l'on aime les termes barbares, le *substratum*. Ils ont vite compris que le domaine de la science est clos de murs. Aussi loin qu'on s'y promène, on finit par se heurter à des fortifications. Ils ont donc fait des brèches et, par ces meurtrières, ont aperçu le ciel et la mer éternelle.

et que la *res extensa* des *Principes*, l'hypothèse des *Monades* est plus *vraie*.

1. Voir Remy de Gourmont dans son livre des *Masques* : « Une vérité nouvelle est entrée récemment dans la littérature et dans l'art, et c'est une vérité toute métaphysique et vraiment neuve... Cette vérité, c'est le principe de l'idéalité du monde. »

Encore que l'école dite du Parnasse se soit bien plutôt efforcée d'améliorer la forme du vers romantique, de perfectionner l'instrument de la poésie, que de lui faire rendre de nouveaux sons (1), ses partisans demeurent, eux aussi, des métaphysiciens sans le savoir et des disciples du positivisme.

Or ce serait une erreur de croire que les positivistes, malgré leurs dédains pour toute doctrine transcendante et leurs préférences pour la méthode expérimentale, aient pu se passer de métaphysique. Ceux-ci auront beau s'en défendre, ils n'empêcheront pas leur essai de synthèse et d'explication universelle, auxquelles ils tendent dans la mesure où le permet l'état des sciences particulières, d'être comme le boulevard d'une philosophie première. D'autre part, que les doctrines positivistes aient servi de parangon aux *naturalistes* en général, aux parnassiens en particulier, les œuvres littéraires ou artistiques des uns et des autres le prouvent abondamment. Elles attes-

1. Henri de Regnier, dans une conférence qu'il fit le 6 février 1900 à la Société des conférences, a fort bien caractérisé l'originalité des parnassiens. « Ce fut surtout — nous dit-il — contre une manière lâchée, négligente et incorrecte de faire les vers que réagit sagement et utilement le Parnasse... Le Parnassisme fut bien plutôt l'arrivée dans le Romantisme, encore vivace ou déjà finissant, de poètes nouveaux et de tempéraments neufs. Le Romantisme, pour ainsi dire, fit escale au Parnasse. C'est toujours le même vaisseau qui continue sa route, avec, à son bord, de nouveaux matelots. Ce sont les mêmes voiles. La manœuvre seule a changé. »

tent surtout, par leurs vues prises sur les rapports de l'homme et du monde, l'impossibilité de faire de l'art pour l'art sans s'adosser à une métaphysique quelle qu'elle soit ; et se placer en face de la nature en spectateur impartial, noter ses pulsations et son rythme de durée avec le chronomètre enregistreur de notre esprit, brosser des tableaux d'histoire, décrire avec minutie les inventions scientifiques, copier les scènes banales d'une vie quotidienne, suppose résolu par le fait le grave problème de l'imitation de la nature, qui lui-même emprunte à la cosmologie rationnelle et à la théorie criticiste de la connaissance du monde extérieur ses plus immédiates données.

*
* *

On aurait mauvaise grâce d'en vouloir aux parnassiens et de les accuser d'avoir hâté la décrépitude de la poésie au lieu d'apporter des remèdes régénérateurs. On n'est jamais bon juge de sa propre doctrine ; il appartient aux descendants de la transformer et d'en marquer les points faibles. Aussi bien, tout en s'acquittant du respect que l'on doit aux ancêtres et sans croire que les symbolistes demeurent invulnérables, il n'est pas défendu, je pense, de marquer l'apport des prétendus *jeunes* dans la littérature contemporaine et les acquisitions, vraiment neuves, dont se sont enrichis les poètes de notre génération. Les parnassiens, que ce soit entendu, vinrent à leur heure ;

leur œuvre était nécessaire. N'empêche que leur esthétique fut un peu bien étroite et que leur métaphysique s'impose moins cohérente, moins générale, plus essoufflée que la nôtre.

Car c'est bien entre deux esthétiques opposées, partant entre deux métaphysiques, que nous nous débattons sans le savoir. Pour laquelle opterons-nous.

En dépit de leurs divergences apparentes, les philosophes s'accordent à distinguer deux manières profondément différentes de connaître une chose, nous dit un éminent penseur contemporain ; « la première implique *qu'on tourne autour de cette chose ;* la seconde *qu'on entre en elle.* » L'une procède *par analyse* et n'atteint que le *relatif,* l'autre touche à *l'absolu* par le moyen d'une *sympathie intellectuelle* qu'on nomme *intuition.* Dans le premier cas je saisis la chose du dehors ; dans le second je m'identifie à elle, je la vis, je la possède du dedans.

Pour illustrer sa profonde théorie, M. Bergson cite entre autres cet exemple : « supposons, nous dit-il, un personnage de roman dont on me raconte les aventures. Le romancier pourra multiplier les traits de caractère, faire parler et agir son héros autant qu'il lui plaira : tout cela ne vaudra pas le *sentiment simple et indivisible* que j'éprouverais si je coïncidais un instant avec le personnage lui-même. Alors

comme de la source me paraîtraient couler naturellement les actions, les gestes, les paroles. Ce ne seraient plus là des accidents s'ajoutant à l'idée que je me faisais du personnage..... Le personnage me serait donné tout d'un coup dans son intégralité..... Description, histoire et analyse me laissent ici dans le relatif. Seule, la *coïncidence* avec la personne même me donnerait l'absolu » (1).

Qui ne voit que ces deux manières de philosopher peuvent enfermer aussi deux esthétiques correspondant à celle des parnassiens et à celle des symbolistes.

Par leurs tendances positivistes les parnassiens s'en tiennent à la *simple description*. Ils « tournent autour des choses » sans jamais y pénétrer, demeurent à l'extérieur et s'alanguissent dans le *relatif*.

Les symbolistes, au contraire, sont des *organisateurs* ; ils *s'intériorisent* dans l'objet, *s'incorporent* aux paysages perçus intérieurement. Par un violent effort ils ont voulu se placer au centre même du réel et, par une sorte de *sympathie intellectuelle*, communier avec la nature. Leur désir a été d'exprimer immédiatement l'inexprimable, si j'ose dire, de fondre leur âme avec la conscience universelle, afin

1. Bergson. *Introduction à la métaphysique. Revue de métaphysique et de morale.* Janvier 1903.

de noter, par une sorte d'auscultation intellectuelle, jusqu'aux pulsations de la matière, jusqu'à la respiration du monde.

Cette âme qu'on sent partout, c'est bien elle qu'ont voulu rendre les symbolistes. Aux instants propices où les chaînes de la matière nous emprisonnent moins rudement, qu'on relise Rodenbach. On se retrouvera soi-même en ses vers, soi-même et ce qui nous compose. Des moindres bibelots dont notre rêve d'artiste aime s'entourer et qui forment autant de souvenirs vivants, fusera une note, et des motifs de symphonie spirituelle s'ajouteront les uns aux autres, transposant à leur manière, et musicalement, nos émotions intérieures, pour finir en un vaste concert psychique où nos propres motifs seront joués. La suggestion mentale prendra une telle intensité, qu'il nous sera impossible à un certain moment de savoir si c'est notre être qui retentit au dehors, ou si ce sont les choses qui arpègent nos états d'âme.

Sans faire injure aux parnassiens, on peut donc affirmer que les symbolistes, en s'attachant davantage à l'âme, en dégrafant le manteau illusoire où s'enferment les formes visuelles et harmonieuses, qui elles-mêmes ne sont que l'expression atténuée des vibrations intérieures de l'être, — se sont approchés plus près du tabernacle de l'arche où repose le réel, puisque la seule *réalité vraie* — *porro unum esse necessarium* — c'est l'âme.

Il s'agit là d'autre chose que de rêves maladifs. Par cette assimilation d'eux-mêmes à ce qui les entoure et les complète, par l'organisation symphonique de leurs impressions diversifiées, les poètes en question demeurent et s'affirment plus amplement *réalistes* (1). Ils ont voulu résoudre l'équation : *tout ce qu'on voit, plus tout ce qu'on ne voit pas*. Dès lors, pour être descendus jusqu'aux sources vives, pour avoir brisé l'enveloppe des apparences et débarrassé le *Moi ultime* des pellicules superficielles qui le défendent aux yeux vulgaires, afin d'ausculter le cœur des choses et d'en sentir en soi les battements par contre-coup, ils ont fouillé plus profond que les parnassiens : de même que pour s'être efforcés d'épuiser le contenu du réel, d'élargir leur conscience, de concevoir la vie dans sa plénitude, en ajoutant à la nature l'idée, la pensée à la réalité, ils se sont étendus plus loin du côté des confins du mystère. S'ils n'ont pu exprimer tout ce qu'ils ont entrevu, ils se savent possesseurs de trésors insoupçonnés jusqu'alors. Ils ne sortent pas de la réalité, ils la dominent et s'y incarnent ; ils l'enserrent toute et ne nient que sa limite. Ils captent à la fois l'Etre et les êtres ; ils n'excluent que l'exclusion (2).

1. M. Mauclair emploie le terme heureux d'*idéoréalisme* (C. Mauclair, *Eleusis*).

2. Un philosophe lyonnais, trop humble et trop pur pour quémander les faveurs et la réputation auxquelles son génie a droit,

*
* *

Oui nous sommes bien en présence de deux mécanismes de perception étrangement différents.

Par un clair matin de juin, alors que le soleil s'étale sur les labours qui fument et que le cri des coqs s'enroue derrière les meules de la ferme, j'ouvre ma fenêtre pour respirer les parfums nouveaux que la nuit fit éclore et dont la brise légère parsème l'ambiance. Et tout de suite mes yeux se reposent sur la forêt dressée à ma droite qui fuit en éventail jusqu'au bord de l'horizon. Me prend-il fantaisie, à cette heure où tout chante la joie de vivre, de célébrer le bois magnifique, de magnifier en des stances lyriques la ferveur des arbres séculaires, d'exalter les profondeurs calmes et palpitantes de mystère que mon esprit suppose par delà les houles de ce sylvestre océan, — alors deux procédés me sollicitent.

Je dirai les taches vertes, les colorations multiples,

a écrit dans un livre admirable : « Le penseur est un esprit vaste, qui ne recule pas devant les larges synthèses. Il ne détruit rien, parce qu'il se sent assez fort pour tout embrasser. Il n'exclut rien, il concilie tout. C'est l'unité qu'il cherche lui aussi, comme tous les philosophes, mais non cette unité mesquine, factice, étroite, du petit système intolérant et exclusif : il creuse assez profond pour trouver l'Unité vraie, celle qui, dans l'immensité de son sein, nourrit en paix les contraires eux-mêmes, comme la terre porte ses pôles, unis par les milliers de lieues qui les séparent. » Joseph Serre, *Au Large*, p. 107.

les glauques remous des vagues rongées de lumière, les sapinières et leurs ondes qui déferlent sous un ciel tout blanc. Impressionniste, j'esquisserai les contours imprécis des rivages de maïs déployés au bord de cette mer d'arbres, la débâcle des fleuves de blés lourds et puissants, subitement barrés à leur embouchure de deltas buissonneux ; et les criques ensoleillées, et les golfes de lianes et les havres salutaires d'où le flot végétal s'est retiré. Epique, j'évoquerai la furieuse traversée de l'ancêtre barbare à travers le moutonnement des chênes vénérables, je clamerai la clameur du Gaulois échoué sur les ilots des clairières, je suivrai dans ses méandres, parmi les ondes pressées des halliers touffus, le sillage étincelant des chefs romains dont le manteau claquait au vent comme une voile.

Cette multiplication de points de vue se ramène à une *analyse* et à une *description*, autrement dit à un *relatif*. Je vois des couleurs et les reproduis, je décompose des formes géométriques et les recompose. Des associations d'idées s'offrent que je traduis, je m'extériorise et note des représentations, — et c'est un premier procédé.

Voici le second : *Toutes les photographies d'une ville prises de tous les points de vue possibles auront beau se compléter indéfiniment les unes les autres, elles n'équivaudront point à cet exemplaire en relief qui est la ville où l'on se promène. Toutes les traduc-*

tions d'un poème dans toutes les langues possibles auront beau ajouter des nuances aux nuances, et par une espèce de retouche mutuelle en se corrigeant l'une l'autre, donner une image de plus en plus fidèle du poème qu'elles traduisent, jamais elles ne rendront le sens intérieur de l'original (1).

Si, dédaigneux d'observer de loin, las de m'objectiver ; si, préférant l'action à la passivité, je veux *sentir* la forêt intensément, je franchirai la grille de mon parc et m'acheminerai vers l'orée du bois. A mesure que je pénètre sous le dôme feuillu, les impressions tout à l'heure éprouvées de mon balcon se transforment en s'amplifiant. Leur intimité m'émeut plus. C'est que je ne m'affirme pas *devant* la forêt, je vis *dedans ;* celle-ci crée en moi un *intérieur*. A présent le soleil s'est évaporé, on dirait, et filtre entre les branches aiguës des sapins une pluie de rayons bleus qui se condense sur la mousse. Le ciel est descendu sur les rameaux et chaque goutte de rosée matutinale enferme un astre. Des végétations folles s'ouvrent et referment mon passage. Peu à peu je m'aventure au cœur de la haute futaie. Je vais. Un parfum nouveau me transporte ; je respire un air jeune. L'inaccessible paix des choses m'envahit. Je vais. Au devant de mes pas s'avancent les retraites profondes. Un jour atténué descend dans mon âme,

1. Bergson, *op. cit.*, p. 2.

la colore. Je deviens racine, scion, écorce, toute la forêt. Sans doute, je communique par rayonnement psychique mes sentiments, qu'ainsi je retrouve sympathiquement répercutés ; mais à son tour, la forêt agit sur mon être, me baigne dans sa sérénité, se fait *état d'âme*, pour dire le mot. L'échange spirituel s'est accompli ; je la comprends, et elle, vraiment, me contient. A quoi bon l'exprimer, si je suis moi-même son expression ! Toujours je vais. Alors je bouillonne avec les sèves, je sue avec les bourgeons. L'effort des germinations tend mon vouloir. A défaut du cor d'argent cher à Siegfried, je gonfle ma poitrine du souffle énorme accumulé sous les ogives de verdure de cette cathédrale aux fûts élancés ; avec tous ceux de ma race, moi, je crie mon bonheur d'être, l'ivresse des jours anciens, l'espoir des temps nouveaux, et ma voix, et toutes les voix que je résume, la forêt magique les redit, les propage dans le vent qui s'élève, accrues immensément, car cette forêt n'est autre que moi-même mille et mille fois réfléchi. Les oiseaux chantent, ils disent mes transports. La bise souffle et toutes les feuilles bruissent en moi. Ainsi j'ai participé au sentiment de la nature ; *je me suis donné la forêt ;* j'ai pensé la forêt ; j'ai voulu la forêt, un instant je l'ai vécue (1).

1. M. Mithouard, dans la dernière pièce de son recueil, *Récital mystique*, pièce intitulée : *le Mari de la forêt*, a donné un très bel exemple de ce procédé *immanent*.

Qui ne s'aperçoit que ce second mode de perception est autrement complet que le premier. Cette compénétration est une *synthèse*, un acte simple. Cette coïncidence, une *intuition*. Je tiens un *absolu :* je ne *réfléchis* rien, je *suis* cela.

*
* *

Dès lors apparait l'inconvenance nécessaire de ce qualificatif *symboliste*, appliqué aux poètes actuels. Songez à ce qui précède et que les *parnassiens seuls* méritent cette appellation.

De fait, « la science positive a pour fonction habituelle d'analyser. Elle travaille donc avant tout sur des symboles » (1). Tournant autour des choses, sans jamais y pénétrer, elle ramène l'objet à des éléments déjà connus et, comme l'algèbre, substitue au réel des signes et des lois abstraites. — De même, le parnassien, quoiqu'il fasse, interprète toujours, et sans sortir du relatif, — interprétateur d'interprétation. — Il analyse du dehors et seulement les formes visibles. Les vers deviennent traduction fantaisiste du Poème grandiose et par excellence, que lui dicte, inlassable, la Nature. De ce Poème total le parnassien ne comprend pas l'esprit, ne saisit pas le sens profond, s'en tient à la lettre, à une version humaine à une *Belle infidèle*. La poésie est « une langue bien

1. Bergson, *op. cit.*, p. 4.

faite. » Sollicité par ce qui passe, le phénomène, il oublie l'essence, ce qui demeure. C'est la parole de Faust :

« Alles Vergängliche ist nur ein Gleichniss. » Tout ce qui passe est *symbolique* (1). Il recueille les fulgurations de l'Etre sur l'écran de son esprit, mais n'ose se plonger dans la source de feu intérieur, éblouissante.

Le parnassien ne pense, ne traduit que des symboles.

Bien au contraire, « s'il existe un moyen de posséder une réalité absolument, au lieu de la connaître relativement, de se placer en elle au lieu d'en faire l'analyse, enfin de la saisir en dehors de toute expression, traduction ou représentation symbolique (2), » la poésie symboliste est cela même. Le poète actuel, avec toute son âme, pénètre au delà des phénomènes, jusqu'au cœur du réel, sans le secours d'une dialectique. Le monde n'est plus regardé seulement à travers les *objets*, ces verres asymétriques qui déforment, il est perçu sans intermédiaire, irréfrangible. Agriffé aux sinuosités de l'existence, le symboliste ne fait qu'un avec la Vie, avec la Conscience universelle, par connaissance immédiate. Selon la forte expression de Plotin, μύσαντα ὄψιν, le poète symboliste voit *les yeux*

1. André Gide dit de même : « J'appelle symbole *tout ce qui paraît.* » *Traité du Narcisse.*

2. Bergson, *op. cit.* p. 4.

fermés, avec ceux de l'âme. Cette communion avec le Tout supprime les rapports et, comme l'indique le verbe μύεῖν, cette union est *mystique*, non symbolique.

Le poète symboliste est un mystique. Le mode de perception du mystique et du symboliste est le même (1).

*
* *

Et pourtant, à y regarder de très près, on s'aperçoit que le mot *symboliste*, appliqué aux poètes dont je parle, est bien choisi. Car, tant que le mystique garde en lui, en sa conscience spontanée, son intuition, tout va bien. Mais veut-il l'exprimer, l'objectiver, la réfléchir dans le miroir de l'intelligence discursive pour en faire participer ses concitoyens, alors tout change. Afin que vous puissiez comprendre le trouble qui m'émeut, le délire céleste, la θεῖα μοῖρα dont parle Platon dans le *Phèdre*, qui m'a envahi tout à l'heure au fond du bois, du bois que je *sentais avec tout mon être*, — *mente cordis*, — du bois que j'ai

1. Il y aurait lieu d'insister sur ce point. Je le ferais volontiers si j'offrais ici autre chose qu'un sommaire de questions à traiter ultérieurement. Qu'on veuille bien ne pas oublier que cette étude n'est que la très brève condensation de quelques idées, qui trouveront plus tard leur développement normal dans l'exposé d'une théorie métaphysique sur l'*Idée symbolique et la Poésie contemporaine*. Ces Prolégomènes résument tout un livre futur.

vécu, nécessité est de matérialiser ma pensée, de descendre dans l'empirisme, de m'aider des catégories. Puisque je dois non seulement m'entendre, mais aussi me faire entendre, je remplace mon sentiment original par un mot plus ou moins adéquat, *semblable*, jamais *identique*, je substitue un schème, une image simplifiée et appauvrie à un état d'âme riche et touffu, et me voici retombé dans l'ornière dialectique obligatoire. D'où l'emploi nécessaire de symboles à titre de *procédés d'expression* (1).

On saisit la différence. Le parnassien lui aussi use

1. M. Récéjac dans un excellent livre : *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, a fort bien mis ce point en valeur. « A l'aide des catégories, dit-il page 38, on ne peut penser que les choses empiriquement données : et alors, où prendre des schèmes pour penser le Bien et des points de repère pour le fixer dans une région quelconque de l'esprit ? *Nous verrons que le Mysticisme n'a d'autre fonction que de suppléer à ce défaut au moyen de symboles.* » Et plus loin : « Pour déconcerter le subjectivisme, on lui a porté le défi d'exprimer en propres termes ses découvertes : cela est de mauvaise guerre. *Y a-t-il des mots pour exprimer directement les sensations élémentaires ?* Il suffit que chacun puisse se dire à lui-même les affirmations premières de la conscience soit empiriques, soit morales : ce n'est que par un travail ultérieur qu'on les comparera en vue de les exprimer *analogiquement*. — C'est ce fond du moi, proprement *impensable*, qui sera la source de tous les faits mystiques. *Les symboles, plus intimes qu'aucune sorte de signes, sont des analogies créées spontanément par la conscience pour se dire à elle-même les choses qui n'ont pas d'objectivité empirique.* » Le même auteur avait déjà écrit :

de symboles *sans s'en douter*, puisqu'il ne croit qu'au relatif et que les *phénomènes* par lui décrits ne sont que l'apparence, l'image visuelle derrière laquelle se cache l'impondérable réalité. Contempteur de la conscience spontanée, le parnassien demeure à la superficie de son être, ne traduit que des relations. Prisonnier de la fameuse Caverne, il ne perçoit que la projection de son ombre sur le mur de Vie et prend son propre fantôme — son symbole — pour le Réel.

Le symboliste a rompu les chaînes qui le rivaient au pied de la connaissance sensible ; il s'est retourné et contemple le Soleil.

Une différence de nature dans la manière de *percevoir* le réel sépare à jamais l'esthétique parnassienne et celle des symbolistes.

*
* *

Une différence de degré dans la manière *d'exprimer* le réel en résulte.

« *Si le Connaissable n'est pas, à lui seul, le tout de ce qui est, et s'il n'est pas non plus, à lui seul, sa propre explication suffisante, mais s'il convient d'y réintégrer, sous la forme du métaphysique ou du subconscient, l'Inconnaissable, il convenait aussi de*

« Le Mysticisme vit de symboles, *seule représentation mentale par où l'Absolu puisse s'introduire dans notre relative expérience.* »

créer un mode d'expression capable de dépasser l'apparence tangible des choses, une poésie qui, comme la musique, fût apte à l'évocation plutôt qu'à la pure et simple description » (1).

La conscience immédiate, qui est aussi le moi ultime, se transforme en citadelle inexpugnable. A qui lève les yeux vers ses sommets, elle se présente à pic. Des rochers escarpés nous en cachent l'entrée et ce serait folie que de rêver l'assaut du *Château intérieur*. On n'y pénètre qu'en le contournant. Des chemins couverts serpentent tout autour, ascensionnent la forteresse. D'abord on s'écarte de la base menaçante, on s'avance dans la campagne et l'on tourne le dos au but proposé. Puis des lacets s'offrent, des circuits s'emparent de la marche, allègent l'effort de la montée ; l'ombre des montagnes s'appesantit sur le touriste assoiffé d'idéal. On monte. A un tournant la plaine apparaît, fuyant sous les rampes de la colline. A présent le chemin se rétrécit, il faut s'aider des mains. Par les fissures des rocs étranges qui nous gaînent, le corps se glisse. Seul le ciel domine la cheminée. Enfin l'on surgit sur un large plateau. Sans savoir, après bien des zigzags, on est arrivé au cœur même de la citadelle d'où l'œil contemple éperdu l'immensité des mondes.

Ainsi l'*intuition* ou vision directe du poète mysti-

1. Beaunier. *La Poésie nouvelle*, p. 20.

que ou symboliste ne peut être extériorisée. Semblable aux monades dont parle Leibnitz, elle se présente sans portes ni fenêtres, d'un bloc. En présence d'une intuition, sous la poussée du débord mystique, les mots disparaissent, introuvables ; on ne peut plus guère parler que par exlamations, Dieu, Nature, Etre, cœur, sentiment ! et lorsqu'on a lancé un vocatif on a tout dit. Ah ! si les mots étaient assez ductiles, assez malléables, assez règle de plomb pour s'adapter sans solution de continuité à tous nos états d'âme ! Mais non ; il n'existe pas d'expressions assez nombreuses, assez polychromes pour s'assortir à tous nos sentiments. Des mots hélas ! trop généraux doivent épingler nos émotions et les faire saigner. Chaque parole tue la voix intérieure, fige la vie en des attitudes conventionnelles. « Bref, le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal, qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle (1). Sitôt qu'on pénètre à l'intérieur de la réalité vivante, l'expression, quelque creusée qu'elle soit, se brise sous la poussée de l'idée, et sa plus intime finesse se change en marbre qui s'effrite. Aucun vocable n'a prise sur la pente lisse de l'im-

1. Bergson. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 99.

pression. La pensée domine toujours, imprenable (1). Comment donc se hisser jusqu'au faîte de l'esprit ? Par des sentiers détournés les mots en bataillons serrés s'élancent ; ils contournent l'abîme, opèrent des conversions ; d'adroites circonvolutions les élèvent peu à peu ; de savants travaux d'approche leur permettent d'envahir sans heurt l'idée vierge ; l'artillerie des images, grâce à ses manœuvres serpentines, se déroule jusqu'au sommet et, de toutes parts à la fois, on prend possession de la forteresse.

De là l'emploi obligatoire du symbole, des images accumulées, pour acheminer peu à peu le lecteur au point où son esprit coïncidera avec le nôtre. « Beaucoup d'images diverses, empruntées à des ordres de choses très différents, pourront, par la convergence de leur action, diriger la conscience sur le point précis où il y a une certaine intuition à saisir. En choisissant les images aussi disparates que possible, on empêchera l'une quelconque d'entre elles d'usurper la place de l'intuition qu'elle est chargée d'appeler, puisqu'elle serait alors chassée tout de suite par ses

1. « Il y a des choses trop complexes, à la fois trop étendues et trop indivisibles, pour qu'elles puissent être présentées à la conscience par des procédés dialectiques... C'est donc pour réparer l'insuffisance du langage et quand nous avons besoin d'embrasser les choses avec toute l'âme, que nous recherchons les symboles : *grâce à eux seulement* nous pouvons arriver à cet état appelé « mystique », qui est la synthèse du cœur, de la raison et des sens. » Récéjac, *op. cit.*, p. 140.

rivales. En faisant qu'elles exigent toutes de notre esprit, malgré leurs différences d'aspect, la même espèce d'attention et, en quelque sorte, le même degré de tension, on accoutumera peu à peu la conscience à une disposition toute particulière et bien déterminée, celle précisément qu'elle devra adopter pour s'apparaître à elle-même sans voile » (1). Rappelons-nous les *Phares* de Baudelaire ou telle pièce des *Serres Chaudes* de Mæterlinck ; celle-ci, par exemple, où le poète entasse à dessein les petits tableaux pour mieux nous faire pénétrer son impression subtile :

« Oh ! ces regards pauvres et las !...
« Il y en a qui semblent visiter des pauvres, un dimanche.
« Il y en a comme des malades sans maison.
« Il y en a comme des agneaux dans une prairie couverte de [linges... » (2)

1. Bergson, *op. cit.*, p. 7.

2. Citons encore la vision qui fut donnée au prophète Elie : « Une voix lui dit : « Sors et tiens-toi devant l'Eternel » ; et en effet l'Eternel passa. Il s'éleva un vent furieux et puissant à renverser les montagnes, à briser les rochers devant lui, mais l'Eternel ne fut pas dans ce vent ; après le vent ce fut un tremblement de terre, mais l'Eternel ne fut pas dans ce tremblement de terre ; alors ce fut le feu ; mais l'Eternel n'était pas dans ce feu. Mais après le feu, *il se fit un léger murmure dans l'air* et en l'entendant Elie se couvrit le visage de son manteau. » *Rois* III, chap. XIX, 11-13.

C'est donc au moyen de transpositions perpétuelles, en variant sans cesse sa palette et ses tonalités, et grâce à des harmonies successives que le poète symboliste parvient à manifester sa pensée, à dire son âme sans trop l'oblitérer (1).

Sous l'empire d'une passion violente, alors que mon cerveau brûle, que mon sang bout, que mon cœur saute dans ma poitrine, que ma chair s'horripile, vous venez à moi, me prenez les mains et votre amitié en sollicitant la confidence hâte mon soulagement. Tandis que je détaille ma douleur, les mots se pressent, pittoresques, imagés, sans ordre, très expressifs. On dirait que je m'exhale dans chacune de mes phrases bousculées. Des souvenirs lointains, heures charmantes, attendries, remontent du fond de ma mémoire qui saigne. Je les raconte pour mieux vous rendre participant à mon mal. Tel détail superflu, semble-t-il, intensifiera la contagion ; je le répète, je le multiplie. Je trace des portraits, je situe

1. « Notre poésie est un symbole, et c'est ce que doit être toute vraie poésie, car la parole de Dieu, lorsqu'elle se transforme en la parole de l'homme, doit se rendre accessible à nos sens, à nos facultés, s'incarner en nous, devenir nous-mêmes. Elle revêt une teinte obscure, parce qu'elle est reflétée par des organes obscurs. Au fond, le symbole est une vérité que la langue de l'homme ne peut pas dire à l'oreille de l'homme et que l'esprit dit à l'esprit. » Ballanche. *Orphée*. Œuvres, édit. in-8, t. IV, p. 364.

chaque événement moral dans un paysage approprié. Je mêle tout et je parle, je parle, je parle. Bientôt je vois mon virus dans vos yeux; je vous injecte mon émotion; ma douleur est vôtre, vous vous traînez sur mes pas. Vous vous apitoyez enfin, car vous m'avez compris totalement, par la pensée et par le cœur.

Comment donc vous ai-je inoculé la violence de ma passion au point qu'à présent vous la vivez ? Par des accumulations successives d'épithètes, en soulevant au hasard de la conversation tel et tel rideau qui vous tamisait la clarté de mon âme. Mon transport, je ne l'ai pas résumé en une formule, je n'ai pu faire bref, ni me crier tout entier en une définition, car toute définition se présente abstraite et incomplète ; alors vous m'auriez *entendu,* mais non *senti.* Peu à peu mes mots, mes images, mes gestes, le son de ma voix, l'expression de mon visage se sont saisis de votre esprit, l'ont capté dans leurs réseaux émotionnels. Vous rejetant hors de vous, je vous tire à moi. A force, vous cédez et finissez par consentir à communier ma douleur. Sans savoir, j'ai planté en vous par sympathie mon sentiment. Et vous de crier : « Comme je vous reconnais bien ! » Pourtant devant qui vous prierait, par cet exemple vécu, de faire tenir ma vie en une définition, vous demeureriez muet. C'est qu'une vie, c'est qu'une passion est trop complexe à la fois et trop indivisible

pour la coucher dans ce lit de Procuste, un concept. Vous avez respiré une ambiance seulement, celle qui me baigne et, par ma prolixité, une endosmose spirituelle a filtré nos deux êtres (1).

C'est dire que là où l'expression directe est impossible doit intervenir la *suggestion*. L'artiste, dit M. Bergson, « vise à nous faire éprouver ce qu'il ne saurait nous faire comprendre », car l'objet de l'art « est d'endormir les puissances actives ou plutôt résistantes de notre personnalité, et de nous amener ainsi à un état de docilité parfaite où nous réalisons l'idée qu'on nous suggère, où nous sympathisons avec le sentiment exprimé. Dans les procédés de l'art on retrouvera sous une forme atténuée, raffinés et en quelque sorte spiritualisés, les procédés par lesquels on obtient ordinairement l'état d'hypnose... Si les sons musicaux agissent plus puissamment sur nous que ceux de la nature, c'est que la nature se borne à exprimer des sentiments, au lieu que la musique nous les suggère » (2).

De là, encore une fois, l'emploi obligatoire du symbole, non plus regardé comme fiction poétique,

1. Voilà pourquoi on chercherait en vain dans ces pages une définition *exacte* du symbole. Toutes les formules que je pourrais proposer m'apparaissent inadéquates et insuffisantes. Mais ceux qui m'auront suivi jusqu'ici m'auront compris, et cela suffit.

2. Bergson, *op. cit.*, p. 11.

comme fioritures littéraires, mais tenu pour nécessité métaphysique, pour partie intégrante de l'idée à évoquer.

*
* *

Récapitulons. Tous deux, parnassiens et symbolistes, usent de *symboles*, pourtant aucun lien de similitude ne rapproche entre elles les œuvres des uns et des autres. La conception diamétralement opposée que ces poètes se sont faites du monde, — tout vers étant l'affirmation inconsciente d'un système philosophique, — explique l'antagonisme des deux esthétiques en question.

Le parnassien positiviste ne regarde pas au delà des apparences, ne suppose rien derrière les objets étalés à sa vue. Or, si l'on admet l'impossibilité, pour les phénomènes, d'exister *en soi* et *par soi*, si l'on est obligé d'avouer qu'un Etre, qu'une Essence constitutive informent la matière ; qu'une Réalité supérieure, Cause suprême et Principe premier, préside aux lois de l'univers, on peut avancer sans témérité cette proposition : le parnassien en niant la *Chose en soi* ne pense que des relativités, que des symboles.

Le symboliste au contraire, en qui s'avère la croyance à la nécessité d'un Esprit, d'une Conscience universelle, d'un Dieu transcendant ou imminent, n'aperçoit dans les choses qui l'entourent que les gestes pétrifiés d'une Ame, que les attitudes incar-

nées d'un Absolu, que l'image amoindrie d'une plus belle Réalité. Cette âme, cet Absolu, cette Réalité, qu'il les considère, suivant sa religion, comme Dieu personnel ou comme Conscience universelle, il s'efforce en tout cas, requis par l'Au-delà, de les imaginer, de les concevoir, de les appréhender derrière les formes illusoires de la nature visuelle. Encore que la représentation adéquate de l'Etre suprême pour nous, êtres contingents, soit impossible, et que le symboliste le sache jusqu'à la douleur, celui-ci, à la manière de mystiques dont le mode de connaissance intuitif diffère des procédés habituels de la dialectique discursive, s'applique, non plus avec son entendement seul, mais avec *son tout moi* (1), à penser l'Absolu directement, à rendre « Dieu sensible au cœur ». Ne pouvant objectiver sa « vision en Dieu », ne pouvant, au moyen de simples concepts, exprimer directement l'Ineffable, le symboliste a entrepris de s'en approcher par voie de symboles et d'*évoquer* chez d'autres son propre sentiment indivulgable.

Le parnassien pense et parle par symboles. Le symboliste pense directement et le symbole ne devient qu'une manière détournée et pourtant nécessaire de se faire entendre. Le mode expressif du poète

1. J'entends par *son tout moi* le *Verstand* et le *Vernunft* allemands réunis.

symboliste, dont la correspondance est entière, selon l'expression de M. Brunetière, avec le sentiment ou l'idée à traduire, est donc autrement profond, constitutif, approprié. Il y a entre le procédé parnassien et le procédé symboliste toute la différence qui existe entre la comparaison et l'identification, entre la juxtaposition et la coïncidence, entre l'allégorie et le symbole (1).

*
* *

Que si l'on me fait cet honneur de me traiter de « platonicien », abandonnant toute donnée métaphysique, je me tiendrai sur le strict domaine de la psychologie. Soit, exorcisons le fantôme de l'Absolu,

1. « Entre le symbole et l'allégorie on peut faire cette différence : L'allégorie est un ingénieux artifice littéraire, qui consiste à traduire sous une forme imaginée des idées abstraites dont on pourrait reconstituer la teneur précise ; une allégorie se déchiffre comme un rébus. Le symbole, au contraire, ne se peut interpréter ainsi, puisqu'il signifie l'ineffable, — et c'est pourquoi certains prétendent qu'il ne signifie rien du tout, parce qu'ils croient que les phénomènes sont la seule et complète réalité de ce qui est. Mais, si l'on pense que la réalité supérieure se dérobe derrière les phénomènes et que les phénomènes n'en sont que le signe imparfait, le symbole prend alors toute sa valeur et toute son authenticité. L'allégorie est inutile, puisqu'elle remplace pour l'agrément l'expression directe de ce que les mots les plus simples suffiraient à rendre ; le symbole est indispensable puisqu'il représente ce que l'on ne pourrait autrement suggérer. » Beaunier. *Op. cit.*, p. 21.

pour ne parler que d'états d'âme. Là encore, il sera facile de montrer en deux mots que l'esthétique symboliste, mieux que toute autre, permet au poète d'exprimer ses passions dans toute leur *vérité*, sans rien leur ôter de leur intensité intérieure, et d'atteindre jusqu'aux nappes profondes de la Vie.

Des deux *moi* qui résument nos activités psychiques, l'un superficiel, et, pour ainsi dire, abstrait, où se condense et s'immobilise le résidu de nos émotions, en sorte que nos états d'âme n'apparaissent plus au regard de la conscience que comme dépouillés de leur vie, de leur complexité originelle, à la manière, un peu, des schèmes mathématiques; l'autre fondamental et concret, difficile à saisir dans la représentation, car en ses couches inférieures s'agitent confusément tous les courants de vie, toutes nos virtualités; — de ces deux *moi*, dis-je, le parnassien ne saisit que le premier en surface, le plus facile à immobiliser, à clicher sur des concepts, le plus impersonnel aussi et le plus général. Il l'exprime avec des mots abstraits, interposés comme une muraille étanche entre la sensation et la conscience, au moyen d'images banales, impropres aux nuances et pouvant resservir indistinctement à l'expression de toutes les passions. Le parnassien n'aperçoit que la façade de son moi et n'objective que des impressions à fleur de peau.

C'est au second moi (1), beaucoup plus intérieur et inexprimable, que se sont attaqués les symbolistes. Celui-ci, infiniment mobile et confus, ne se solidifie qu'avec peine. Ce serait comme un visage derrière une vitre : si nous passons rapides il échappe, mais dès que l'attention fixe notre regard sur les ténèbres, la figure bientôt sort de l'ombre et nous parle. Or, les termes se dérobent pour décrire le caractère particulariste et individuel d'une émotion ainsi contemplée à sa source. Faute de mots qui la moulent, on s'ingéniera donc à la susciter, cette émotion, à l'évoquer chez le lecteur, jusqu'à ce que, subjugué, il la vive entièrement, jusqu'à ce qu'il en éprouve toutes les fines résonances en son cœur, jusqu'à ce que son âme en réfracte les plus ténues colorations.

De là encore, le recours fatal à l'expression symbolique, la seule capable de ne pas troubler la délicate polyphonie d'un état d'âme.

Le parnassien ressemble à ces orgues de Barbarie dont la roue édentée n'agrippe plus que les lames de métal fondamentales. L'instrument symboliste les fait toutes vibrer harmonieusement.

1. Sur l'analyse psychologique de ces deux moi, voir Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, notamment le chapitre intitulé : *Les deux aspects du moi*, p. 97 et suiv.

III

Avant de terminer ce long et fastidieux commentaire sur l'esthétique symboliste, je voudrais, reprenant la question à un autre point de vue, faire la preuve de ce que je viens d'alléguer et envisager les tendances de la poésie contemporaine *en fonction de la notion de vie.* Une esthétique qui ne s'adapterait pas aux exigences constitutives de la vie, ressemblerait un peu à ces langues mortes que la curiosité nous porte à connaître, mais dont les imperfections ou les circonstances opportunes nous interdisent l'usage. On éprouve la solidité d'une théorie d'esthétique en s'assurant si ses fondements reposent sur le riche terrain de la vie. Or, plus profondément que tout autre, l'esthétique symboliste me semble plonger ses racines dans les contrées luxuriantes de la vie et puiser dans la vie même, telle que la science et la philosophie la conçoivent, la raison d'un essor éternellement jeune.

Réservant pour plus tard le soin d'étayer mes preuves et d'alléguer de probants exemples empruntés aux époques de haute culture littéraire, je me contente ici de quelques affirmations que je prie qu'on accepte toutes nues.

*
* *

Ils ont bien compris, d'abord, les symbolistes, que la vie est *grave*, que le dilettantisme malsain, que l'impuissance de l'art pour l'art doivent être tenus pour névroses passagères. Après avoir poliment éconduit, couronnées de roses, les Elvires et les Charlottes, pour n'enregistrer, parmi les convulsions de leurs âmes viriles, que les plus représentatives de la génération actuelle, pour mieux chanter l'infini des souffrances terrestres que chacun porte en soi (1), — ils se sont efforcés de nous donner une poésie pleine, une poésie pure, une poésie complète sur le modèle de Pindare et des tragiques grecs (2), une

1. « Le poète ne sera plus lui-même la matière unique de ses chants ; il ne nous fatiguera plus du récit de ses bonnes fortunes ou du souvenir de ses débauches ; il ne sera plus Byron, ni Musset, ni Don Juan. C'est aux sources inépuisables de la Nature, de l'Histoire, de la Science, qu'il rajeunira son inspiration ». Brunetière, *op. cit.*, t. II, p. 274.

2. « Ce qui distingue d'abord les symbolistes des parnassiens de jadis, c'est leur ambition, tout au moins, d'écrire de grandes œuvres ». Beaunier, *op. cit.*, p. 12. Pour combattre par une naïveté l'ironie facile, je me hâte d'ajouter que la grandeur du cadre n'a rien à voir avec la grandeur de l'œuvre. Il se peut qu'un vers l'emporte sur une tragédie et qu'un mot suffise à enfermer le cri de l'humanité. Emile Male, à propos des médaillons de la cathédrale d'Amiens, a donc raison d'écrire : « Dans ces petits tableaux l'homme fait des gestes éternels ». *Art religieux du XIII[e] siècle en France*, p. 91.

poésie noble, « haute comme un ciboire » (1), une poésie d'idées où s'atteste le souci contemporain d'approfondir jusqu'à la passion les rapports de l'homme avec la nature et de l'homme avec l'homme. Selon l'expression de M. Brunetière, le symbolisme est la *réintégration de l'idée* dans la poésie, car pas de pensée pas de symbolisme. L'éminent critique dit encore avec raison : « tout symbole suppose une idée sans le support de laquelle il n'est qu'un conte de nourrice ; et toute symbolique implique ou exige, à vrai dire, une métaphysique, j'entends une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature ambiante ou, si vous l'aimez mieux, avec l'inconnaissable » (2).

Immédiatement deux conséquences se font jour : la première concerne le choix du sujet ; la seconde oriente le rôle social de l'art.

Le poète symboliste, dont l'effort s'éternise à dévoiler les idées que cachent les formes, se sent naturellement attiré vers le mythe antique et la vieille légende nationale. A la manière des classiques du XVII[e] siècle, afin que s'universalise la généralisation de ses rêves réalisés, il situe le sujet du poème dans une époque lointaine. *Major e longinquo reverentia*, dit Racine dans la seconde préface de Bajazet. C'est bien

1. L'expression est de M. Mithouard dans son beau livre le *Tourment de l'Unité*, p. 258.

2. Brunetière, *op. cit.*, p. 253.

ainsi que l'entendent les symbolistes, pour qui les mythologies contiennent plus de vérité que nos manuels d'histoire (1). C'est qu'un mythe est le miroir toujours lucide où se reflètent les idées, les croyances, l'âme des peuples ; la source éternellement vive qui fuse les pensées essentielles dont s'abreuve l'homme quotidien ; son actualité ne tarira jamais, chaque âge y puise sans l'épuiser la ferveur de son inspiration (2).

Le religieux respect dont s'entoure la légende s'explique encore par la nécessité qu'éprouve le poète de couler sa pensée dans des creusets capables de mouler sans cassures toutes les saillies, tous les reliefs de ses rêves d'homme. Seul le mythe est assez vaste pour s'offrir comme l'expression d'une philosophie universelle ; seul le mythe est assez clair pour susciter toutes les adhésions. Et de ce côté isse le point de suture entre l'esprit populaire et l'inspiration de l'artiste.

Peut-être viendra-t-il le jour béni, où, comme au moyen âge, le poète et la foule à nouveau fraterniseront, l'un expliquant à l'autre et commentant au

1. Les mythes, déclare Ballanche, sont des emblèmes de vérité. Novalis avait déjà dit : « alles pœtische muss märchenhaft sein. »

2. « Les légendes sont parfois des symboles dont le voile laisse entrevoir les réalités immortelles de la pensée et de la vie. » Gebhardt. Séance annuelle des cinq académies du 22 octobre 1903.

moyen de symboles appropriés les plus hauts problèmes de l'existence. « En fait, le symbole, écrit M. Brunetière, n'ayant d'autre origine que le besoin profondément humain de rendre l'abstraction sensible en la matérialisant, n'a pas aussi d'autre raison d'être que de manifester physiquement à tout le monde ce qui n'est spirituellement accessible qu'à quelques-uns. Son objet est d'incarner l'idée. » Le Christ, pour pénétrer ses disciples de sublimes vérités, usa de paraboles par où sa doctrine sainte s'éclaire et se penche vers les humbles sans abdiquer sa grandeur. Ainsi le symboliste possède le secret d'enseigner les masses et de les élever au-dessus d'elles-mêmes. La bonté de son œuvre sociale, sans rien sacrifier aux exigences inviolables de l'art, passera de beaucoup celle des philosophes de profession et des hallucinés de la *raison pure*, — et Tolstoï sera content.

*
* *

Ils ont bien compris encore, les symbolistes, en communion avec les dernières découvertes des sciences morales, que « la vie psychique n'est pas une *unité simple*, mais un *ensemble* et un *processus* continu de faits simples. » (1) A la division classique de l'âme en trois facultés, s'est substituée l'étude d'une conscience formée d'éléments enchaînés et groupés.

1. Guido Villa, *La Psychologie contemporaine*, p. 469.

Cette complexité du moi, avec ses couches successives superposées et ses régions semi-lumineuses, semi-obscures, a tenté les symbolistes. Pour sentir battre le pouls des êtres et des choses ils se sont faits « un cœur innombrable ». Leur esprit et leurs sens, accrus de mille antennes mobiles, poussent des prolongements jusque dans le réseau filigrané du subconscient. Là une infinité de sentiers magiques s'entrecroisent et l'artiste contemporain s'y égare avec délices (1).

En ce qui concerne l'expression correspondante à cette multiplicité d'état d'âmes deux attitudes sont permises.

Ou bien le poète fera œuvre d'abréviateur et, semblable au mathématicien averti, qui, après l'énoncé du problème, indique du premier coup la solution, supprimera les intermédiaires dialectiques. — J'appellerais volontiers ce procédé, un *raccourci symbolique* (2). Pascal, Hégel, Hello et tous les penseurs

1. « Ce sont des centaines de bras qu'il tend vers toutes choses, c'est d'un millier de mains qu'il souhaite les palper. Et si vous tiriez au clair les derniers sentiments qui se cachent en lui, vous trouveriez qu'il n'est pas un seul homme qui ne soit infiniment inconsolable à la pensée qu'il y ait quelque part, dans le pays le plus reculé de l'univers, une petite source où il n'ait pas encore bu ! ». A. Mithouard, *op cit.*, p. 68.

2. « Pour bien écrire, il faut sauter les intermédiaires, assez pour n'être pas ennuyeux ; pas trop, de peur de n'être pas entendu. Ce sont ces suppressions heureuses qui ont fait dire à M. Nicole que tous les bons livres étaient doubles. » Montesquieu. *Fragments inédits publiés par l'Ermitage.*

augustes ont employé ce mode de simplification. La chaîne d'associations d'idées au long de laquelle court leur esprit, ils ne s'attardent pas à la dérouler à nos yeux, ils nous en montrent les deux bouts, cela leur suffit. Sans préparatifs, ils nous traînent vers les sommets ; à nous de refaire pour notre agrément le trajet pas à pas. D'un bond ils sautent dans l'absolu et leur âme éclate en chaque mot. C'est peut-être en ce sens qu'il faut entendre la parole d'Hello : « la pensée c'est l'explosion de la personne. » Le même disait : « Je résume pour faire resplendir. » Mallarmé, le poète par excellence, employa sa vie d'artiste probe à enfermer dans trois ou quatre œuvres très homogènes, comme en des vases d'un prix inestimable, la quintessence de son cœur. Il foule ses émotions jusqu'à ce que jaillisse l'huile essentielle, jusqu'à crier le cri ultime de la vie. Le trop plein de ses sentiments il le laisse se répandre sans l'endiguer ; les accords incessants échappés de son moi superficiel au contact des choses, il ne les écoute pas. Au travail de condensation intérieure qu'il fait subir au résidu de sa pensée nous demeurons étrangers. Ce qu'il nous offre, c'est la dernière pressée, d'où ruisselle, comme en un spasme, l'intuition intellectuelle ; le coup de hache suprême par quoi le fond de nous s'entr'ouvre soudain et se montre béant d'infini (1). Semblables

1. Rappelons cette curieuse page de Huysmans où l'auteur d'*A Rebours* étend au poème en prose ce procédé synthétique.

à des spectateurs arrêtés au bord d'un océan d'ombre, nous contemplons ravis l'essor prodigieux de fusées lumineuses qui crèvent dans le ciel noir de nos esprits et le transforment une seconde en un grand soleil d'or.

— Ou bien, le poète, comprenant le danger de ces brusques poussées divinatoires, et qu'à force de concision on risque de s'évader de la sphère de beauté (1), prendra par le plus long, se plaira à nous amener peu à peu au sommet de lui-même, sans fatigue, sans dissociations heurtées, évitant les raccourcis trop raides. Jamais, pensons-nous, nous ne pourrons gravir le pic

« De toutes les formes de la littérature, celle du poème en prose était la forme préférée de des Esseintes. Maniée par un alchimiste de génie, elle devait, suivant lui, renfermer, dans son petit volume, à l'état d'*of meat*, la puissance du roman dont elle supprimait les longueurs analytiques et les superfétations descriptives. Bien souvent, des Esseintes avait médité sur cet inquiétant problème, écrire un roman *concentré en quelques phrases qui contiendraient le suc cohobé des centaines de pages toujours employées à établir le milieu*, à dessiner les caractères, à entasser à l'appui les observations et les menus faits. *Alors les mots choisis seraient tellement impermutables qu'ils suppléeraient à tous les autres ; l'adjectif posé d'une si ingénieuse et d'une si définitive façon qu'il ne pourrait être légalement dépossédé de sa place, ouvrirait de telles perspectives que le lecteur pourrait rêver, pendant des semaines entières, sur son sens, tout à la fois précis et multiple, constaterait le présent, reconstruirait le passé, devinerait l'avenir d'âmes des personnages, révélés par les lueurs de cette épithète unique.* » Huysmans. *A Rebours*, p. 264.

1. A. Mithouard, *op. cit.*, p. 251.

d'une âme, plonger dans les précipices de la conscience, soutenir l'éclat des firmaments éternels que bleutent les neiges immaculées de l'être. « Mais si, mais si », nous répond le poète, et nous le surprenons en train de souffler sur notre vie morose son souffle inspiré. La caresse spirituelle des mots nous libère, nous achemine au ravissement, vers celui-là même où plane l'artiste. Sous la poussée des sentiments frais-éclos, le charme opère, nous surgissons, hommes nouveaux, au-dessus des entraves des apparences. Notre âme s'influence ; active par réaction, elle est agie ; celle du poète suggestionne et s'impose dans ce qu'elle a d'original et de quasi incommunicable. Chaque vers pris à part semble impuissant à nous mouvoir dans le sens cherché. « Un grain de poussière tombant sur une bascule ne produit pas la moindre oscillation. Un choc trop léger sur une matière explosible ne détermine aucun commencement d'explosion (1). » Mais une poésie considérée dans son ensemble, en tant qu'elle constitue un tout indécomposable qui s'offre le portrait fugace d'une âme, crée une ambiance, imprime une direction, nous fait converger au point où nous devons coïncider avec l'esprit du poète. Une manière de logique du cœur s'est substituée à cette logique formelle impuissante à contenir le bouillonnement profond de nos pensées intimes, et la certitude morale que dégage celle-là passe de beaucoup

1. E. Rabier. *Leçons de philosophie*, p. 57.

la certitude démonstrative de celle-ci. L'évocation lente et continue ressemble à l'aurore. A quel moment précis le soleil apparaît au ras de l'horizon ne se peut dire, ni quand le jour commence ; pourtant voici le ciel inondé de lumière.

*
* *

Enfin ils ont bien compris, les symbolistes, puisque la Vie se définit *le continu*, que l'expression de fini n'a pas plus de sens dans le monde moral que dans le monde sensible. En tout aspect de la réalité ils ont donc cherché obstinément la continuité de cet aspect avec les autres (1). Ils eurent raison.

Que nous enseigne en effet la science? Les données de nos sens, déclare un des philosophes les plus autorisés de l'heure actuelle (2), sont extraites d'un ensemble beaucoup plus vaste. Appareils abstracteurs, nos sens, orientés vers l'action pratique, sont *discontinus*, mais ils travaillent sur une *matière continue*. Chaque sens a des données particulières. Or, il suffit de réfléchir un instant, pour s'apercevoir, en premier lieu, que si nous suivons les données d'un sens à l'intérieur de ce sens, nous pouvons passer de l'une à l'autre d'une façon absolument insensible. Il existe, par exemple, autant d'intermédiaires que

1. C. Mauclair. *Etude sur Eug. Carrière et la Psychologie du mystère. Nouvelle Revue*, 1er décembre 1900.

2. Bergson, extrait de la première leçon de son cours au Collège de France en 1901.

l'on voudra entre la couleur verte et la couleur jaune, entre un son et un autre son. Dans l'intérieur d'un sens il y a donc toujours *continuité*. En second lieu, si nous essayons de passer d'un sens à un autre, un abîme de discontinuité nous arrête. De la série des couleurs passez à un son, un intervalle se dresse. Il y a donc une zone de clair-obscur entre chaque sens et tous les autres. D'où cette loi générale : *à l'intérieur d'un même sens il y a continuité ; d'un sens à un autre, discontinuité*. Comme la philosophie, la poésie, plaisir désintéressé, s'essaye à rétablir entre toutes les données de tous les sens cette continuité que les exigences pratiques, pressées dans leur fin à réaliser et simplificatrices, ont rompu. Autrement dit, la matière, donnée originellement à notre conscience, est un continu : mettez en présence de la matière une conscience, aussitôt cette continuité se brise, apparaît sous forme de discontinuité, parce qu'on ne peut se représenter la conscience et la matière se développant avec le même rythme de durée. La matière a comme une respiration intérieure plus rapide que la conscience. Là donc où il y a continuité dans le temps, nous apercevons une discontinuité. Tout l'effort du métaphysicien et du *grand* poète doit tendre à ceci : rétablir la continuité primordiale en s'élevant au-dessus des contingences pour s'adapter de mieux en mieux au Réel.

Nos sentiments aussi ne sont pas en eux-mêmes

*****

ce qu'un vain peuple pense : des catégories bien définies, soigneusement étiquetées, qu'un psychologue peut extraire, et à loisir, analyser. Non, chacune de nos émotions demeure un ensemble, s'offre comme des *processus* d'états d'âme qui se compénètrent, se teintent de mille nuances et se prolongent les uns dans les autres. Leur somme constitue l'intensité qualitative d'une vie.

Ç'aura été la gloire de l'école symboliste d'avoir inventé la forme nécessaire à l'expression de ces processus psychiques, d'une délicatesse si ténue et comme instantanée, qu'on risque d'effeuiller à les vouloir cueillir dans la seconde de leur épanouissement éphémère. Deux principes généraux ont présidé à l'élaboration de cette forme poétique.

Le premier, étant donné le renouvellement incessant de la vie, qui évolue en se continuant et progresse en durant, impose la destruction acharnée des deux plus mortels ennemis de l'art : le *factice* et le *conventionnel*. La haine du cliché, de « l'effet de l'art », enflamme jusqu'au délire le cerveau du vrai poète. Le symboliste a conservé la force de s'indigner en face des lieux communs bourgeois, de pourfendre les images banales, de pulvériser le plâtre des métaphores creuses, et sa poésie se dresse devant nous comme le plus noble effort tenté depuis le romantisme pour rajeunir le verbe, calquer le mot sur l'état

d'âme correspondant, serrer jusqu'au contact la sensation. Ah ! pour lui, les vocables s'illuminent d'un véritable pouvoir métaphysique en corrélation intime avec le sentiment intérieur à objectiver. Le mot veut et doit être plus qu'un moyen d'expression, une *fin en soi*. Il s'identifie à la pensée. Parce que les savants et le vulgaire ne recherchent en lui qu'un sens de convention, une étiquette commode qui simplifie et empêche de réfléchir (1), — le vrai poète ne s'adjuge pas le droit d'en ignorer l'âme (2). Il sait

1. « L'homme pratique, l'homme positif ne voient dans les mots que les choses qu'ils représentent. Pareillement le savant. Il invente un système de notations arbitraires, qui sont comme les leviers par où l'activité humaine plonge dans les choses et, avec une force centuplée, les plie à ses desseins. Entre le signe et la chose signifiée, entre le contenant et le contenu il n'y a ici aucune *adhérence* organique, aucune *sympathie magique*. » Spenlé. *Novalis, Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, p. 160.

2. Guy de Maupassant dit quelque part : « Les mots ont une *âme*. La plupart des lecteurs et même des écrivains ne leur demandent qu'un *sens*. Il faut trouver cette âme, qui apparaît au contact d'autres mots, qui éclate et éclaire certains livres d'une lumière inconnue, bien difficile à faire jaillir. Il y a dans les rapprochements et les combinaisons de la langue écrite par certains hommes, toute l'évocation d'un monde poétique que le peuple des mondains ne sait plus apercevoir ni deviner. Quand on lui parle de cela, il se fâche, raisonne, argumente, nie, crie et *veut qu'on lui montre. Il serait inutile d'essayer. Ne sentant pas, il ne comprendra jamais*. Des hommes instruits, intelligents, écrivains même, s'étonnent aussi quand on leur parle de ce mystère qu'ils ignorent ; et ils sourient en haussant les

que dire d'un morceau : « le fond est bon, mais la forme mauvaise » équivaut à un non-sens. Le mot ne peut se concevoir l'esclave ou le substitut de l'idée. Il devient l'idée même incarnée, l'émotion palpable, le frère jumeau du moi. De même que la pensée s'accompagne toujours d'une sorte de langage intérieur (1), de même parler ou écrire crée spontanément des états d'âme et fait rougeoyer notre vie subconsciente. Au toucher miraculeux du mot, des existences latentes ressuscitent, enfouies dans le tombeau de notre être, et montent vers la lumière de l'esprit.

Or penser c'est, en définitive, *sentir* ou, si l'on préfère, *comprendre avec toute son âme*, car une pensée qu'aucun sentiment ne vivifie demeure dans la nuit éternelle et les limbes de l'être, sans emploi effectif. Avec des idées pures, vous ne soulèverez jamais le moindre grain de volonté, le plus petit sénevé d'énergie. N'allez pas croire que le saint, que

épaules : Qu'importe ! Ils ne savent pas. Autant parler musique à des gens qui n'ont point d'oreilles. »

1. « Max Müller cite une peuplade de l'Océanie qui exprime l'idée de *penser* par un mot signifiant littéralement *parler dans son estomac*. Ces sauvages sont dans le vrai, et il suffit de s'observer soi-même un instant pour reconnaître qu'il y a en nous une parole interne à peu près constante, laquelle donne lieu, du reste, à une excitation très sensible des organes vocaux, et provoquerait l'émission d'une parole susceptible d'être entendue si la volonté n'en arrêtait pas les effets. » Dunan. *Essai de Philosophie générale*, p. 167.

le soldat consentiraient à s'ensevelir dans un froid linceul intellectuel. L'un n'affronte la torture, l'autre le combat, qu'au moment précis où Dieu et la Patrie descendent sensibles dans leur cœur, qu'après que l'idée les a pénétrés par une manière d'*intus-susception*, dirait Maine de Biran, et que, nouvelle tunique de Nessus collée à leur peau, elle les brûle d'un feu quasi-charnel.

Si donc le sentiment, — je ne dis pas la sensiblerie, — constitue l'essence et l'originalité de notre personne, et se transforme qualitativement en une infinité de nuances, à mesure qu'augmente ou que diminue sa clarté intensive, l'expression, capable de longer fidèlement (comme un chemin fleuri le cours tortilleux d'un ruisseau) les méandres compliqués des passions humaines, a besoin elle aussi de se transformer sans cesse, pour demeurer en adéquation parfaite avec l'impression fuyante. A descendre dans le particulier, il n'est pas deux hommes qui aiment d'identique façon, même dans une âme plusieurs amours peuvent se donner carrière ou se sérier sans conserver aucune ressemblance psychologique. Direz-vous que pour peindre la rose blanche qui poussa dans mon cœur de quinze ans, et l'iris safrané dont se pare à cette heure ma vie de jeune homme, pas n'est besoin de chercher de nouvelles combinaisons de couleurs, ni de gratter les tons séchés de ma palette ! Plus un mot se présente *commun*, moins il

s'adapte à un sentiment particulier ; sa précision varie en raison inverse de sa généralité. Un terme banal ou rongé par l'usure ne recouvre jamais que des états d'âme rances (1). Le scrupule qui interdit à l'artiste d'utiliser un style tout en surface et de se servir de phrases toutes faites, dont le sens s'est évaporé au cours des siècles, apparait aussi légitime que l'impossibilité logique pour un philosophe d'accepter sans examen les affirmations du consentement universel.

C'est pourquoi, conscient de son rôle d'écrivain, le poète symboliste, en psychologue averti, s'est imposé la rude mais glorieuse tâche de recréer toutes ses images et de nettoyer ses métaphores au point que toute sa personne y resplendisse.

Après l'exposé succinct des doctrines symbolistes sur le continu de la vie et la transformation qualitative de nos sentiments au cours de notre existence intérieure, on comprend sans peine la nécessité d'une réforme métrique (2).

1. « ... Une épithète banale n'est jamais absolument juste, puisqu'elle ne caractérise pas particulièrement le sujet. » Sully-Prudhomme. *Testament poétique,* p. 23.

2. « En vérité, si l'on voulait bien y réfléchir, puisqu'on loue les parnassiens d'avoir créé pour eux un vers nouveau, qui n'est pas le vers romantique, et les romantiques, encore davantage, d'avoir émancipé le vers classique des entraves que lui avaient forgées les Malherbe et les Boileau, n'est-il pas plaisant qu'on dispute aux symbolistes le droit de chercher à leur tour

Le second principe de notre école tient tout entier dans la solution de cet énoncé : trouver un rythme adéquat à l'expression des processus psychiques de l'âme humaine. Etant donnée la nature ondoyante et diverse du cœur, la complexité de nos passions sans cesse en mouvement, un vers libéré des entraves conventionnelles qui figent la poésie dans des attitudes pétrifiées, pouvait seul permettre aux symbolistes de saisir en instantané leurs plus imperceptibles émotions, au moment où elles traversent le champ de la conscience pour rentrer dans la nuit du néant. D'où le recours au *vers* prétendu *libre*.

Cette invention est capitale et tout à la gloire des poètes actuels : créer un rythme correspondant aux « représentations souples, mobiles, presque fluides, toujours prêtes à se mouler sur les formes fuyantes de l'intuition » (1). Il me paraît inutile d'entrer aujourd'hui dans le détail en narrant les phases de cette lutte superbe pour ou contre l'hiatus, le sexe des

un nouveau vers, dont la complexité, l'harmonie savante et la fluidité réponde à l'idée qu'ils se font de la poésie même. » Brunetière. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1891. — M. Gustave Kahn avait déjà émis la même idée, presque banale à force d'évidence : « N'est-il pas étonnant qu'au milieu de l'évolution perpétuelle des formes, des idées, des frontières, des négoces, des forces motrices, des hégémonies, d'un perpétuel renouvellement du langage..., seul le vers reste en général immobile et immuable ? » *Revue indépendante*, septembre 1888.

1. Bergson, *op. cit.*, p. 9.

rimes, le nombre régulier des syllabes, la persistance de l'e muet non élidé à l'hémistiche ou dans le corps du vers, les rythmes impairs de plus de douze syllabes. Je renvoie aux œuvres et aux théories des Laforgue, des Kahn, des de Souza, des Vielé-Griffin, des de Gourmont, des Beaunier, des Boschot, — pour ne citer que les plus connus des commentateurs compétents. Je ne veux retenir qu'une chose, à savoir l'ardeur réfléchie avec laquelle les symbolistes, fiers de leurs constatations sur les conditions de la vie, s'efforcent de saisir la vie, de marcher son pas, se précipitent vers l'idéal, source de toute réalité, réalisent en eux la nature.

Désormais on ne fera plus subir à la pensée de cruelles mutilations pour la comprimer de force dans une forme préétablie. Les corsets de fer où se déviait la belle taille de l'idée se sont rompus sous la poussée de la vie. Chaque pensée créera sa forme et le vers, enfin sensibilisé, nous offrira le minutieux graphique des convulsions de l'âme. Le goût artistique, l'oreille, la sensibilité saine se constitueront en normes subtiles pour déterminer la cadence de chaque strophe et le poète « obéira au rythme personnel auquel il doit d'être » (1). En ce sens entendons la parole profonde, « le vers libre est une conquête morale » (2).

1. Vielé-Griffin. *Préface de Joies*.
2. Vielé-Griffin. *L'Ermitage*, août 1899.

D'un mot le symboliste peut résumer son dogme esthétique et la liturgie vivante de sa poésie intuitive: la *sincérité*.

*
* *

A présent que j'ai formulé hâtivement, mais, je crois, sans omissions graves de principes, l'essence de doctrine philosophique du symbole poétique, me sera-t-il permis d'ajouter quelques mots sur l'esprit qui anima cet *Essai* et sur les vers qui suivent, afin de dissiper l'équivoque toujours fâcheuse.

Par mon *Essai* je ne prétends convaincre personne, à peine solliciter l'attention. Si je l'ai placé en tête de ce livre, c'est moins pour servir de commentaire à ma poésie, que pour me consoler de ce que je n'ai pu réaliser. Que cela soit bien entendu.

Souvent durant les longues soirées d'automne, alors que le grand silence des choses exalte l'esprit et l'incite au recueillement, après de délicieuses promenades solitaires à travers les bois endeuillés, au long des ruisseaux tout pleins de murmures limpides, ou sur les coteaux encore léchés par les derniers rayons d'un soleil en allé, — sous le regard ami de la lampe et entouré de la plus grande partie des œuvres poétiques contemporaines, mes fidèles conseillères, j'ai rêvé d'une esthétique assez puissante pour endiguer tous les courants impétueux de l'art moderne, assez généreuse pour accueillir toutes les

manifestations de la vie en perpétuel changement, assez vaste pour permettre à chaque œuvre de se réaliser suivant sa tendance propre, assez belle pour y faire entrer notre chère tradition nationale sans porter atteinte à aucune liberté individuelle.

Et, comme une obsession, se présentaient à ma réflexion trois familles d'esprits bien caractérisées. D'abord l'ignorant, dont la faculté de raisonner rudimentaire ne s'aventure pas au delà de l'induction vulgaire. Puis le savant, en qui s'est développé par l'étude attentive le goût des enchaînements logiques et des synthèses d'idées, mais dont le mode de connaissance ne s'élève pas au-dessus d'un certain ordre de rapports constants. Le savant ne peut s'évader du relatif. Pour lui, penser c'est *conditionner*. A mille lieues de l'ignorant et dans une toute autre planète que le savant, vivent le métaphysicien et l'artiste, — je ne parle ici que de ceux qui méritent vraiment l'une ou l'autre de ces appellations. Ces derniers procèdent par *intuitions* ou visions directes. Ils ont pris possession du réel et chacune de leurs pensées est un acte simple. Doué d'un pouvoir *extra-logique* leur esprit perçoit, on dirait, l'essence même des êtres et des choses, ou tout au moins leur pleine réalisation dans la conscience. Le métaphysicien et l'artiste vont au delà de la science, jusqu'au sentiment, et je n'entends par *sentiment* ni humeurs, ni émotions passagères, mais la plus complète et la plus

belle expression de notre personnalité, l'ensemble de nos facultés intellectuelles et morales, le vivant en tant qu'un (1).

Pour être plus clair parlons allemand. La distance qui sépare l'artiste ou le métaphyscien du savant fut mesurée par Kant, par Fichte et par les premiers romantiques allemands si profondément symbolistes, tel Novalis. Il est à regretter que l'auteur de la *Critique de la raison pure* et que celui de la *Wissenschaftslehre* n'aient pas su franchir l'abîme ; tout de même ils comprirent l'énorme faille qui coupe en deux l'esprit humain. Ils distinguèrent donc avec soin le *Verstand* du *Vernunft*, *l'entendement* de la *raison*. « L'entendement, déclare Fichte, est une faculté improductrice, inerte de l'esprit, le simple réceptacle de tout ce qui est et sera déterminé par la raison (2). La raison, au contraire, le *Vernunft*, lui apparaît une sorte de faculté métaphysique, supra-sensible et supra-intellectuelle qui se rapproche de la *Foi* des mystiques. — De même chez le savant, qui se guide d'après l'intellect scientifique, le raisonnement bannit la raison. Au contraire, le métaphysicien et l'artiste dépassent la région des idées abstraites et puisent dans le plein épanouissement de la

1. C'est ce qui faisait dire à Malebranche que nous connaissons l'âme *par sentiment*.

2. Voir Spenlé. *Novalis, Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne* ; en particulier le chapitre intitulée *L'Intuitionnisme*.

raison et dans la vie réelle de l'esprit leur pouvoir intuitif et créateur.

A la lumière de ces généralités, que j'ai la fatuité de tenir pour intéressantes, parce que, suivant les solutions apportées au problème de la connaissance, non seulement l'esthétique, mais encore la psychologie et toutes les sciences morales prennent des positions différentes, — j'ai conçu cet *Essai sur le Symbolisme*. Le symbole m'apparaît en effet le chemin le plus aisé et, probablement même, le seul praticable, pour arriver à l'expression parfaite de l'Etre, au séjour lumineux de la Beauté. D'autre part, je n'aurais pas risqué de me faire attribuer un brevet de pédantisme, si je n'avais trouvé dans les œuvres des artistes contemporains la confirmation de ma doctrine. Je n'ignore pas que l'art précède l'esthétique et que les chefs-d'œuvre créent les règles. Si donc je me suis offert le plaisir de condenser quelques principes, c'est sans doute que je les ai découverts épars et comme flottants dans l'air. L'étude attentive des manifestations poétiques de l'heure actuelle m'a procuré tous les éléments de cet *Essai* ; il m'a suffi de les dégager sans violence. Mais pour mieux affirmer la volonté de ne présenter ici que de simples linéaments de doctrine, on s'est abstenu de citer des vers et des noms propres. Chacun saura reconnaître son bien et le prendre où il se trouve. Tout en n'admettant pas le point de départ de l'esthétique parnassienne,

on tient à rendre hommage à ses partisans, qui souvent ont sauté par-dessus les formules étroites pour s'élever jusqu'aux sommets les plus étincelants de l'art.

Puissent ces réflexions, hélas ! encore trop *théoriques*, quoique profondément *senties*, servir à d'autres meilleurs, et acheminer l'art vers ses fins les plus hautes et les plus naturelles. Ah ! qu'il fera bon s'incliner devant l'artiste qui condensera en une œuvre vigoureuse et fière tous ces *membra disjecta* ! Oui, devant celui-là, il fera bon s'incliner, — bien qu'en art les individualités seules existent, — qui saura réconcilier la foule avec le Beau (1), synthétiser les aspirations de notre époque si troublée, et fondre en un pur lingot d'or toutes ces pépites éparses. C'est devant celui-là qu'il fera bon s'incliner, qui doit venir, qui viendra, — qui est déjà venu d'ailleurs, — et qui n'est pas moi.

De fait, on me prendait pour moins humble que je ne le veux être, si l'on me croyait capable d'illustrer ma propre théorie d'exemples probants,

1. Ce temps est encore loin, mais la cause du retard apporté dans les rapports de sympathie entre l'artiste et le gros public tient aux conditions actuelles où le poète se trouve obligé de vivre. Si l'artiste s'est retranché dans sa solitude, ne produit plus que pour une élite, la faute en doit retomber, non sur l'art, mais sur la société contemporaine, cette « vaste entreprise alimentaire. »

assez sublimes pour ravir tous les suffrages. Il se tromperait celui qui penserait découvrir en mes *Paysages introspectifs* le type idéal si longtemps cherché du poème symbolique tel que je le définis dans cet *Essai*. Trop d'autres illustres, trop d'autres, mes maîtres, ont offert des modèles définitifs du genre, pour que je me permette de les ignorer. J'oserais presque dire que mes vers n'ont rien à voir avec ma préface. A peine si je me suis efforcé dans trois ou quatre pièces, telles que *Epithalame*, *Tout sentir*, l'*Aveugle*, *Hippolyte*, de me rapprocher de ce genre que j'appelais la *poésie pure ;* inutile d'ajouter que je n'y suis point parvenu. Bien mieux, dans *Poeta Pax et Poesis* et dans *Poesis et Scientia*, j'ai tiré des magasins de l'allégorie d'odieux accessoires, aussi, pour atténuer les déplorables effets de ces deux pièces, n'ai-je eu d'autre recours que de les appeler *Deux peintures murales*.

Le titre pédant de mon livre me plaît, me faisant songer aux mystiques, qui ont perçu le ciel à travers eux-mêmes et leur âme, réfléchie par les choses. Comme eux solitaires, enthousiastes et purs, à l'abri du monde, sans en rien ignorer des joies ni des peines, j'aurais aimé atteindre à l'acuité de vision nécessaire pour découvrir le réel derrière la nature, l'idée vivante par delà la forme matérielle. Hélas ! je ne suis pas plus descendu aux *Grottes de la Conscience*, que monté *sur la Crête de l'Ame*.

M'accusera-t-on d'insincérité pour n'avoir employé qu'une seule fois le vers libéré ? Je prie qu'on veuille bien me pardonner mon air timide et mon inexpérience. Il est besoin d'une telle délicatesse de doigté pour manier les rythmes polymorphes, que malgré de longues études musicales, je me déclare incapable de jouer sans faute la symphonie que j'ai dans l'âme : cette âme même est à ce point fluette, que j'ai pu sans difficulté la faire tenir en douze pieds.

Et maintenant, avec mes *Paysages introspectifs*, je remets mon âme aux mains du lecteur. La critique, comme l'esprit, souffle où elle veut. Ceux-là seulement me goûteront qui voudront bien dans le silence d'eux-mêmes laisser parler leur cœur et l'abandonner à l'emprise des évocations chères. Comprendre une œuvre, c'est la recréer par sympathie. La suggestive attirance opère le miracle de rapprocher les esprits, et le meilleur moyen d'assurer son triomphe ne consiste-t-il pas à imiter Mozart bambin qui, lorsqu'on lui demandait d'exécuter sur son violon une sonate de sa composition, faisait d'abord le tour de l'assemblée et, s'inclinant devant chaque personne, lui demandait gentiment « m'aimez-vous ? »

TANCRÈDE DE VISAN

Lyon-Paris 1904.

I

EXCURSION

Aux Grottes de la Conscience

L'aurore et le printemps, le couchant et l'automne
Sont avec la forêt et le fleuve et la mer
D'extérieurs aspects de ton soi monotone ;
Le verger fructifie et mûrit dans ta chair,

La nuit dort ton sommeil, l'averse pleut tes pleurs,
L'avril sourit ton rire et l'août rit ta joie,
Tu cueilles ton parfum en chacune des fleurs,
Et, tout n'étant qu'en toi, tu ne peux être ailleurs.

Henri de Regnier.

PREMIÈRE INVOCATION

Courbé sur le parvis de ton temple éternel,
Et n'osant prendre rang dans la nef où tes mages
Brûlent sur tes autels l'encens de leurs hommages,
Tel le publicain humble et sans amour charnel,
Je t'adore, ô ma muse, ô déesse des âges!

Ah! je sais! tu ne peux sauver tous tes enfants.
Pour l'élu que nourrit ta mamelle bénie,
Trente affamés sont morts d'une lente agonie ;
Mais que ma lèvre goûte à tes sucs échauffants,
Et dans mon cœur fondra la manne du génie.

Si je pouvais, Beauté, suspendre mes amours
A ta bouche, et bâtir au dôme de tes rêves
Une voûte en corail recueilli sur les grèves
Etranges d'un pays exotique, et deux tours
En mosaïque d'or fulgurantes de glaives !...

Si je pouvais, Déesse, approcher des couvents,
Où dormirent jadis de sages sentinelles,
Tandis que les Pandits éclairaient tes chapelles,
Et que l'essaim des vœux des Brahmanes fervents
Voltigeait sous ton cloître en prières fidèles !...

Mais ton temple est immense et je suis trop chétif.
Je tremblerais d'ouïr répercuter ma plainte
A travers les arceaux du vaste labyrinthe,
Et de me perdre au fond des mails ombragés d'ifs,
Où l'on perçoit encor comme un tocsin qui tinte

Si je pouvais abstraire en ton sein mon bonheur,
M'absorber dans l'azur de ta beauté sereine,
Etre un de ces saphirs qui roulent sur ta traîne,
Que tu fais enchâsser, pour parer ton honneur,
Dans les créneaux de ton diadème, ô ma reine !

Si je pouvais baigner tes cheveux étoilés
Aux cascades du soir où mon désir se pâme ;
Rompre la digue d'ombre où se butte ta flamme,
Boire l'éternité de tes songes voilés
Où gravite mon cœur, belle âme de mon âme !

Mais ta gloire est divine et je suis un néant.
Comment pouvoir pétrir la glaise du génie
Avec des doigts de chair, quand les flots d'harmonie
Ne ruissellent qu'au bord de l'Infini béant,
Où s'accoudent les airs pensifs de Polymnie !

Et pourtant ! et pourtant ! en toi seule j'ai vu
L'astre de ma jeunesse émotive et limpide.
Je gravis tes sommets flambants d'un pas rapide,
Sans retourner la tête et sans regrets, pourvu
Qu'un rayon de tes mains me réchauffe et me guide.

C'est que j'ai bien lutté, vois-tu, sur tes coteaux,
Et dans la brousse humaine et dans les déserts chauves ;
J'ai moissonné l'ivraie et j'ai semé les mauves,
Et j'aurais succombé sans l'orge des gâteaux
Que pour toi j'émiettais dans la gueule des fauves.

Dans mon propre jardin planté de vanité
J'ai bêché les œillets de mon Moi solitaire,
Et pour mieux t'agréer leur parfum que j'enterre,
Je ne labourerai que pour l'humanité,
En chantant le refrain fraternel de la Terre.

Pardonne si parfois encor s'épanouit
Quelque myosotis dont j'aime l'ambiance,
C'est un discret regain de ma vieille croyance,
Mais j'ensevelirai ces restes dans ma nuit,
Et l'aube ne verra que l'arche d'alliance.

Oh ! je voudrais hâter cette communion
Entre le peuple brute et l'être humain qui pense ;
Adoucir l'hiatus de mésintelligence
Entre l'homme et la foule, et la réunion
Du luth et des pipeaux sera ma récompense.

Je voudrais, je voudrais détruire la cloison
De la galère étroite où chacun tient la rame ;
Au delà c'est la mer, et l'éternelle trame ;
C'est le symbole ami de l'arrière-saison ;
C'est la forêt antique et c'est le faon qui brame !...

O toute vierge ! ô très divine ! hélas ! hélas !
Je suis faible et tout seul pour cette œuvre suprême !
Mon fer n'abattra point le bois de la trirème ;
Mais je naviguerai, quand même, et le front las,
Vers ton Eden lointain, car je t'aime et je t'aime.

Du moins laisse-moi pur. Fais que ta vision
Aspire mon esprit comme un souffle delphique ;
Qu'à travers les parfums du concert séraphique
Ils montent vers ton limbe, ô douce Illusion,
Ces appels que je jette à la Nuit magnifique.

Et durant les vespers émus, lorsque rêvant
Aux là-bas bien aimés, j'écoute la romance
De l'agreste Infini qu'un zéphir ensemence,
Ne m'ôte pas l'erreur de croire que ce vent
M'apporte tes baisers moissonnés dans l'Immense.

INTUITION

Mon âme est un torrent épandu dans les nues
En champ d'écume, en gerbes d'or, en grains d'onix,
Que brassent sur leurs seins des moissonneuses nues,
Et qui cascadent vers l'attirance du Styx.

Un lied informulé s'essore de ses ondes,
Que dilue en ses plis le burnous des stratus,
Et les astres, la nuit, enveloutent les rondes
Des perles tombant sur les feuilles de lotus.

Un peu de mousse frange aux rives mitoyennes,
Comme un baiser très doux parti d'un soupirail ;
Comme autrefois la pourpre aux hanches des Troyennes
Un peu de sang rutile aux rochers de corail.

Oh ! le flot vagabond est frais comme les ombres
Que moirent dans l'azur les rayons du soleil !
Oh ! dans ses flancs, hélas ! roulent bien des décombres,
Et des cailloux y font des taches de vermeil !

Mais qu'importe le rire et qu'importent les larmes,
Qu'importe la blessure ou le calme des soirs,
O mon âme fluant sous le dôme des charmes,
Comme l'olive fauve aux meules des pressoirs !

Si nul autre torrent ne mêle un jour sa houle
A ton gave, et si nul pinson ne vient humer,
Posé sur les glaïeuls de ta vanne qui coule,
Les fougueux tourbillons qui te font écumer ;

Du moins tu bondiras sous l'ambiance tiède,
O mon âme esseulée en l'infini des temps,
Silencieuse, tel le vol de Ganymède,
Sans dire si ta vague est gelée au printemps !

Les rocs s'effriteront peut-être à ton orée :
Laisse ta vase au fond stagner, les népenthès
Jeter comme un pont sur ta candeur adorée,
Et marier leur flore aux cardes d'aloès.

Toi, tu continueras ta course échevelée,
Claire comme un miroir vierge de tout regard,
Fière comme un granit d'une tour crénelée
Où des guerriers vaincus ont émoussé leur dard.

Et calme par delà l'inachevé des Choses,
Libre enfin de ta digue, et tes bords écartés,
O belle, tu noieras tes avalanches roses
Dans le gouffre éternel d'où jaillit des clartés.

LES QUATRE ÉLÉMENTS

Dis à l'air embaumé, qui souffle sur ta vie
La candeur des glaciers et l'haleine de Dieu,
De chasser de ton ciel les nuages de lie,
Et d'aviver au vent du soir qui purifie,
L'étoile de ton cœur dans les firmaments bleus.

Dis à l'eau bienveillante aux tâches journalières,
De laver ton esprit et d'assainir son cours.
Le ruisseau sous la haie où dort de la lumière
Sois-le, sois la fraîcheur que versent les aiguières ;
Sois le jet d'eau qui chante au jardin de tes jours.

Dis au feu qui roussit les meules dans les plaines,
De brûler le pommier aux fruits peccamineux ;
Qu'il arde les roseaux des lagunes humaines,
Qu'il incendie, en préservant les bonnes graines,
La fausse ivraie, et que ton âme soit ce feu.

Dis à la terre aimée, à la terre docile
Aux rires du printemps comme aux pleurs de l'hiver,
De te laisser goûter à son âme d'argile :
Crée en toi la Nature, et que ton pouls fébrile
Saigne un cœur innombrable épars en l'Univers.

EPITHALAME

Il faut nous marier, ma sœur, en l'harmonie.

A. Mithouard.

A Madame Paul Biétrix

Vous avez moissonné le chanvre de vos rêves,
Aux rayons triomphants de l'espoir qui se lève,
Comme l'apothéose auguste de l'Amour.

Vos ombres s'allongeaient dans la paix des labours,
Tremblantes de l'attrait grandissant des lumières,
Humant au ras du sol s'essorer les premières
Odeurs des chènevis gonflés de vos désirs,
S'abandonnant au fil de l'instinct, pour choisir
La fine chenevotte et les herbes chenues ;
Vos ombres se cherchaient et se sont reconnues.

Comme si, de la terre où dorment nos aïeux,
Avait fusé la voix du sang contagieux,
Et les mille conseils tournés en verticilles,
Qui firent se croiser l'éclat de vos faucilles.
D'autres glaneurs s'en revenaient désenchantés
Pour n'avoir point marché vers les affinités,
Ou pour avoir laissé s'envoler hors des aires
Les épis jaunissants et les herbes légères.
D'autres encore, aux bras chétifs, préféreront
Aux sons rustiques des pipeaux danser en rond,
Couronner de laurier les Faunes des fontaines,
S'attarder à goûter les nuances châtaines
De la fane automnale et la rouille des foins,
Que d'arracher la graine aux meules ;
vous, du moins,
Passionnément courbés sous ce dôme de glaives,
Vous avez moissonné le chanvre de vos rêves.

Ce fut bien, c'était beau. Dès lors vous laisserez
Se diluer au bord des fleuves figurés
Le chanvre aimé pour qu'il embaume et qu'il rouisse.
Et lorsque vous aurez tressé la tige lisse,
Séparé les filets d'entre les bouts ligneux,
Tillé la barbe grasse et les cheveux teigneux,

Quand vous aurez fixé, de peur qu'il ne s'embrouille,
Le flocon de lin vierge au bois de la quenouille,
Animé le fuseau d'un souple vient et va,
Ce sera l'heure de tisser le canevas,
Et de nouer les fils d'une trame suivie,
Pour la tapisserie exquise de la vie.

C'est alors qu'alanguis à l'approche des soirs,
Et bercés par les doux tremblements d'encensoirs
De la lampe pendue au sommet de la voûte,
Sur le mur réflecteur qui fume et s'enveloute,
Vos mains, vos blanches mains, d'un geste plus viril,
Voulant éterniser un improbable Avril,
Assortiront sans bruit les laines préférées
Et l'opulente soie aux profondeurs moirées.
Vos bras jusqu'à présent noués, vos bras plus mûrs
Pour l'impossible élan vers l'aube des futurs,
D'eux-mêmes se tendront sur les corbeilles pleines
De bobines de soie et de cartons de laine,
Et pourront, esquissant mille et mille contours,
Dévider fil à fil l'écheveau de vos jours.

Sur le canevas plein et vierge de tout blâme,
Vous aurez dessiné la courbe de vos âmes.

Maintenant l'œuvre est faite et belle à tout jamais.
Elle frissonnera, symbole de la paix,
Le long des grands panneaux des chambres nuptiales,
Où vient s'harmoniser la joie initiale
De vos deux cœurs fondus dans le même souci
De survivre à soi-même en d'autres....
Et voici
Que j'entends s'essorer de la tapisserie
L'insouciance adorable des voix chéries,
Des voix frêles, des voix douces qui vont flottant
Dans la sérénité de votre âme ; et j'entends
S'approcher la rumeur de votre descendance,
Avant-courrière d'avenir, et qui s'élance
A l'assaut des demains, à l'assaut des saisons,
Et des jeunes vergers où nous éternisons,
Au déclin merveilleux des soleils qui se pâment,
Nos rêves, nos désirs et l'âme de nos âmes.

Chantez, gais moissonneurs d'un éternel été,
Ayant indéfini l'ouvrage souhaité ;
Chantez, bons tisserands des heures coutumières,
Vous n'aurez pas en vain déserté vos chaumières ;
Artistes de la Vie, et pour avoir ouvré
Le type linéal, chantez, vous revivrez.

Ayant vu votre race, ainsi qu'un météore,
Ouvrir à deux battants les portes de l'Aurore,
Sans plus vous retourner, et sans plus vous asseoir,
Vous laisserez vos pas s'enfoncer dans le Soir.

BÉNÉDICTION

Paix sur les horizons mystiques des Norwége,
Qu'ils dorment bienheureux dans leur manteau de
[neige.

Paix aux monts fabuleux de rêve, aux monts sacrés,
D'où les torrents de vie jaillissent effarés.

Paix au soleil hostie ; aux luisances de gloire
De cet orbe tombé par hasard d'un ciboire.

Paix au cœur de la mer, pour que nous y puisions
Le sel générateur de nos effusions.

Paix dans le fol élan des forêts virginales,
Vers quoi, jalouses, ont tendu nos cathédrales.

Paix aux vignes d'amour, aux moissons d'or vivant;
Au vin qui bout, aux blés qui courent dans le vent.

Paix aux flancs de la lune, obscène et libertine
Au point de se pâmer, le soir, cinabarine.

Qu'elle lave, la paix, nos murs en mâchefer,
Tout noircis des désirs libidineux d'enfer.

Qu'elle jaillisse sous la poêle au bord de l'âtre,
Joyeusement limpide, en flammèches bleuâtres.

Et qu'elle dorme aussi sur nos âmes, la paix,
Comme jadis, avant la chute du Mauvais.

Deux peintures murales.

I

POETA PAX ET POESIS

Revenant des labours ingrats de gerbes drues,
Las et fléchi, portant la herse aux fers rouillés,
Voilà que j'ai passé par les seuils verrouillés
Du labyrinthe antique où serpentent les rues,
Et la ronce, et l'ortie, et les nards embrouillés.

Dans ce makis épais, aux onduleuses fronces,
J'ai taillé mon chemin, hardi, le front sanglant,
Tel le fauve bison qui s'avance en beuglant
A travers un fourré vierge et penné de ronces,
Et fend les épiniers dans un ébrouement lent.

Et les buissons en rut des affres d'un long jeûne
Couvraient mes blanches mains de baisers douloureux,
Et ma robe en lambeaux, comme un fruit savoureux,
Se pendait rouge au bout de leurs dents, et moi, jeune,
Je marchais vers l'enclos des lauriers vigoureux.

. . . .

Palmes qui rutilez sous les rayons solaires,
Dans la cité des arts chère au cœur de Pallas,
Myrthes qui côtoyez la couronne d'Hellas
Dans les frissonnements des gloires séculaires
Ne bruirez-vous plus au front du guerrier las !

. . . .

Enfin j'ai débouché dans les pâles clairières,
A l'heure où les élans broutent les arbrisseaux ;
J'ai franchi sans rançon le fronton des barrières,
Et j'ai posé ma tente au bord des frais ruisseaux,
Sous l'entrelac des chants éternels des oiseaux.

Des chênes étalaient leur vétusté d'ombrage,
Et des flocons de gui neigeaient sur les gazons ;
Les aromes tiédis sous l'haleine de rage,
Des zéphirs aspirant l'âme des floraisons,
Versaient le flot troublant des longues pâmoisons.

Dans les cimaises d'or de ce grand tabernacle
Filtraient les liserés purpurins des couchants,
Des torsades de bois rubanaient le pinacle
En rustiques arceaux aux triglyphes tranchants ;
Et l'obscur conviait aux tendresses des chants.

Seules, sous le parvis ondoyant d'un grand hêtre,
Deux femmes se trouvaient, belles de la vigueur
De celles dont la chair n'a point connu de maître :
Le lacis des rameaux tamisait la rigueur
Des ondes de clarté, dans un flot de langueur.

Et l'une assise avait la robe d'immortelles,
Pleine de majesté sublime et de douceur ;
Sa main tenait la palme aux fronces de dentelles ;
L'autre, nue et sans fard, au visage penseur,
Sommeillait nonchalante aux genoux de sa sœur.

Et la première avait la natte aux tresses blanches,
Vénérable du temps des siècles écoulés ;
L'autre étalait aux yeux la nacre de ses hanches,
Et sur sa lèvre rouge aux plissages moulés,
Voltigeaient les souris des songes déroulés.

Et celle-ci gonflait ses beaux seins en cadence ;
A chaque exhalaison de son souffle divin,
De son être effluait le parfum d'abondance
Par la stillation d'un fluctueux levain,
Qui féconde les sens du mage et du devin.

Et celle-là veillait, ceinte de l'auréole
Prise au feuillage d'or du laurier flamboyant ;
Immensément, avec un méplat de créole,
Son visage s'abstrayait dans l'infini, croyant
Voir monter sur l'azur un été verdoyant.

Alors, râlant d'amour, prostré dans mon extase,
Voilà qu'elle a plongé ses doux yeux dans les miens,
Et j'ai cru percevoir au loin hennir Pégase.
Et l'autre revenant des symboles païens,
Tendit ses bras et dit : « Jette ta herse et viens »...

II

POESIS ET SCIENTIA

Couché sur le récif embrumé de la Vie,
Et léché du baiser amer,
J'ai vu dans le lointain d'une rade suivie
S'étaler, comme un nuage épandu dans l'air,
La nappe immense d'une mer.

C'était avant les feux des clartés aurorales,
Avant la fonte des vapeurs,
Qui montaient des flots verts en opaques spirales ;
Et l'Océan drapé dans ces voiles trompeurs,
Bâillait le calme des stupeurs.

Comme de longs hoquets d'ivrogne au coin des bornes,
Son ventre avait des soubresauts,
Partis des horizons aux tavelures mornes,
Qui, venus en chargeant à de secrets assauts,
Craintifs, fuyaient à petits sauts.

Et les varechs, et les fucus, et les sargasses
Se tordaient autour de l'écueil,
Dans des reptations de scythales voraces,
Telle une chevelure au-dessus d'un cercueil,
Qui danse épouvantable à l'œil.

Et mon âme voguant vers les plages du rêve,
Tandis que de grands plis pourprés
Se fronçaient par instant sur les bords de la grève,
Vit, aux extrémités des confins diaprés,
Monter l'ombre de deux beauprés.

Enfin je distinguai l'ancre et les alumelles,
Et les pontons, et les agrès,
Et tous les apparaux de galères jumelles,
Qui fendaient lentement les nuages de grès,
Dans leur marche vers le Progrès.

Fatidique mouette à l'immense envergure,
La première semblait planer,
Majestueuse, dans son mystère d'augure,
Et des hublots béants on sentait émaner
Un songe lent à se faner.

Sur les champs onduleux, sans timon ni pilote,
Elle cinglait vers les hauteurs,
Sans qu'aucun vent la fît craquer ni la ballotte ;
Poussée aux grands séjours par des dieux protecteurs,
Et laissant fluer des senteurs.

Les rostres aiguisés par un long effilage
Ecorchant les glauques guérets,
Dévoilaient à travers l'écume du sillage
Des temples enchanteurs, fatals aux indiscrets,
Jaloux de garder leurs secrets.

Devant ces horizons se dressait une femme
Au manteau radié d'azur ;
Son front était perdu dans un halo de flammes :
Phare éternel qui marche au milieu de l'obscur,
Et découvre un monde futur.

Ses doigts faisaient vibrer l'âme d'une cithare ;
Son chant montait comme un encens.
Et le vaisseau du Rêve affranchi de l'amarre,
Comme si quelque amour fît palpiter ses flancs,
Répandait l'ivresse des sens.

. . . .

La seconde volait sur l'onde à grands coups d'ailes,
Sous l'ahan de trente rameurs
Penchés, ayant en main leurs avirons fidèles,
Et graves, soulevant de profondes rumeurs,
Au sein large des flots dormeurs.

Une femme était droite au banc du capitaine,
Forte, servant de nautonnier,
Qui regardait venir la frégate lointaine :
Un compas retenu dans sa main, prisonnier,
Mesurait l'arc du grand hunier.

. . . .

Et le double avenir qui s'avance en dérive
S'élargit et devient plus clair.
Le pilote croyant découvrir une rive
Fabuleuse, s'émeut et songe qui dans l'air
Prend ainsi des clartés de chair.

La mer a le frisson des volontés suprêmes,
Et sa lame chante avec bruit
Le trajet solennel des deux jeunes emblêmes,
Dont la devise éclaire et la légende luit,
Cependant que baisse la nuit.

Le grand pavillon flotte et la voile est tendue
Par l'espérance du Matin,
Et d'étranges lueurs glissent sur l'étendue,
Qui couronnent l'élan du flot le plus lointain
D'une auréole de satin.

La vigie a crié : Navire ! et les phalènes
Ont dissous leur ombre aux rubis
Du Levant radieux sur la mer. Mille haleines
Soufflent aux conques des Tritons et leurs brebis
Bondissent aux champs de tabis.

Navire ! ô très chaste effaçure et baptistère
Des amoureux de l'Idéal !
Navire ! ô niveleur des gouffres du mystère !
Fraternisez amé, fraternisez féal,
Sous un arc-en-ciel boréal.

L'abordage s'est fait, sublime apothéose
D'une commune royauté,
Et par delà l'essor exubérant de l'Aube éclose,
Entre les deux vaisseaux rangés sur le côté,
Un pont d'amitié fut jeté.

Alors je vous ai vues, reines de la Pensée,
L'une vers l'autre, en ce décor,
Vous avancer, et sur l'alliance enlacée
De vos mains, rayonnait aux feux de Messidor,
Un lourd carcan de chaînes d'or.

LES TROIS CHANSONS

A Louis Mathieu.

I

Frère, au bord de la source empreinte du reflet
De nos rires pendus aux lianes des saules,
Notre enfance a taillé dans l'osier un sifflet.

Et le manteau léger roulé sur nos épaules,
En l'ébat des matins notre bouche soufflait
Des unissons stridents ou des trilles très drôles.

Et les papillons d'or et de chrysobérils
Ont identifié leurs clignotements d'ailes
Au dessin merveilleux des songes puérils.

II

Puis le soleil a bu les pleurs des asphodèles,
Et nous avons cambré nos membres plus virils
Au rythme cadencé des chalumeaux fidèles.

L'ombre épaisse tombait des platanes feuillés,
Ainsi que des tabis ondés en longues aunes,
Et nos doigts ont ouvert des sons presque mouillés.

Alors les monts, les bois, les prés, les moissons jaunes
Ont renvoyé le charme étrange de nos chants,
Et l'on croyait entendre au loin courir les faunes.

III

Plus tard, pâles d'avoir trop fixé les couchants,
Au bord de Thalatta qui pleure et qui moutonne,
Nos désirs choisiront des modes plus touchants.

Dans le soir bien-aimé de ce dernier automne,
Au murmure discret de nos psaltérions,
La grève mêlera sa plainte monotone.

Nous charmerons encor, très obscurs Arions,
Les Dauphins dont la croupe apparaîtra sur l'onde,
Berçant nos vers jusqu'à ce que nous en mourions.

Le visage tourné vers l'Océan qui gronde,
Nous dormirons, du poids de la chair affranchis,
Et Thétis rentrera dans sa grotte profonde.

O Séléné, déesse pâle, réfléchis
Sur les rayons de ta lumière scarlatine,
Le geste ossifié de nos membres blanchis !

Fais que l'insecte ailé de l'Hymette butine
Notre rictus atone et qu'elle ait raffiné
Quelque gâteau de miel dedans notre rétine !

Jusqu'à ce que le cor de l'ange forcené
Eclate entre les fûts des célestes portiques ;
Alors nous entrerons chez le Verbe incarné,

Et ce sera le grand Cantique des Cantiques.

TOUTE PETITE PRIÈRE

A VIELÉ GRIFFIN.

Douleur, douleur,
Un seul rayon de ta pâleur
Aube mon front, rôsit mes joues,
Comme un dimanche de janvier.
Ton aurore m'éveille à l'amour, et se joue
Sur la surface de mon âme aux clairs viviers.
Je sens fleurir,
A la blancheur de ton sourire,
Toutes les ronces de mon cœur :
Nous serons deux, je n'ai plus peur.
Douleur, douleur,
Ta grâce en moi s'est faite sœur.

Douleur, douleur,
Manteau de lune ourlé de pleurs,
Ton crépuscule sur mon front comme des gouttes
Tombe, et j'écoute
Le pas du soir,
Au bord des noirs canaux en mon vouloir.
Vers ta chapelle,
Dressée au centre du verger jonché de fruits,
Une cloche m'appelle,
Frêle dans le silence intime de la nuit,
Et je sens dans un vol son âme qui m'effleure.
Maintenant voici l'heure :
Notre-Dame de ma Douleur,
Parlez-moi, parlez-moi comme une sœur.

LES DÉVOUEMENTS MORTELS

> ...Lorsque les malheureux et les humbles réclament une plus large part au soleil, sachons marcher à leur tête avec le scepticisme de nous dire que nos propres troupes nous tireront dans le dos...
>
> *De Curel. Les Fossiles.*

A Pierre Chaine.

Nous entrerons tous deux par les portes vermeilles
Dans l'antique cité sourde aux bruits de nos cœurs,
Et nos vingt ans, grandis dans des songes trompeurs,
Offriront aux humains la moisson de nos veilles ;

Mais le peuple à nos voix fermera ses oreilles.

Et la main dans la main nous gravirons la tour
D'où le regard s'étale apaisé sur la plaine.
L'airain des bons conseils portera notre haleine
Jusqu'aux retranchements barbares d'alentour ;

Mais les échos fuiront les douceurs du retour.

Nos bras tendus voudront franchir l'étroite enceinte,
Pour se répandre au loin sur l'avenir béni,
Unissant, dans l'ampleur de leur geste infini,
Le glaive de Pallas au marbre de Corinthe;

Mais des chaînes de fer tromperont notre étreinte.

Nos voix voudront crier l'appel désespéré
Aux guerriers inconnus qui veillent sous la tente,
Chevaux sellés et lance au poing, dans une attente
De combattants poudreux sous un ciel altéré;

Mais ils resteront sourds d'un mal invétéré.

Nos cœurs voudront verser l'huile substantielle
Aux poumons transpercés des soudards vagabonds,
Et le vin balsamique au front des moribonds,
Dont la sueur saillit en lentes kyrielles ;

Mais notre huile sera trop peu matérielle ;

Mais notre vin, celui du bon Samaritain,
Sera trop mielleux ; mais notre voix trop brève ;
Notre geste trop beau ; trop jeune notre rêve ;
C'est pourquoi nous serons tués dès le matin ;

Mais cette fois très fiers et le regard hautain.

Gédéon, tu voyais dix mille Israélites,
Enchaînés dans ta foi, vers le fleuve avancer,
Et trois cents seulement burent sans se baisser
Aux rivages de grès pétris de zoolithes ;

Mais la gloire illustra tes fidèles vélites.

Jésus de Nazareth, du haut des monts houleux,
Aux âmes des Hébreux avides de symboles
Tu semais le bon grain en douces paraboles,
Et tu les nourrissais d'un pain miraculeux ;

Mais ils n'ont point compris et tu mourus pour eux.

A travers les forêts odorantes des gommes,
Tu contemplais la mer où de pauvres pêcheurs
Traînaient dans leurs filets des frissons de blancheurs,
Sans penser au destin des futures Sodomes ;

Mais douze t'ont suivi pour être pêcheurs d'hommes.

Nous, malgré l'épaisseur fatale des remblais,
Puissions-nous être vus, pour éveiller chez d'autres
Un amour sommeillant et des âmes d'apôtres :
Deux seuls peut-être auront l'amour et l'âme, mais

Leur cœur sera sans tache, et ce seront des vrais.

Passion de la Croix ! O divine folie !
Apprends-nous, apprends-nous, les secrets du pardon !
Sans doute, nous verrons, au jour de l'abandon,
La route du Calvaire avec mélancolie ;

Mais nous boirons l'ultime affront jusqu'à la lie.

Au bord du Golgotha nous plierons les jarrets
Sous la désespérance atroce des années,
Qu'on apportait en fleurs et qu'on jette fanées,
Et nos larmes fondront dans l'or des minarets ;

Mais faites de pitié, mais non pas de regrets.

Et pleurant sur la foule ignorante et méchante,
Dont l'esprit aux grandeurs sera toujours fermé,
Nous redirons bien bas le « Tout est consommé »,
Et la mort penchera notre tête penchante ;

Mais sans en altérer la beauté très touchante.

Jeunes, en qui mugit la gloire des aïeux,
Buvant le soir au bord des routes séculaires,
Vous viendrez vous asseoir aux chevets bilieux,
Malgré la certitude, au seuil de la carrière,

De mourir incompris et frappés par derrière.

JOUVENCE

L'attrait brûlant des jours aimés se vaporise
De tristesse mouillée et de fraîche douceur ;
L'âge a mis dans mes mains tes chères mains de sœur,
Et nos désirs se sont vêtus de robes grises.

Plus belles aux chansons des soirs atténués,
Plus pures en la paix des sources confiantes,
Nos âmes ont laissé des feuilles d'andiante
Glisser la goutte d'or des rêves reflués.

Amoureuse douleur de toutes choses mortes,
Avant d'avoir franchi le vantail de la porte
Ouverte au revenir des espoirs trop précis !

Au dessus de ton front j'élèverai la lampe,
Et je verrai tes doigts attacher, ô Baucis,
Des feuilles de tilleul et de chêne à nos tempes.

SOUVENIRS

Des soirs ! des soirs ! des soirs !.. Ames de longs baisers
Qu'on sent bien fugitifs et qu'on ne peut plus vivre !
Souffles chauds instillés en aiguilles de givre !
Bouche fanée ! Amour d'une heure ! Espoirs lésés.

— Des cryptes d'autrefois surgissent des fantômes,
Drapés dans leur suaire et dans des linceuls blancs,
Qui s'enviennent errer la nuit sur les étangs,
Où gisent engloutis nos pauvres toits de chaume.

Soirs arrosés de pleurs dans l'alme drap du lit !
Soirs où l'être se fond dans les bises berceuses !
Soirs où saigne le feu dans le cœur des veilleuses !
Lèvres qu'on voit ! rires qu'on sait ! billets qu'on lit !

— Ils détachent la barque, et, sans fixer la rive,
Glissent silencieux sur le miroir des eaux ;
Et la lune qui tremble aux liquides vitraux,
Montre aux peuples noyés leurs ombres en dérive.

O soirs qu'on aime bien et qui pourtant font mal,
Ainsi qu'une sirène enivrante et mégère,
Ainsi qu'une chanson suave et mensongère !
Soirs de soleils ! soirs envolés ! O soir brumal !

— Ils plongent par instant, quand le sillon s'efface,
Leurs rames dans la vase où dorment nos beaux jours,
Et l'on voit sur les flots des épaves d'amours,
Ivres d'un lourd sommeil, monter à la surface.

Puis le temps fait passer dessus ses brunissoirs.
Les fantômes s'en vont rendormir leurs névroses,
Parfois sans revenir..... O paupières closes !
Rétrospectifs regards des soirs ! des soirs ! des soirs !...

REGRETS

Oh ! qu'elle est là-bas !
Jules Laforgue

Tu vis comme autrefois, ô tourment de ma chair,
Au bord de ma mémoire, et ton visage clair
Effleure encor ma lèvre au cristal des fontaines !

Ton geste familier m'apparaît à travers
L'embrun de mon exil d'enfant, où tu conquiers
Le méplat incertain des aurores lointaines.

Mais l'automne a mûri les raisins du verger,
Tu ne reviendras plus, ô Psyché, vendanger
La grappe fraternelle où mordaient nos deux bouches.

Le faune du bassin garde son air moqueur,
Et j'écoute parfois son rire dans mon cœur ;
Mais l'orage a cassé le fifre qu'il embouche.

Tu m'as cherché longtemps près des magnolias
Fleuris de blanc, où certain soir tu délias
La gerbe d'or de tes cheveux sur mes épaules.

Mais ton âme est tout autre et mon rêve a changé,
Tu ne comprendras plus mes larmes d'affligé ;
Je n'irai plus te voir baigner le long des saules.

Hélas, les jours ont fait notre esprit impuissant
A renouer les fils de cet amour naissant
Que le destin tissait d'après nos espérances.

Et nous voici réduits à regarder neiger
Nos flocons de bonheur semés dans l'air léger,
Selon la floraison des frêles remembrances...

RONDEAUX SÉRIEUX

A MAURICE FOUCAULT.

I

Dans les roseaux souillés des marais pestilents,
Et des stagnations des limons ruisselants,
De frêles mouches d'or aux têtes de topaze,
Au corselet d'opale, aux élytres de gaze,
Réverbèrent les dards des rayons virulents.

En haut toute la foi des ciels étincelants !
En bas tous les péchés des chancres purulents !
Mais l'insecte bourdonne au-dessus de la vase,
Dans les roseaux.

Virevoltes de l'âme entre deux stimulants !
L'un d'argile glaiseux, l'autre d'azurs brûlants,
Dont la double action neutralise l'extase ;
Et sans pouvoir fixer le soleil qui l'embrase,
L'esprit plane très bas, sans joie et sans élans,
Dans les roseaux.

II

Ces longs soupirs devinés des forêts,
Chromatisent sur des modes abstraits,
L'espoir inespéré de voir renaître,
Sous l'ombre du bois mort qui s'enchevêtre,
D'anciens guerriers germains aux durs jarrets.

Ils coulent la plainte de leurs regrets,
Dans les sillons délaissés des guérets,
Et soupirent après un vieil ancêtre,
Ces longs soupirs.

Mais les gardes logés dans les retraits,
Sachant le symbole, restent discrets,
De peur d'ouïr quelque géant peut-être,
Frapper terrible au bas de leur fenêtre,
Et n'osent pas trahir dans leurs secrets,
Ces longs soupirs.

III

O voyageurs, déjà la nuit s'achève,
Chassant dans l'air les papillons du rêve,
Et dans les bois les fauvettes d'amour.
Ecoutez les battements des tambours,
Qui disent les pulsations du glaive.

Fuyez, fuyez la caresse trop brève,
Et les moiteurs hypocrites de l'Eve ;
La route est longue et les printemps sont courts,
O voyageurs !

Malheur ! les bois de vos vaisseaux sans sève
Ne fendront plus les sables de la grève,
Et forcés de pérégriner toujours,
Vous penserez aux couchants des beaux jours,
Vous qui partez quand l'aurore se lève,
O voyageurs !

IV

Les âmes sœurs se sentent pénétrées
D'un doux émoi fait de larmes filtrées
A travers les cloisons du sentiment ;
Et les rumeurs de l'une obscurément
Chez l'autre sont toutes enregistrées.

Sans se connaître elles ont leurs entrées
Dans leur chaque maison, où, bien cloîtrées,
Elles se cherchent le soir par moment,
Les âmes sœurs.

Leurs aspirations, en vain frustrées,
Voudraient s'unir par delà les contrées ;
Mais comprenant que leur tourment
Est d'adorer sans voir, éperdument,
Elles mourront sans s'être rencontrées,
Les âmes sœurs.

GOUACHE

A Jehan Chaurand.

Mai, dans ses premiers jours, a des tristesses moites
De parturition laborieuse et lente ;
Accouchée en sueur et qui s'impatiente
Des soins méticuleux et des mains maladroites.

Oh ! ces matins brouillés de nuages opaques !
Ces parfums défraîchis du lilas blanc posthume !
Ces relents capiteux de la terre qui fume !
Cet air universel de troubles cardiaques !

La flagellation des murs par la bruine,
Et la goutte qui zèbre en argentine flamme
Les vitres des maisons, répandent sur mon âme
L'influence mouillée et sourde d'une ruine.

L'esprit rêve à des fjords embrumés de légendes,
Et le cœur à des spleens errants sur la Tamise :
Clair-obscur qui vacille et qui s'anatomise ;
Farfadets trébuchant sous des colliers de glandes.

Car tout dans cette atmosphère déconfortée
Prend le regard voilé de choses qui décèdent ;
L'on croit ouïr des voix d'agonisants qui plaident
Les instances de notre espérance avortée.

O jours désenchanteurs, où l'être s'influence
De nos sensations éparses et lointaines,
Pour saisir des évocations de mitaines
Et des gestes d'amis dissous dans l'ambiance !

Souvenirs fugitifs d'heures qu'on s'ingénie
A fixer dans la brume et dans notre âme enclose !
Ah ! si l'on était sûr de la Métempsycose !
Si l'on croyait encore aux soirs d'Epiphanie !

Si les absents trouvaient le moyen de revivre !...
Mais leurs visages ont l'air d'une mort civile
Et font signe que non. Le glas pleut sur la ville
Et l'ange a délaissé sa trompette de cuivre...

...Mais, comme si nos pleurs avaient semé la nue,
Et fait croître soudain une blonde gerbée,
Une glane d'épis de soleils est tombée
Sur notre âme et l'illusion est revenue.

C'est l'ondoiement des fleurs après les relevailles ;
Un baptême joyeux de clochettes frangées ;
Un blond démaillotage et l'envol des dragées,
A travers les ormeaux, en perles de rocailles.

C'est dans notre rappel des candeurs d'enfants mièvres;
Aux cadres désertés on revoit des ovales ;
L'on sent comme un parfum embaumé de rivales,
Et sur son cœur meurtri des pansements de lèvres.

GRANDS-PÈRES ET PETITS-FILS

Au-dessus des sombreurs des bois et des lianes,
Des golfes du levant panachés de tartanes,
Aux beaux fleuves d'adieu,
O Montagne de Vie aux sommets radieux,
Tu dresses tes ombreux platanes !

Tes deux flancs inégaux bombent dans l'étendue.
Le pèlerin gravit jusqu'à la cîme ardue,
Les yeux fous de sommeil,
Et lorsque tinte au bas l'Angelus du réveil,
La brume est déjà descendue.

La végétation des sommets est cruelle,
Et la ronce assouvit sa faim perpétuelle
Aux festins de Midi,
Sur l'homme en son été qui boit, le front hardi,
L'eau du torrent dans son écuelle.

Mais partir ! arriver au pied du sycomore !
O neiges du couchant ! ô clartés de l'aurore !
Frais désirs blondissants
D'avancer sur la route ! et regrets pâlissants
De ne pouvoir la faire encore !

Voyez au bas du mont c'est le guide en partance,
Au long bâton ferré qu'effraye la distance,
Que tente l'Au-delà ;
C'est le premier regard à la Vie, et cela,
C'est l'air de sa première stance.

Mais au pied du second versant c'est l'arrivée,
Après l'effort de mainte et mainte relevée ;
C'est le repos final ;
Le dormir dans l'iris d'un vesper automnal,
Après la chanson achevée.

Et là-bas comme ici, c'est l'ivrèsse apaisée.
Là-bas c'est la jeune âme, ainsi qu'une épousée,
Espoir des lendemains,
Insouciance d'avenir, qui fuit des mains,
Pour se mirer dans la rosée.

Ici c'est le sommeil des sens sous les étoiles ;
Le doux vent de la mort qui fait gonfler les toiles
De la tente des cieux ;
La prière et le silence religieux
Des barques qui carguent leurs voiles.

Et tandis que rampant sur les rocs de la crête,
Pieds meurtris, cœur brisé, le voyageur halète,
Angoissé du souci
De la descente dans le soir, là comme ici
Nul n'entend souffler de tempête.

Candeur des premiers pas posés sur l'herbe douce,
Sourire au précipice ! O première secousse
De l'être sous l'azur !
— Blanche sérénité qui se perd dans l'obscur,
Comme un lac d'argent sous la mousse !

Dormez, ô pionniers de la froide redoute !
Les pelles en faisceaux, que votre lèvre goûte
Aux sources du Léthé !
— O dormez, vieux enfants, le repos enchanté,
Vous avez préparé la route !

Car, à travers les murs de l'épaisse montagne,
L'âme contemple l'âme et l'ombre s'accompagne
De miroirs babillards,
Comme un sein de mauresque apparaît aux regards
Dans la transparence du pagne.

Et celui-ci sourit à celui-là qui chante :
Le vieil arbre répand la fraîcheur sur la plante,
Qui lui tend son parfum ;
Ils s'aiment par delà le dédale commun,
L'un tremblant, l'autre frissonnante.

A travers les sentiers fleuris de nonchalance
Et de génépis verts, ils ont fait alliance.
O pacte triomphant !
Concorde hypostatique entre ce double enfant,
L'un en maillot, l'autre en enfance !

L'un sur l'autre penchés, ils feuillettent le livre
De leur ascension, et s'apprennent à vivre
L'éternel dévoûment,
Comme on monte en traçant le chemin, et comment
On descend le coteau de givre.

Et tandis qu'on perçoit au sommet, les cohortes
Des touristes vaincus tombés devant les portes
Des climats insoumis,
Les chênes ont tendu sur les lys endormis
Leur frondaison de feuilles mortes.

LA HANTISE DE L'ANCÊTRE

A la mémoire du château de Grange Blanche.

Dans la pâleur des ciels brouillés qui s'atténue,
Les vieux arbres se sont courbés sur l'avenue.

Tout près du banc, où mon rêve a voulu s'asseoir,
Les vieux arbres rouillés ont tamisé le soir.

Malgré le souffle appesanti des jusquiames,
Les vieux arbres tremblants ont murmuré leur âme.

Un à un, ils ont dit les secrets enlacés
Que tressait vers leurs troncs l'ombre des fiancés.

Un à un, j'ai senti s'égrener dans mon être
Le chapelet du troubadour et de l'ancêtre.

Pas à pas, ils ont fait rebrousser à la nuit
Le pont-levis jeté sur un passé détruit.

Pas à pas j'ai pu voir défiler des rapières,
Dont le choc arrachait une étincelle aux pierres.

D'arbre en arbre, ils ont pris des visages grivois.
D'arbre en arbre, j'ai cru reconnaître leurs voix.

Quand la blancheur des ciels marins est revenue,
Les vieux arbres jonchaient le sol de l'avenue.

Ergo Erravi

Mais les bois ont, ce soir, tant de mélancolie
Que notre cœur s'émeut à son tour et s'oublie
A parler du passé, sous le ciel qui s'endort,
Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort.

SAMAIN

ERGO ERRAVI

Nos chevaux sont fourbus : asseyons-nous au bord
De l'étang solitaire où vogue notre sort.
Déjà les sons du cor et la chasse s'éloignent ;
Laissons les cerfs s'enfuir blessés, qu'ils se rejoignent
Au carrefour crucifié de trois chemins.
Buvons, et que l'oubli ruisselle entre nos mains,
Rafraîchissant les coins amers de notre bouche:
N'entends-tu pas au loin la meute qui débouche
En la clairière ; et nous sommes venus ici
Pour guetter son retour comme en un raccourci :
Restons encor, veux-tu, tandis qu'on nous oublie ?
C'est bon de respirer la moiteur affaiblie
De l'Automne béni dans sa virginité
De nouvelle jeunesse et de maturité ;

Comme si le soleil, teinté du sang des vignes,
Brillait pour l'aile froide et la pâleur des cygnes,
Et comme si l'étang, quoique mort sous les joncs,
Et conservant pourtant l'âme des vieux donjons
Sous le glacis couvert par l'arcade des branches,
Réverbérait encore un peu de formes blanches,
Que la lune retient du bout de son croissant.

Oh ! l'automne ! l'automne ! où Diane tressant
L'ambre de ses cheveux humides de rosée,
Appuie au bas d'un tronc sa hanche reposée,
Et, tendant son mollet, s'amuse à le roidir !
Heure, où l'on se surprend à regarder blondir
La broussaille agriffée aux fûts noueux du rouvre ;
Où de l'âme jaillit comme un trouble qui s'ouvre,
Chrysanthème en bouton, subtil et décevant,
Déjà courbé sitôt pubère, et mort avant
D'avoir épanoui la fleur de sa jeunesse,
Sans qu'on fasse pourtant des vœux pour qu'il renaisse,
Tant notre être jouit à s'écouter mourir :
Ayant compris que cet émoi ne peut fleurir
Deux fois, sans dissiper un peu de son arome,
Et qu'il vaut mieux, tout lentement, comme un atome,
Se volatiliser, sentir qu'on ne sent plus...

— Heure, où le cœur se pend à mille bruits confus

Et devient chaque son de l'étrange harmonie,
Comme un mystique extasié qui communie
Avec tout l'univers et passe en lui, si bien,
Que ces chants qu'on dirait d'un plectre éolien,
Accroché par hasard à la feuille qui vibre,
Sont des lambeaux d'un cœur pincé dans chaque fibre,
Qui pleure sous l'archet sympathique du vent ;
Et qu'on croit percevoir dans le rameau mouvant,
Non plus le friselis de la bise en personne,
Mais l'Etre tout entier qui tremble et qui frissonne.

— Heure de panthéisme et d'amour suggestif !
Heure où le temps s'écoule en songe intuitif !
Où l'âme s'exaspère, où la femme se donne !
Heure grise ! heure lourde ! heure exquise ! l'Automne...

Pas de bruit. L'air est tiède et pesant, Cachons-nous.
Peut-être verra-t-on Pan lui-même à genoux
Devant l'inscription d'une pierre tombale,
Animer ses pipeaux ou choquer la cymbale ;
Et ses chèvres se dresser sur leurs sabots blancs.
Peut-être, tristement du profond de l'étang,
Les visions des anciens jours monteront-elles,
A travers la buée à peine grise, et telles
Qu'on voudrait tous les deux les contempler vraiment
Pour oublier...

Revivre ! oh revivre un moment
L'innocence perdue et la joie envolée !
A travers les tilleuls, au détour des allées,
S'en revenir tout doucement vers le Passé,
Dont les jardins vieillots ont conservé tracés,
Parmi le fol élan des jasmins et des menthes,
Le caprice enfantin de nos courses démentes !
Se plonger dans la peur du mystère ambiant,
Qui dégoutte le soir du feuillage ondoyant.
Oh ! ce rêve ! être ainsi qu'un Josué de l'ombre !
Pouvoir éterniser chaque minute sombre ;
Au bord du ciel pâli des souvenirs, pouvoir,
Afin de la revivre ou de mieux la revoir,
Fixer sa vie errante aux confins de l'espace,
Et s'immobiliser dans l'image qui passe !
Oh ! s'endormir encore aux chants de nos pommiers,
Et subir l'attirance intime des premiers
Murmures d'intuitions métaphysiques !.....

Te sens-tu pas frôlé par de frêles musiques
Qui viennent d'autrefois, qui nous ont câliné
Jadis, alors que l'on était à peine né,
Et qui, tendres, voudraient nous chatouiller encore !
Je vois planer dans la clarté qui s'édulcore,

Au-dessus de l'étang taché de nénuphars,
De languides Eons et des Sylphes blafards,
Dont les gestes à peine esquissés nous désignent.
Tous nos rêves transis semblent nous faire signe
Du fond de notre enfance enfouie, et leurs pleurs
Débordant des canaux ravinés de nos cœurs,
Ont noyé nos esprits sous un lac d'amertume.
Oh ! respirer un peu de leur parfum posthume !
Pour retrouver dans leur suprême effeuillaison
Cette ancienne douceur dont nous agonisons !......

Ne nous en allons pas ! Il fait si bon ! Il fait si doux
Dans l'ombre où le Jadis se donne rendez-vous,
Que le désir me prend de dresser là nos tentes,
Et d'y coucher notre vieillesse pénitente,
Qui regrette la vie et qui maudit le sort,
D'avoir jeté tous nos espoirs par dessus bord !
Nos espoirs ! nos espoirs ! naufragés en bas-âge,
Qui nagez éperdus dans notre blanc sillage,
Comme nous aimerions à vous tendre la main !
Mais la vague nous pousse et le flot inhumain,
Engloutissant vos bras plaintifs levés sur l'onde,
Suggère à notre esquif sa course vagabonde.

. . . .

Mais quel est ce fracas qui nous fait tressaillir
Comme un cerf endormi!... Ne pourrons-nous vieillir
En paix loin des soucis, loin des vains bruits des hommes!
... Les cors ont dissipé notre songe et nous somment
D'obéir aux appels fougueux du hourvari.
La meute se rapproche et sa voix renchérit
Sur les taïauts éclaboussés dans l'or des chênes.
... Hélas jusqu'à la mort la chasse nous entraîne
Dans son lourd tourbillon à travers monts et vaux.
Reprenons notre rang; enfourchons nos chevaux,
Et galopons encor, grisés, l'âme asservie,

A travers la forêt terrible de la Vie.

ATTERRIR DANS LE CIEL

A LA MÉMOIRE D'HENRY CHAURAND.

Je ne sais pourquoi
Nous n'avons pas choisi notre vie.

CAMILLE MAUCLAIR.

D'aucuns durant leurs nuits d'enfance ont vu des flots
Bercer leur avenir au cristal de leur houle,
Et des voiliers, ailes d'azur, planer en foule
Dans un déluge blanc envolé des hublots.

Oh ! l'attirance avait l'ivresse des falots,
Et des phares au cœur saillant dont le sang coule,
Où l'albatros charmé brise sa tête saoule
Et se noie au remous purpurin des ilots.

Très beaux, ils sont partis, les bras tendus au rêve,
Aspirés longuement comme un sable des grèves,
Par le souffle divin et sublime des airs.

Et dans l'intumescence infinie et sonore,
Leurs âmes ont sucé l'éternité des mers,
Dont les ports reculés sont ouverts sur l'aurore.....

II

Sur la crête de l'âme

Je ne suis pas cet homme frêle que vous voyez; mais seulement j'y habite.

BARRÈS

Tout sentir

A Adrien Mithouard

TOUT SENTIR

A ADRIEN MITHOUARD.

Sentons-nous tous ces soirs tissés comme une trame,
Où s'épingle, on dirait, l'étoffe de nos âmes ?

Sur le métier d'azur ils sont tendus ces soirs,
Tellement qu'on perçoit des laines se douloir.

Quel fil se rompt dans le silence de nous-mêmes ?

Sentons-nous tous ces sons de la terre qu'essaime
L'air toujours en allé vers d'éternels là-bas ?
Dièses d'amour mêlés aux carillons des glas,
Séquences des forêts fluctuantes d'arpèges,
Flûtes frêles des joncs aux flonflons encor grèges,

Halliers tout crissotants, soupirs des boulingrins ;
Entendre par la nuit tiède germer un grain,
Craquer l'effort nouveau des racines qui poussent,
Etre là pour noter leurs *hans* et leurs secousses,
Ouïr au bord des espaliers mûrir les fruits :
Tous ces sons ! Tous ces sons !.. Entendre aussi la nuit,
La nuit balbutier de confuses paroles,
Dire des mots inachevés comme une folle,
Et cependant si beaux, si douloureux, si doux,
Qu'un instant l'enfant s'est réveillé.....

Sentons-nous
Ces couples de parfums que la bise dérange,
Venus d'où ? De pays invus, parfums étranges
Que des arbres tordus d'agonie ont sué,
Que des roseaux ,verdis de fièvre et ponctués,
Balancent dessus les nécropoles lacustres,
Parfums troublants des baobabs qu'un soleil lustre,
Opuntias, nopals, cactus exaspérés
De chaleur, qui sputez de vos fruits couturés
Des empyèmes gras aux arômes revèches,
Ineffables senteurs des forêts de Campèche
Qui portez jusqu'au ciel votre bouquet de chair
A peine édulcoré au souffle de la mer.

Plus près de nous, suavités moins frénétiques
Des glycines et des nymphéas aquatiques,
Dont le cœur blanc enamouré surgit de l'eau,
Dans l'immobilité funèbre d'un flambeau ;
Pyrotechnique élan des œillets écarlates,
Dont les sachets d'odeurs dans la nuit chaude éclatent ;
Torrents de bleus, ruisseaux lilas, océans clairs,
Desquels évaporés l'âme cotonne l'air ;
Cœurs en boutons, virginités que le Temps fauche,
Voluptueux pistils, anthères en débauche,
Poussière des pollens que le vent fait sortir,
Ovaires fécondés, fruits en fleurs,

Vous sentir !

Et ces émois secrets, ces gouttes de scrupules
Qui pleuvent sur l'esprit débile et l'acidulent,
Ces caresses des mains qui brisent les sarments
De nos vignes d'amour, et si négligemment
Que la grappe s'incline et s'émiette sans cause,
Et que le cep périt sans souffrir autre chose
Qu'un peu de sève en désespoir qui pleure au bout !
Ah ! ces sursauts intérieurs du cœur qui bout,
Tandis que s'accentue à peine davantage
La barre du sourcil, cette voix du visage !

A ceux-ci cloisonnés en d'intimes douleurs
Leurs angoisses sans cris ! leurs navrances ! et leurs
Renoncements muets à ceux-là qui sourient
D'avoir détruit le nid sacré des rêveries,
Pour capter, insensés, l'existence en leurs mains,
Et de s'être arrêtés quelque soir en chemin,
Pour regarder s'enfuir vers le Château des Ombres
Leur vivante durée et son continu sombre !

Et ces chagrins à fleur de peau, presque charnels,
Qui répandus sur tous demeurent personnels ;
Ce besoin de baisers surgis selon nous-mêmes
En d'autres comme nous qui sans savoir nous aiment ;
Ces chaque diamants que l'amour a dissous
Dans le vinaigre de nos cœurs
les sentons-nous ?

Il faut sentir ; il faut dilater notre vie ;
Que l'univers soit inversible et qu'il dévie
Vers nos transports au point d'y tenir tout entier.
Gagnons les grands bassins, entrons dans les chantiers ;
Que nos êtres les uns sur les autres s'ajustent,

Et qu'ils forment un flanc de carène robuste,
Capable de frôler tous les flots d'océans,
Et de blottir en soi chaque *heu* d'ouragan.
Eperdument cinglons les havres chimériques,
Orientés vers de nouvelles Amériques,
Et soupirant après d'autres Alléghanys,
Larguons nos sens pour atterrir dans l'Infini.

Il faut sentir, il faut s'agrafer chaque arôme,
Tout ainsi qu'Epicure accrochait ses atomes.
Il faut être ces sons langoureux et charmants ;
Il faut être la nuit, être ces soirs vraiment.
Vivons en une fois la vie universelle,
Celle qui sourd de l'âme des cailloux et celle
Dont le foyer nous éblouit de ses rayons ;
Affirmons-nous, réalisons nos jours, soyons,
Jusqu'à filtrer la transpiration féconde
Du Juste aux Oliviers qui a sué le monde.
La vie indifférente ou triste, la vêtir
De sentiments ; aimons vivre pour mieux sentir.
Etre escient des choses qui dans l'ombre émanent !
Rentrer en soi ! sentir secréter ses organes !
Et clore en sa poitrine, à ce point affectif,
La palpitation d'un cœur écorché vif !

Il faut être surtout les douleurs de nos frères,
Leurs désespoirs aigus, tous ces maux séculaires
Qui injectés font sangloter comme un enfant
L'homme, centre nerveux de nos membres souffrants.
Car chaque geste inconscient qui nous enlace
Accuse notre type et résume la race.
Un peu de nous circule en tous, et dans chacun
Sont charriés les caillots noirs d'un sang commun.
En toi mon pouls éclate et tes veines m'arrosent,
Et j'ai communié ton sort par endosmose.

Et donc c'est notre faute, et notre faute si,
Surabondants de chairs et par l'âge durcis,
Malgré ces liens spirituels qui nous fiancent,
Nous restons sourds aux gazouillis des ambiances.
Car le juste qui voit du psychique en tout lieu,
Titube d'idéal et s'enivre de Dieu,
Ayant posé sa tente aux fontaines de grâce.
C'est pourquoi je le crie au fin fond de l'espace :
Anathème sur ceux, pharisiens impurs,
Qui n'auront point vêtu leur nudité d'azur ;
Ayant répudié les étoiles sereines,
Ils languiront l'éternité dans la géhenne.
Et ceux-ci tous, ayant des yeux, qui n'auront vu

Quelque rayon baigner l'esprit en l'Absolu,
Tandis que bruissaient des murmures d'abeilles,
Et qui collant un coquillage à leurs oreilles,
N'auront point quelque soir compris ce qu'avait dit
Jadis la voix du Paraclet, qu'ils soient maudits
Et qu'ils grincent des dents au jardin des supplices !
Eveillons-nous, frôlés par ces ailes qui glissent
Dans le matin brumeux d'un mystique printemps.
Ouvrons les yeux à l'Infini, la vie étant
Une présence exubérante et pleine d'âmes
Attirantes ainsi que des blondeurs de femmes
Dont nos esprits seraient les somptueux époux.

Ah ! pouvoir tout sentir, toujours, avec tout nous !...

L'esprit large

A Joseph SERRE

L'Océan, c'est ma synthèse, et les systèmes sont les rivières.

J. Serre

Jadis tout se tenait ; et si la vérité triomphe, un jour tout se tiendra.

Hello

I

L'OCÉAN

J'ai quitté le verger profond où j'étouffais,
La fleur quotidienne et l'arbre où se cantonne
La rétine adaptée au rêve monotone ;
J'ai quitté mon verger stérile aux murs épais.

Tandis que des parfums de rose et de cinname,
Sous le dernier rayon des soleils purpurins,
Se mêlaient aux fraîcheurs des horizons marins,
J'ai suivi vers la mer Angina, le vieux brahme.

Les grands aigles royaux dérangés de leurs nids
S'envolaient maudissant nos pas attentatoires,
Et parvenus jusqu'au sommet du promontoire
Le sage m'a montré l'Océan et m'a dit :

« Mon fils recueille en toi la clameur solennelle
Que la bise du soir fait jaillir des flots verts ;
Vois, la vague écumeuse enserre l'univers,
Et la terre s'absorbe en la mer éternelle.

« L'orifice béant de l'abîme confond
Les humains orgueilleux. Que ton esprit s'émeuve
Au spectacle infini des ruisseaux et des fleuves
Qui s'engloutissent tous dans ce gouffre sans fond.

« Aux rivières d'argent de leurs bords dépouillées
L'immensité s'ajoute, et le torrent s'endort,
Préférant aux chansons de ses cascades d'or,
Le tumulte berceur des voix agenouillées.

« Petit ou grand, humble ou superbe, aucun cours d'eau
N'est dédaigné, s'il accomplit, lorsqu'il arrive
A l'Océan, le sacrifice de ses rives,
Où gazouille le chant limpide des oiseaux.

« Car ton esprit est large, ô mer, mer généreuse !
Tu conçois la synthèse en ton sein libéral
Et chaque affluent vient jusqu'à ton littoral
Fraterniser selon ta ferveur amoureuse.

« Car ton esprit est bon. Tes humides vapeurs
Montent dans la nuit calme, et la fraîche rosée,
Qui gemme les gazons de perles irisées,
Est comme la moisson féconde de tes pleurs.

« Tu permets au baiser arrogant des carènes
D'effleurer dans leur vol ton visage mouvant,
Et tu sais enfermer dans l'haleine du vent
Un peu du souffle pur et subtil des sirènes.

« Mais le néant mesquin de nos instincts trop fiers,
Le pauvre son de nos combats et de nos ires,
Vaine douleur de nos cris, fait sourire
Les rides de ta face et ton front grave, ô mer !

« Dans ce soir langoureux où mon œil te contemple,
Magnifique, à travers ton collier étoilé,
Je pleure tristement les siècles écoulés
Dans l'oubli de ta gloire et de tes grands exemples.

« Oh ! fais que l'idéal de tes flots permanents
Et ton immensité touchent le cœur des hommes,
Et que notre raison, prisonniers que nous sommes
Dans le cirque fermé de nos vieux continents,

« Recule sa limite, enferme en ses abîmes
Tous les courants d'idée et les ruisseaux d'esprit,
Et qu'un jour elle trône en la paix de son lit
Comme toi bienfaisante, et comme toi sublime ! »

II

VERS LES SOURCES

Mais tandis qu'Angina, le vieux brahme, parlait,
Sous des ruissellements d'aube qui s'apparente
Aux dernières pâleurs des étoiles mourantes,
La mer s'irradiait en longs rubans de lait.

Quand le jour eut piqué de fleurs sa robe neuve,
Dédaignant l'Océan vide en sa majesté
D'abîmes dangereux et de flots révoltés,
J'ai conduit mon esprit vers la Source des fleuves.

Car malgré ta science, ô sage évocateur,
Tu ne m'as point montré la genèse des choses,
Par quoi le gouffre amer s'emplit et se suppose,
Ni d'où sort le ruisseau qui glisse des hauteurs.

C'est pourquoi, remontant l'estuaire fertile
Où le fleuve lassé s'envase en gras contours,
Jusqu'aux quais accroupis gardiens de son cours,
J'ai traversé sans m'arrêter les sombres villes.

L'onde coulait fangeuse et d'antiques brouillards,
Mélangés aux relents issus de bouches sombres
En train de rejeter de nidoreux décombres,
Incrustaient leur patine aux horizons blafards.

Peu à peu les coteaux tendaient leurs pentes gaies,
S'échelonnant au bord des horizons boisés,
Et le fleuve coulait plus pur, amenuisé
Au frôlement mystérieux des oseraies.

Et les cloches des bourgs tintaient dans le matin
La fraîche éclosion de la bonne journée,
Et galopait en rond la roue éperonnée
Des moulins étourdis de clapotis câlins.

Puis la forêt m'a révélé ses observances
Par l'incessible voix des oiseaux inspirés,
Et j'ai lavé mon corps et j'ai purifié
Mes sens, au clair ruisseau des mystiques Jouvences.

Sonne, sonne, mon cor, la marche du Graal,
A travers la ferveur des sapins extatiques ;
Voici que prennent fin mes jeûnes ascétiques
Et qu'à nouveau me vêt le linge baptismal.

Déjà l'ombre s'effeuille et les bois s'illuminent
Aux limpides abords des glaciers transparents.
Je franchirai d'un bond le fracas des torrents
Et j'enjamberai leurs avalanches d'hermine.

Hardi, parmi le chant cadencé des Ave,
Que les mages bannis de la terre en délire
Clament dans l'unisson suppliant de leurs lyres
Vers l'Absolu : hardi, le soleil s'est levé !

. . . .

A présent je contemple, à présent je rayonne.
Seigneur, chacun de tes rayons essentiels
Se réfracte en mon cœur et réjouit mon ciel
D'une clarté d'amour et d'une ivresse bonne.

Toi la Source éternelle et le torrent qui met
Quelques perles d'azur à l'âme impatiente
De plonger son tourment en ton onde vivante,
Toi souffle de l'Esprit, toi Verbe, toi Sommet,

Tu permis que l'accès de ta montagne sainte
S'ouvrît au béquillard comme au mâle cerveau.
Et que chaque mortel te retrouve à nouveau
En suivant les sentiers marqués de ton empreinte.

Et c'est pourquoi, le long des siècles emportés,
Loin des bas horizons de nos plaines sauvages,
La terre nous verra chaque jour davantage
Ascensionner le firmament de l'Unité.

L'aveugle

μύσαντα ὄψιν

PLOTIN

L'AVEUGLE

μύσαντα ὄψιν

PLOTIN

La route se déroule au loin jusqu'aux vallons,
Eternellement longue et courbe, où nous allons
Deux à deux, pas à pas, mystique théorie,
Qui pleure dans les bois la double allégorie
Des chênes abattus à côté des aînés,
Et des foyers, jadis flambants, abandonnés ;
Et qui chante, le soir, quand naissent sous la nue
Les détours effacés d'une immense avenue,
Dont l'aboutissement se fond avec le ciel,
Dans un espoir lointain et consubstantiel.
O douce illusion ! malgré l'expérience
Des arbres écroulés et de la conscience ;

Malgré les jours vécus, ô triste cécité
Des chemineaux errants vers la félicité!
De croire que là-bas, par derrière les brumes,
Resplendit l'idéal et l'oracle de Cumes,
Et qu'on verra monter des nymphes sur la mer,
— Illumination de notre rire amer : —
Pauvres bigles venus aux banquets de Sylvie,
Qui broyons lentement notre tranche de vie.

*
* *

Entre les peupliers du long chemin poudreux,
La mamelle des nuits verse son lait cendreux,
Qui sur les talus verts s'étale en larges flaques,
Où dorment, sur le dos, dans leurs vieilles casaques,
Les satyres ventrus, ivres et débauchés,
Bouche ouverte, semblant boire encore, couchés
Dans les ors des genêts et l'argent de la boue,
Ce laitage pressé qui coule sur leurs joues.
Tous ces clous de saphirs piqués au toit d'azur,
Percent de leurs reflets striés le clair obscur,
Et l'horreur d'un Silence énorme et lourd, encombre,
Fatidique rocher, l'immensité de l'Ombre :
C'est l'heure de la Vie.

*
* *

Ikanor est très vieux.
L'automne l'a chassé des climats pluvieux ;
Et malgré ses beaux yeux fermés à la lumière,
Il marche sans fin vers un désir de chaumière,
Au chaume roux, au seuil magique, au lourd plafond,
Etoilé d'infini, tendu d'azur profond,
Où l'Etre s'enlinceulle en un tombeau de flammes,
Et sent sur les parois des frissons d'oriflammes,
Souffles avant-coureurs du céleste Orient ;
C'est pourquoi le vieillard avance en souriant.

*
* *

Chimères de l'errance ! utopique mirage !
Qui montre le soleil et qui cache l'orage....

*
* *

Sur ses pas chancelants, bel ange sibyllin,
Qu'on croit immatériel sous sa robe de lin,
Marche Dellayra, la fille de ses filles,
Dont le gazouillement fait l'ombre des charmilles
Sur les migrations blanches du pèlerin ;
Dont le baiser a la fraîcheur du tamarin,
Qui dans ses balancers estompe et colorie
Le ruisseau vénérable aux rides de scorie,

Et lègue à ses cailloux le spectre de Pyrrha :
Mais jamais Ikanor n'a vu Dellayra.

*
* *

Les arbres font neiger sur leur front la charpie
Des feuillages jumeaux que la lune estropie,
Et transperce du dard lascif de son rayon.
Ils s'avancent. L'aïeul est vêtu du sayon
En poil de chèvre, où pend le givre des années ;
La jeune fille a la candeur des matinées,
Avec la tresse blonde et l'hermine des pieds,
Et les cordons de la sandale autour liés,
Et cette exhalaison de la grâce efficace ;
L'aveugle a le bâton noueux et la besace ;
La vierge, les conseils de l'ange gardien.
Ils s'avancent. —

*
* *

« Enfant, ton chant quotidien
Se prolonge ce soir comme un écho sonore
Dans mon cœur de vieillard apaisé :
Lourd Centaure,
J'ai passé ma jeunesse à chasser dans les bois
L'ombre de la Dryade et j'ai fui le hautbois.

J'étais fort mais sans art, hennissant mais inculte,
Je voyais le Soleil, mais la pensée occulte
Me fut cachée aussi longtemps que j'eus des yeux
Charnels et que j'eus soif de plaisirs glorieux.
Mes filles n'avaient pas les douceurs vaporeuses
Des jardins aux parfums subtils des tubéreuses,
Et leurs voix n'avaient point la rumeur du palmier,
Près des ravins, quand l'aquilon vient émier,
Au temps de l'équinoxe et des longues angoisses,
Les dards victorieux des palmes qui se froissent.
Lorsque je me penchais sur le bord d'un étang
Vaguement empourpré de ces perles de sang,
Que distille au déclin du soleil dans les haies
La tristesse du pin ou l'horreur des saussaies,
Et que je contemplais le transparent profond ;
Ni l'Idée au vol pur, ni les songes qui font
Planer dans notre esprit les aigles du génie,
Ne s'envolaient des joncs où se mire Uranie.
La contemplation des couchants empourprés ;
Des vagues formes d'ombre errantes dans les prés ;
Des nocturnes oiseaux qui gîtent dans les chênes ;
L'aspect intérieur des aurores prochaines ;
Des acheminements d'humains vers les syndics ;
Le flamboiement des yeux d'onyx des basilics,
Qui fixent les passants et leur livrent l'énigme ;
Les mains des égarés cherchant un paradigme

D'oraison, pour bénir les torches de la Paix ;
Le bien-aimé Calvaire et l'olivier épais,
Où peut-être viendront s'agenouiller les files
Des pécheurs convertis ayant quitté leurs îles ;
Tout demeurait latent, tout m'était inconnu :
J'allais sans regarder mon Ame et j'étais nu,
Je voyais.

*
* *

« L'âge vint. L'oiseau de la tempête
Tournoyait bienfaisant au-dessus de ma tête,
Jetant de l'ombre sur mon passé nonchalant,
Et des fleurs à travers le hâle pestilent
De mon cœur insensible au murmure des plages,
De mon cœur encor sourd au bruit des attelages
Traînant au bord des flots les jeunes bataillons.
Ses deux ailes soudain tracèrent deux sillons
Enflammés, et l'oiseau s'abattit sur la côte
Où j'errais, sans songer à cette Pentecôte.
Heureux celui qui frappe aux portes de Damas !
Aussitôt j'ai senti l'annonce des frimas,
Malaise inconscient et vague lassitude
D'un égotisme errant et d'une solitude
Odieuse aux humains, inutile aux vertus

Des apôtres du lendemain, qui sont vêtus
De lumière et d'amour, et qui viennent étendre,
Le long du gouffre sombre et de l'affreux méandre,
De la vie, un velum irradié d'azur.

*
* *

« L'orage est le clairon des triomphes futurs,
Et le Malheur, le char qui traîne au Capitole
Le vainqueur de son Moi nimbé d'une auréole,
Phare de ralliement aux mondes ballottés ;
Cependant que la foule, assemblée aux côtés
Des sept chevaux cabrant leur fougue ruisselante,
Fait lever sous ses pas la poussière brûlante
Que le vent coupe au loin en lanières de fouet.

*
* *

« Hélas ! j'ai consommé le lin de mon rouet
A filer des linceuls à mes filles tuées
Par l'orgueil monstrueux ; viles prostituées
Que ma vieillesse ne pouvait, étant trop blême,
Instruire et détacher des biens charnels :
Moi-même,
J'ignorais la saveur des sacrifices lents.
Les sels marins sur mon pelage ruisselant,
Parfumé du limon fertile et d'algues vertes,

Que reniflait de loin la narine entr'ouverte
Du chèvre-pied gourmand et du faune brutal,
Avaient couvert mon dos d'aiguilles de cristal,
Comme pour me garder vierge dans ma simplesse
Et ceint mon cuir bruni d'une cuirasse épaisse.
Libre dans mon domaine, invincible et méchant ;
Sourd aux flûtes de Pan et sourd à tous les chants
De l'âme végétale éparse en la Nature,
Trop faible cependant pour franchir la clôture
De la mer visuelle et des bois relatifs,
Je galopais alors, joyeux, bien que captif
Des liens apparents et pesants de matière,
A travers les taillis des mondes sans frontières.
Les marais ont gardé ma trace, et mes sabots,
Durcis aux pentes des rochers et des ilots,
Se sont dorés au sable aurifère des Ganges.
J'ai baigné mon poitrail tout encroûté de fange,
Dans les cryptes du Nord où pendent les lichens;
Et pour me délasser, couché dans les gramens,
En un lit tavelé d'orchis et d'anémones,
Je humais doucement l'arôme de Pomone,
Et je regardais battre en un demi-sommeil
Mes deux flancs écumeux qui fumaient au soleil.

*
* *

« Jusqu'au soir où la voix encore insoupçonnée,
La voix d'aube, la voix claire, la voix innée
De mon être latent, obscur, tout engourdi
Dans sa torpeur de bête illusoire, m'a dit :

*
* *

« Monstre à la robe fauve, au poitrail de brute,
Quoique le Pelion et l'Ossa répercutent
Ta vanité sonore et tes hennissements,
Tu t'ignores toujours à toi-même et tu mens
Aux aspirations d'âme dont tu palpites.
O crédule insensé ! parce que les Lapithes
N'ont pas voulu fixer sur tes membres veinés
Le terrible frisson de leurs traits empennés ;
Parce que, tu connus l'immortelle clémence
Des antiques forêts et des brandes immenses ;
Parce que bien repu de venaison et las,
Au soir de tes exploits champêtres, tu moulas
Ton ventre dans la glaise et dans les fondrières,
Et que tu sus prévoir l'attaque meurtrière
Par tes jarrets cerclés de grands muscles de fer ;
Parce que tu n'as point médité ni souffert,
Ni pleuré par l'amour, ni gémi sur les causes,
Le principe et la fin qui dérobent les choses
A notre esprit étroit, inapte à contenir

Le passé que refait l'actuel devenir,
Et chacun des instants d'une pure durée ;
Parce que ta jeunesse obtuse et figurée
A fait mentir ton type, a méconnu ta loi
Et cette humanité que tu portes en toi ;
— Tu dédaignas tourner tes yeux impertubables
Vers les dilections des hommes tes semblables,
Centaures comme toi, jadis, et transmués
Depuis, en êtres conscients perpétués.
Méchant, tu t'es cru bon ; captif, tu t'es cru libre ;
La divine douleur n'a pas ému la fibre
De ton être étouffé sous tes langes de chair ;
Et malgré tes regards affamés et ton flair,
Tu n'as point vu les fruits, à la branche féconde
Qu'aucun homme ne coupe et qu'aucun vent n'émonde,
Pendre jusqu'à tes bras leurs velours radieux,
Pour te laisser cueillir la science des dieux.

*
* *

« Mais le jour décisif a lui dont tu disposes ;
Laisse-toi dévaler vers les métamorphoses,
Et rejette les mœurs velues de ta forêt.
Car dans ma prescience, ô Centaure, il me plaît
Que tu brises les nœuds de ta vieille enveloppe,
Et que tu quittes l'ombre où les faunes galopent.

Un soir d'oubli s'endort sur ton passé maudit ;
Ne fais pas démentir tout ce qui fut prédit.
Eteins le flamboiement de ta paupière ; expie
Tes visions de l'univers par diplopie,
Et chacun des aspects du grand cosmos faussé
Par les envoûtements de la blonde Circé.
Regarde en toi la source où le sage s'abreuve :
Sape la digue étroite, esprit grand comme un fleuve ;
Et que la verge en main, blanche, Dellayra
Frappe au rocher fécond de l'âme ; il vomira
Le flot sacré, le flot lustral cher à Pégase :
Toute la pureté des cascades d'extase.
Ainsi tu puiseras à même le torrent
Intérieur de tes bienfaits persévérants
La vertu sainte et les conseils des monitoires ;
Et les peuples ravis se pencheront pour boire
La parole de vie et le mot rédempteur
Emanés de ton souffle, ô Verbe créateur !
— Donc avance à l'assaut des lumineux portiques ;
Sors transformé de ton sentier érémitique ;
Marche vers les cités ignorantes de toi ;
Marche vers les tribus aveugles et sans foi ;
Marche vers l'insulaire impie, o patriarche !
Marche toujours vers l'âme de tes frères, marche.

« Avec le glaive étincelant du séraphin,
Cloué d'or, dans ta dextre irradiée, afin
D'exterminer l'ambition des faux prophètes,
Et les retranchements des lâchetés secrètes.

*
* *

« Entends-moi, sagittaire aux poignets endurcis,
Je suis la voix de l'âme et je te dis ceci :
L'aube naît, le printemps chante, les temps sont proches
Où tu verras bondir d'amour les vieilles roches,
Ainsi que des béliers à l'ombre du bercail ;
Les soleils flamberont et la terre en travail
Bénira ton passage et fleurira ta course ;
Les fleuves, étonnés, s'enfuiront vers leur source ;
Les morts, depuis longtemps drapés dans leur trépas,
Se dresseront au bruit glorieux de tes pas ;
Les vivants marqueront leur front dans la poussière.

*
* *

« C'est pourquoi, laisse là ta dépouille grossière ;
Revêts l'habit de lin de tes frères en Dieu ;
Qu'il cache ton orgueil et qu'il blanchisse un peu
Sous son éclat divin, ta souillure animale.
Vois ta personne, vois ta grâce baptismale.

Incarne-toi en ta splendeur selon l'Esprit,
Et respecte ta chair comme c'était écrit.
En toi j'ai mis ma complaisance, et je te somme
D'être pur, d'être beau, d'être sombre, d'être homme. »

*
* *

« Ainsi parlait la voix de mon Etre. Soudain
L'arôme irrespiré d'un céleste jardin
M'enveloppa d'une langueur d'apothéose.
Je sentis dans mes flancs s'épanouir des roses,
Dont la bouche de sang mêlé de gouttes d'eau
S'effeuillait en baisers au vent des renouveaux.
Les trésors odorants des cornes d'abondance
Semblaient pleuvoir en épis drus, en grappes denses
Sur ma tête, et se pendre aux branches des chemins.
Je cueillais des bouquets de lis à pleines mains.
Mes larmes ont coulé longtemps, et leur dictame
A parfumé mes jours. J'ai respiré mon âme,
Et j'ai vu transparaître à travers mon poitrail
La clarté liturgique et chaude d'un vitrail.
J'étais homme. O principe éternel à nous-mêmes
Vous aviez transmué la pierre en diadème,
La brute en dieu, l'instinct en raison, le fini
En minute sans fin ! Aussi soyez béni,
Dans la miséricorde amoureuse et féconde

De vos sages conseils qui tout bas nous secondent !
Soyez bénie, Essence immanente aux pécheurs,
Dans votre voix intime et pleine de fraîcheur !
Vous avez fait entendre à mon esprit en proie
Aux doutes nonchalants, la clameur qui foudroie,
Mais qui m'a redressé, soudain, transfiguré.
Soyez béni dans vos desseins, Souffle inspiré,
Qui retournez les cœurs, qui déliez les lèvres,
Qui remplissez d'émoi, d'enthousiasme, de fièvre,
La poitrine débile et les organes morts !
Soyez béni, grand Devenir, ô pain des forts !
Soyez béni, saint Idéal, douleur pressante !
A jamais en l'accord des voix retentissantes.

*
* *

« Puis j'ai jeûné, puis j'ai prié, puis j'ai souffert,
J'ai plongé mes regards dans mon être entr'ouvert,
Tout frissonnant d'amour en sa chair asservie.
J'ai contemplé mon âme et j'ai compris la vie.
J'ai compris le silence, et que tout était faux.
Hors le jour qui jaillit par delà les tombeaux,
Rayon illucescent et splendeur hostiale
Des firmaments de la Sagesse initiale ;
Hors le feu réversible issu de Jéhovah ;
Hors la source d'eau vive où l'Etre s'abreuva,

Avant que d'informer les corps pétris de terre ;
Hors l'invisible environnant ; hors le mystère,
Dont l'effluve exalé baigne notre horizon ;
Hors les miroirs de la Nature où nous lisons
Le soir au bord des bois notre âme qui s'allonge ;
Rien n'est perçu, rien n'est réel, tout est mensonge.

*
* *

« Et pour mieux parcourir en moi l'orbe des cieux,
J'ai crevé ma paupière et j'ai fermé les yeux
Au soleil mensonger des apparences vaines.

*
* *

« Alors un sang régénéré gonflant mes veines,
Je m'élançai drapé dans mon humilité
Jusqu'au bas des remparts de la jeune cité,
Inexpugnable avec ses muraillles rocheuses,
Couvertes d'épiniers et de ronces lépreuses,
Et ses créneaux taillés au marbre du péché
Par les vils mécréants destructeurs de Psyché.
C'est là que sommeillait, mort à toute espérance,
Tout un peuple sauvage et captif d'ignorance,
Après avoir bâti lui-même sa prison,
Et rivé son boulet au mur de la raison ;

C'est là qu'avaient grandi tant de gloires passées,
Dans l'ivresse, la honte et les fausses pensées ;
C'est là que s'agitaient au milieu des combats,
Tant d'esprits inclinés vers les choses d'en bas,
— Pauvres déshérités que la richesse obère.

*
* *

« Au choc de mon bâton les murailles tombèrent
Et le sombre donjon roula dans le ravin.
Je franchis, emporté par un débord divin,
Les fossés nivelés sous l'amas de décombres
Et je criai : « Vous qui souffrez, sortez de l'ombre,
Où les excès de votre orgueil vous ont scellés.
Vos gardiens sont morts et vos murs ont croulé
Au seul bruit de mes pas sur ces pierres maudites.
Vos cœurs fiévreux ont soif d'amour, de pitié, dites
Le mot qui pend à votre bouche, osez crier,
— Quoique affaiblis du poids de votre bouclier
Et serrés dans les fils d'acier de vos cuirasses,
Sous le dôme étoilé qui reflète la trace
De votre pureté première, et qui brilla,
Alors que vous étiez encore par delà
L'espace indivisible et le temps homogène,
— Osez crier l'espoir dont vos âmes sont pleines,
Et les secrets désirs où tremble votre émoi.

Enfants vieillis, esprits lassés, écoutez-moi :
Je suis Celui qui porte en des outres rustiques
Le souffle intérieur des rivages mystiques
Et la pure fraîcheur des murmures salés,
Gonflez votre mâture, ô canots isolés !
Hélez l'ancre, tirez sur l'amarre tendue.
Changez le gouvernail et vos rames fendues ;
Et, creusant sur les flots un sillon d'or, pareils
Aux dieux des mers, voguez sans fin vers le Soleil. »

*
* *

« Ma voix semait la vie aux poitrines humaines
Haletantes d'azur, je secouai les chaînes
Qui courbaient vers le sol les esprits corrompus
Par les baisers de la Raison, et j'ai rompu
Les fers étroits qui les marquaient de leurs emprises.

« Ma parole de rêve et d'amour fut comprise.

« L'homme leva la tête et vit qu'il était nu.
Ayant poussé le cri si longtemps contenu,
Par quoi s'accélérait l'heure des délivrances,
Il franchit les fossés où sa vieille croyance
Tendait les bras, riant et pleurant tour à tour,

Heureuse de sentir après bien des détours,
L'âme s'acheminer vers l'antique lumière.
Les corps restitués dans leur beauté première
Gagnaient l'ombre imprécise et le galbe effacé
Des ruisseaux de candeur, furtifs et fiancés
Aux bocages d'amour où la grâce s'infuse.
Les esprits dépouillaient l'enveloppe confuse
De leur froideur d'idole et de leur vanité,
Et s'allégeaient d'un lest éphémère, emportés
Aux souffles triomphaux des concerts d'allégresse,
Vers les jardins du Verbe et ceux de la Sagesse.
Les nuages, souillés de crimes, avaient fui ;
Les sommets éternels s'érigeaient dans leur nuit,
Prêts à filtrer les flots d'une aurore nouvelle
Dont les lames déjà fusaient en étincelles.
Les lèvres se cherchaient pour le baiser de paix,
Les regards s'en allaient vers les lointains abstraits ;
Et les peuples, enfin vainqueurs de leurs entraves,
Se pressaient exultants autour de moi, qui, grave,
Le bras droit étendu vers le matin futur,
Indiquais le chemin et leur montrais l'azur.

*
* *

« Je suis resté cent ans dans les cités des hommes
A semer l'idéal et la croyance, comme

Le Dieu prophète au sein des enfants d'Israël.
J'ai brisé l'apparence et montré le Réel
Et j'ai baigné l'esprit aux cascades du Rêve.
— Mais le corps est fragile et ma tâche s'achève.
L'heure vient où le doigt bienfaisant de la Mort
Réveillera mon âme alanguie, et qui dort
Aux langes de mes jours à l'étoffe grossière.
Et c'est pourquoi, le front maculé de poussière,
Ayant fui la rumeur des coteaux habités,
A l'ombre de ta grâce et de ta déité,
Dellayra, chère âme, ô fille de mes filles,
Je m'achemine vers ta chaumière qui brille
Aux sommets des vallons et que je ne puis voir.
Car, malgré ma pratique exacte du devoir,
Je suis encor privé de ta chère présence,
Et tu me vois marcher vers ton seuil en silence,
Pas à pas, et courbé de mon propre fardeau.
Tu vis selon mon être et tu dors sans bandeau
Le long de mon destin que ta clarté domine.
Tu traces les sentiers et tu me détermines
Aux carrefours embarrassants, tandis que moi,
Bien que voisin, je suis encor très loin de toi.
Je sens ma main trembler doucement dans la tienne,
Mais ta robe éternelle et tes pas me préviennent,
Et tant que je n'aurai vomi mon corps épais,
Je marcherai toujours sans t'atteindre jamais. »

*
* *

Ainsi songeait tout haut sur la route inclinée
Ikanor radieux au soir de sa journée.

*
* *

.... Il avance en la nuit, buveuse des couchants ;
Les arbres enlacés tressaillent dans leurs chants,
Et les ombres au loin s'éveillent une à une
Sous la baguette aiguë et froide de la lune.
Les portes de la Mort ont grincé sur leurs gonds ;
Le vieillard a perçu leur tremblement profond
Aux invisibles pas sur la pierre, de l'Etre
Qui s'écoute venir et qui tarde à paraître.
... Et voici que soudain, comme un désir confus
De tout ce qui survit au seuil de ce qui fut,
Germe au cœur du vieillard, telle une fleur dans l'ombre.
Le Passé nonchalant heurte de son front sombre
La vitre, spéculaire et lisse, où se distrait
Le regard qu'obscurcit les pleurs de son regret.
La Nature l'appelle et la riante Flore
Lui tend au bout des bras sa robe de Centaure.
Ira-t-il se baigner dans les mers d'autrefois,
Et cacher ses amours aux pentes des vieux bois ?
Non, sa dépouille gît sous l'herbe des clairières,

Et son instinct ne peut retourner en arrière
Vers les plaines d'exil d'où sa sagesse a fui.
Du moins qu'avant d'entrer en l'éternelle nuit,
Que son rêve embrasa de soleils et de flammes,
Il puisse contempler la clarté de son âme,
Vivace et prolongée en l'infini des temps.
Qu'il palpe sa beauté divine et qu'un instant
Il puisse caresser ses yeux à son visage.
Oh ! goûter aux splendeurs que son amour présage,
Et s'inhumer, drapé dans ce ravissement !

— « Dellayra, je veux te voir, éperdument.
Je baise tes bras nus, je te presse et je pleure
Sur ton épaule, en cet instant, comme à toute heure ;
Et j'écoute l'écho de ton cœur en mon sein ;
Mais j'ignore toujours le nimbe qui te ceint.
Tu naquis dès que j'eus déchiré mes pupilles,
Et que m'abandonna ma jeunesse stérile.
Depuis lors tu conduis, sans trêve ni merci,
Le caduc tremblement de mon corps obscurci,
A travers les ravins et les défilés rudes,
Où je bois le calice amer des solitudes.
Or ce soir je voudrais, rouvrant mes yeux hagards,
T'envelopper soudain d'un limpide regard,
Et me brûler aux feux que mon esprit suppose.
Je voudrais m'absorber dans cette apothéose ;

Me fondre tout entier, lentement, comme bu
Et dissous dans l'azur déliquescent d'un flux,
Au creuset de tes yeux empreints de mon fantôme.
Tes chants sont doux, Dellayra, ta voix embaume
L'effeuillaison de mes désirs désabusés ;
Tendres sont tes conseils et graves tes baisers ;
Aussi ma confiance infirme se rebelle ;
Je veux te voir, je sens que tu dois être belle,
Plus belle que l'élan intime de ma foi,
Et que tous les trésors que je devine en toi. »

*
* *

Dellayra maudit ce qu'elle vient d'entendre
Et craintive retient l'aïeul en ses bras tendres.

*
* *

« Père, ne donne pas accueil
Au dernier cri de ton orgueil,
Aux voix menteuses ;
Laisse couler tes jours fleuris,
Comme un ruisseau qui passe et rit,
Sous la yeuse.

Persiste en tes espoirs muets,
Parfums du soir, pâles muguets
Que l'ombre aspire ;
Si chétifs, si prêts à trembler,
Qu'il est méchant de les troubler
Dans leur sourire.

L'idéal en toi resplendit ;
Son flot répercuté grandit
Au crépuscule.
Mais si, coupable en ton désir,
Tu tends les bras pour le saisir,
Il se recule.

Plus tard tes yeux, purifiés
Aux flammes des initiés,
    Me verront toute,
Et le Savoir et sa liqueur
Flueront au rocher de mon cœur
    Goutte par goutte.

O Père bien aimé ! permets
Que nous atteignions aux sommets
    Expiatoires ;
Là, t'élançant vers ton rachat,
Tu surgiras en mon éclat
    Et dans ta gloire. »

*
* *

Mais affamé d'amour, d'extase, de soleil,
Le vieillard imprudent dédaigne les conseils
De son âme inclinée au bord de ses pensées.
Il poursuivra sans peur la prière insensée
Qui doit, en son regard, fixer Dellayra,
Et tourné vers l'Esprit suprême, il lui dira :

« Verbe incréé, Dieu tout puissant, je te salue,
Comme le Vrai, comme le Juste en qui j'ai foi.
J'ai vécu, j'ai prié, j'ai vu selon ta loi,
Et ta très sainte volonté je l'ai voulue.
— Verbe incréé, Dieu tout puissant, je te salue.

J'ai déserté les champs lointains de mes amours,
Et mes roseaux souillés et mes instincts de bête,
Sans savoir où j'allais, sans détourner la tête ;
Dès que tu m'apparus aux confins de mes jours,
— J'ai déserté les champs lointains de mes amours.

Ta grâce a délié mon âme prisonnière
Au sein de la Nature et des songes obscurs ;
Et depuis lors, transfiguré, splendide et pur,
J'ai baigné mon esprit dans la Clarté plénière.
— Ta grâce a délié mon âme prisonnière.

Avant de m'absorber en ton éternité
Que mon esprit suppose et que mon cœur adore,
Je me traîne à genoux, je sanglote et t'implore ;
Prends pitié de mes cris et de ma cécité,
— Avant de m'absorber en ton éternité.

Laisse mes yeux sonder le fleuve du mystère,
Qui mugit aux côtés de mon fantôme errant.
Porté selon tes vœux au bord de son courant,
Que je m'y plonge et que ma soif s'y désaltère.
— Laisse mes yeux sonder le fleuve du mystère.

O Lumière des Vérités, laisse-moi voir
L'âme de feu qui signifie mon corps de boue,
Et que son réseau d'or se noue et se dénoue
Un instant à travers la trame de mes soirs.
— O Lumière des Vérités laisse-moi voir !...... »

*
* *

Il dit, et dans l'instant où sa prière est faite,
Un mugissement sourd des vents et des tempêtes
S'acharne et se distend aux fentes des rochers.
La montagne frémit, les pics sont ébréchés ;
La poudre des débris s'élève et tourbillonne
Aux côtés du vieillard tremblant, qui se cramponne
Aux rameaux débandant leurs arcs pour cingler l'air.

Tout à coup, sous le choc éclatant d'un éclair,
Un long déchirement des voiles de ténèbres
Eblouit Ikanor, et la lumière zèbre
Sa paupière cillée où se pressent ses doigts.
Un flot d'argent baigne ses yeux : il voit ! il voit!.....

Mais aussitôt un cri terrible ouvre sa bouche :
Hagard, hurlant son désespoir, brute farouche,
Il contemple son Ame et ne la connaît pas.
L'enfant frêle, l'enfant qui conduisait ses pas,
L'enfant au doux babil, aux fraîches mélopées,
Telle qu'il l'évoquait dans sa candeur, enveloppée
De lin, rouge d'amour, des lys en ses cheveux,
Et telle qu'il l'avait figurée en ses vœux,
L'enfant consolatrice aux attouchements d'ailes,
L'enfant reine, l'enfant du jour, ce n'est pas elle !..
Tout autre elle a vibré jadis en son émoi,
Ce n'est pas son visage et ce n'est pas sa voix,
Cette voix qui gémit, ce visage qui pleure
En ce moment d'être trop nue, mais c'est un leurre !..
— Non, non, Dellayra n'est pas ce qu'il rêva...
Et l'aïeul tend les bras au rêve qui s'en va,
Traînant comme un haillon dans la pluie et l'argile

Le linceul étoilé du fantôme fragile.
L'imprudente attirance et ce désir brutal
D'avoir voulu réaliser son idéal,
Inconscient essor de sa sagesse altière,
Sans s'être déchargé du faix de la matière,
Il les exècre, il les maudit, car son erreur
A fait périr l'élan du songe intérieur.

— Insensé qui pensais, sans fuir ta chair morose,
Enclore en ton sourcil toute l'âme des choses
Et caresser la Vie à tes regards mortels !
Mais l'apparence est née où dormait le Réel.
Tu plongeais jusqu'au fond des cavernes de l'Etre,
Et voici que tes yeux rouverts font disparaître
L'Au delà que fermés ils avaient entrevu.
Oh ! pourquoi donc, pourquoi, vieillard, n'as-tu pas cru ?...

*
* *

... Et renouant les fils usés de ses sandales,
Bâton en main, le dos courbé sous la rafale,
Ikanor le coupable, Ikanor le proscrit,
Pleurant son rêve mort, s'enfonce dans la Nuit...

Paroles d'Hippolyte dans la nuit

A Henri de RÉGNIER

Je hais les divinités qui ont besoin de ténèbres.
Euripide. Hippolyte.

Et pense que la vie est belle de bel espoir!...
Vielé-Griffin.

HIPPOLYTE

C'est le soir. Les compagnons d'Hippolyte rentrent à Trézène portant, couchés sur un grand lit de branches vertes entrecroisées, des sangliers et des cerfs. Tandis qu'ils franchissent les remparts de la ville ils chantent.

Les quatre chevaux blancs se cabrent sur les monts,
Au soir de leur course enflammée.
La descente raidit leurs sabots furibonds,
Et du creux des marais profonds
S'élèvent de pâles fumées.

Nous avons vu, cachés dans l'antre des vieux bois,
Les cerfs précipiter leur fuite ;
Et l'aube nous surprit, excitant de la voix,
Le dos battu par nos carquois,
Nos chiens lancés à leur poursuite.

La hure au vent, les sangliers lourds et fangeux,
Tirés de la chaleur du bouge,
Se retournaient soudain, l'œil injecté de feu,
Sous la pointe de nos épieux,
Et nous inondaient de sang rouge.

Honneur aux plaisirs purs goûtés dans les forêts,
A l'ombre des laideurs humaines.
Chantons, chantons amis celui qui se complaît
A planter le fer de son trait
Aux flancs des fauves hors d'haleine.

Honneur à l'âme simple, heureuse d'aspirer
Le souffle bleu de l'Argolide.
Chantons, chantons Diane habile à capturer
La biche en train de se mirer
Au bord des fontaines limpides.

HIPPOLYTE suit ses compagons en rêvant.

Le clair matin sourit à qui s'en va chasser
Le vieil instinct dans la forêt de ses pensers,
Et le méchant désir tapi sous l'herbe épaisse.

Arrivé devant son palais, au-dessus duquel s'érige
la statue de Diane, il fait un signe.

Déposez ce trophée aux pieds de la déesse :
Que son fauve parfum envahisse le ciel,
Mêlé aux puanteurs des actes véniels :
Holocauste des cœurs, hostie expiatoire,
Qui blanchit dans le feu notre malice noire.
Que le vœu criminel disparaisse en naissant,
Et que l'iniquité s'égoutte avec le sang
Des animaux impurs chargés de l'épouvante
Et du fardeau mauvais de nos coulpes vivantes.

Un des compagnons d'Hippolyte.

Seigneur, ta voix est grave et tes mots sont obscurs,
Tes yeux semblent chercher dans un lointain futur
La soudaine clarté d'un astre minuscule,
Dont le halo s'évase au bord du crépuscule.
...Et voici que les monts bleuissent dans le soir.

Hippolyte, sans l'entendre.

Nul ne peut contempler et nul ne peut savoir
Tous les desseins qu'une âme agite en son silence.
La vie est une idée intime qui s'élance
Au-devant du chemin que nous longeons tout bas,
Et vers quoi à jamais s'accélèrent nos pas.

Il sé tourne vers sa suite.

Mais déjà l'horizon saigne de la lumière.
Demain je conduirai mon char dans la carrière,
Faisant à mes coursiers blanchir le mors d'airain ;

Les deux rênes de cuir durci ceignant mes reins,
J'exercerai leur fougue à contourner la borne,
Sans que les rayons verts du quadrige s'écornent,
Malgré les sauts hardis de leur galop ailé.

Fidèles compagnons de mes chasses, allez
Dans vos foyers bénis goûter la paix des songes;
Que la couche dorée où vos membres s'allongent,
Endorme la fatigue et les chagrins amers,
Et berce pour un temps les désirs de la chair.
Allez, et ne cessez de chanter notre reine,
L'innocente Diane à la beauté sereine.

Le cortège s'éloigne lentement.
Demeuré seul, Hippolyte se recueille et prie.

Fille de Jupiter et de Latone entends
Battre le simple amour d'un cœur compatissant
Aux palpitations des souffrances terrestres.
Tandis que nos guerriers luttent dans la palestre,
Nus comme les héros, frottés d'huile, essoufflés
D'avoir étreint des corps entre leurs bras gonflés,
Je dépose, à genoux aux pieds de ta statue

Triomphante de gloire et de grâce vêtue,
Cette gerbe d'épis et ce bouquet de lys.
Aucune Galatée, aucune Amaryllis,
Malgré le sot troupeau de leurs bergers serviles
Et leurs prêtres en rut qui pleurent dans les villes,
Aucune entremetteuse au sourire menteur,
N'aura jamais reçu de ses adorateurs
Un plus riche présent sur la terre féconde
Que ce bouquet de lys et cette gerbe blonde.
J'ai cueilli la candeur du lys parmi les blés,
Dans un joyeux vallon, que n'ont jamais troublé
Ni la dent des troupeaux, ni le fer des faucilles ;
Les hautes herbes sous le vent tremblent et cillent ;
L'abeille diligente y vient seule au printemps
Déguster le pollen du calice odorant.
Un ruisseau vagabond, lamellé de fougères,
Chante le frais émoi de sa course légère,
Et l'aimable pudeur ombre les durs rochers.

Dans ton sentier intérieur j'ose marcher.
J'ai macéré ma chair au jeu du discobole ;
Mon âme a revêtu l'innocente auréole,
Qui cercle de rayons l'aurore de mon cœur;
Ma gloire est suspendue aux palmes du vainqueur.

Daigne te réjouir, respectable déesse,
Des festons précieux que mon zèle te tresse,
Au vertueux matin d'un Avril fortuné.
Diane la très belle, ô reine de Limné,
Je ne sais qu'honorer les Esprits tutélaires,
Et poursuivre le Mal jusque dans ses repaires,
Hardiment escorté d'un cortège d'amis.
Mais l'idéal splendide est encore endormi
Chez ceux-ci terrassés en leur science d'hommes.
Jusqu'à ce qu'élevant de la terre où nous sommes
Leurs faibles yeux fixés aux champs des voluptés,
Vers l'intime sommet où fleurit ta Beauté,
Ils découvrent la loi du cœur, la loi féconde,
Dont la clarté doit rénover l'ordre du monde,
— Ils couleront leurs jours dans les plaisirs charnels.

Car tous ayant sucé le mal originel
Et laissé s'envaser l'océan de vos âmes,
En mouillant votre bouche à l'haleine des femmes,
Vous n'allez plus guetter dans vos propres forêts
Le passage haletant des rapaces méfaits.
Vous ne découplez plus les honnêtes molosses
Devant le noir troupeau de vos désirs féroces.
Ils croissent dans votre ombre, assiègent vos blancheurs,

Ces fauves que nourrit le crime intérieur,
Et les lynx corrompus, mêlés aux louves blêmes,
Hurlent à votre vie et gueulent en vous-mêmes.
O peuple impénitent ! O lâches citoyens !
Vous n'allez plus capter le flot céruléen
Dans les filets ancrés au bord du sable jaune.
Les soirs de Mai, quand on entend sauter les Faunes
Dans la clairière et les genêts, vous n'allez pas
Derrière un chêne vert épier pas à pas
La corne de leur front, ou leur sabot de chèvre.
Non, vous frôlez des seins et vous mordez des lèvres.
Des bandeaux odorants pressent vos cheveux noirs,
Et malgré l'âpre Hiver qui vous tend son miroir,
Vous écoutez tomber du fond du gynécée
Chaque rose du Temps et chaque heure tressée,
Et l'âme qu'exhala l'ancêtre valeureux
Pleure dans vos soupirs lascifs, tas d'amoureux !

Il se tourne vers le temple de Vénus
qui domine Trézène.

Amour, Amour, ton front est las, ton geste est grave.
Tu rives le boulet et la chaîne d'esclave
Au pied de l'humble Joie ou du bruyant Plaisir ;
Ton vol pesant plane sur l'âme et ne peut fuir

Dans la nuit du passé vers la forêt lointaine.
L'anneau d'airain qui mord ton doigt, étrangle et gaîne
L'orbe de notre ciel d'un nimbe de douleur,
Et ton baiser salit, acide et corrupteur,
Notre enfance attardée à la porte des Songes.

Amour, je détruirai ta flamme qui s'allonge
Au-dessus des trépieds, bleue avec un fil d'or.
Amour, j'écraserai l'étincelle qui mord
Le flambeau nuptial et la torche novice ;
Je bannirai du cœur ta lumière factice,
Amour, et submergeant tes fièvres sous ma paix,
Je garderai le Monde en moi, car je te hais.

La nuit est venue. Les premières
étoiles s'allument dans le ciel.

Mais un regard d'argent pleure sur mes paroles,
Et ma gerbe de lys s'effeuille au vent d'Eole.
Là-bas, faisant surgir du flot corinthien
Ton croissant délié, lentement tu deviens,
O très chaste Phébé, plus claire en ton aurore.
Tu grandis au-dessus de la vague sonore,
D'heure en heure, et ton vol s'élargit dans les cieux,

Comme monte ta grâce en mon cœur radieux.
Tandis que le sommeil m'incline vers son ombre,
Garde-moi de Vénus et des Puissances sombres
Qui cachent dans la Nuit leurs lubriques plaisirs :
J'entendrai s'accoupler leurs rondes sans pâlir,
A travers la clameur des appels hypocrites,
Et ne tournerai pas la tête vers leur fuite.

Car, perdu dans les bois scélérats, à jamais
Je veux bander mon arc sur mes instincts mauvais.
J'éteindrai dans le sang la flamme de mon glaive.
Vengeur, je surprendrai les monstres dans leur rêve
Et leur ferai vomir leur âme entre mes mains,
Dieu des forêts, je veux délivrer les humains
Des coupables dragons que nos haines engraissent.
Je veux peser du poids de toute ma jeunesse
Sur la tête de l'hydre et le corps du serpent.
Je casserai les reins aux scytales rampants,
Après avoir vêtu l'innocence d'Hercule.
Du Couchant au Levant, de l'Aube au Crépuscule
Je veux chasser le Mal des halliers de l'Esprit ;
Clarifier les bois, emmuseler la Nuit,
Et pour que le Soleil en nous seuls se reflète,
Je veux tuer, je veux tuer toutes les bêtes.

Une voix douce et triste se fait entendre.

Mon fils ! mon bien aimé ! longtemps encor ta voix
Sera vaine. Il n'est plus de Trézène pour toi,
Et le monstre insoumis que vos vagues soulèvent,
Demain broiera tes os au tournant de la grève.
Les générations verront d'autres guerriers
Courber sur le chemin d'Argos leur front altier.
Il faudra bien du sang, bien des morts vengeresses,
Pour que la *Bête* meure et que l'Aurore naisse...

L'illusion Apollidienne

DERNIÈRE INVOCATION

Il fait soir. Sur les monts des ombres ont surgi,
Toutes frêles d'abord, formes toutes menues,
Qu'étoffe peu à peu le rythme de la Nuit :
Et voici qu'elles ont peuplé le champ des nues.

Seul, je viens respirer le Soir comme un amant,
Au cœur surabondant de tristesse apaisée.
Pleurent autour de moi des larmes de rosée ;
Sur mon être il fait soir délicieusement.

Or la forêt n'agite plus sa chevelure
Et le jet d'eau qui prie a chu dans un murmure,
Peut-être qu'au village un vieil homme se meurt
Et le bois attentif voit son âme : J'ai peur....

Sans un bruit, sous l'effort muet d'une main d'ombre,
La grille du jardin a tourné sur ses gonds.
Qui donc vient à cette heure ? Un tremblement profond
Saisit mon être enfui dans ses cavernes sombres.

... Quelque chose est entré dans ma vie ; on dirait
Que j'entends sangloter mon cœur en ma poitrine.
Et cependant il fait si doux que je voudrais
M'évanouir comme un son de cloche argentine.

Serait-ce toi, que j'ai si longtemps attendu
A genoux pour t'offrir l'hymne de ma croyance,
Toi, un peu de moi-même en moi-même perdu,
Idéal dont je souffre et qu'ardemment je pense ?

Te verrai-je jamais, toute pleine de nuit,
Vers quoi le pur élan de mes actes converge,
Portant au bout des bras en ton manteau de serge
Des corbeilles de fleurs et des grappes de fruits ?

..... Oui je t'ai respirée, oui je te sens présente,
Les bosquets fleurissants sont pleins de ta venue ;
Je devine en mon cœur le bruit de tes pieds nus,
Etouffés sur le gazon que la lune argente.

C'est pourquoi, rénovant tous les cultes anciens,
Qui chantèrent l'amour dont ta survie est faite,
Je t'évoque et je crie en mon cœur de poète :
« Je te désire, éternelle Beauté, viens, viens.... »

. . . .

Et soudain tu parais, flottant à la lisière
De ce verger si calme, où je bèche pour toi
Le parterre bordé de mes roses trémières
Et le pied du laurier où se suspend ma foi.

Et tandis que ton âme approche de mon âme,
Mon œil te reconnaît et se caresse à toi,
Et je n'ose vers ton désir tendre mes doigts,
De peur de n'enlacer qu'un simple corps de femme.

Toi, toi, immarcessible Idéal de Beauté !
Toi, seule fiancée à ma fierté de mâle !
Depuis toujours je t'appelais à mes côtés,
Et voici que ce soir je vois ta face pâle.

Tu dissipas les pleurs de mes espoirs muets,
Tu m'as souri du fond de ma jeunesse folle,
Tu me glissas au cœur de troublantes paroles,
Et tandis que l'azur fait pleuvoir des bluets,

Languissammet au bord des étoiles frileuses,
Sur ta robe de chair que mon rêve a tissé,
Tu viens vers moi les bras tendus, lèvres rieuses,
Entraînant dans ton vol tous les siècles passés.

Laisse-moi, laisse-moi goûter une seconde
A la source de feu qui coule dans ton sein !
Oh ! laisse-moi plonger mon cœur qui surabonde
De tout ce que ta grâce a dévoilé soudain,

Dans le fleuve d'amour qui jaillit de ta gloire ;
Un nouvel astre, issu de cette oblation,
Se lèvera sur nous, éclairant ma mémoire
Des feux illucescents de ton assomption !

.... Mon jardin s'illumine et des lilas festonnent
Le haut des murs enguirlandé comme un autel ;
Chaque arbre refleurit sous ton souffle immortel,
Qui balaye la feuille et qui chasse l'Automne.

Non ce n'est plus ton corps, non ce n'est plus ta chair,
Que je baise ce soir dans ce silence tiède
De tout mon être énamouré qui te possède ;
C'est un peu de ton âme éparse en tous les airs.

. . . .

..... Oui c'est ton souffle pur, ton âme immaculée,
Que je bois à longs traits comme un coup de clarté...
Ah ! j'ai cueilli la fleur de ta splendeur voilée,
A présent laisse-moi mourir dans la Beauté !...

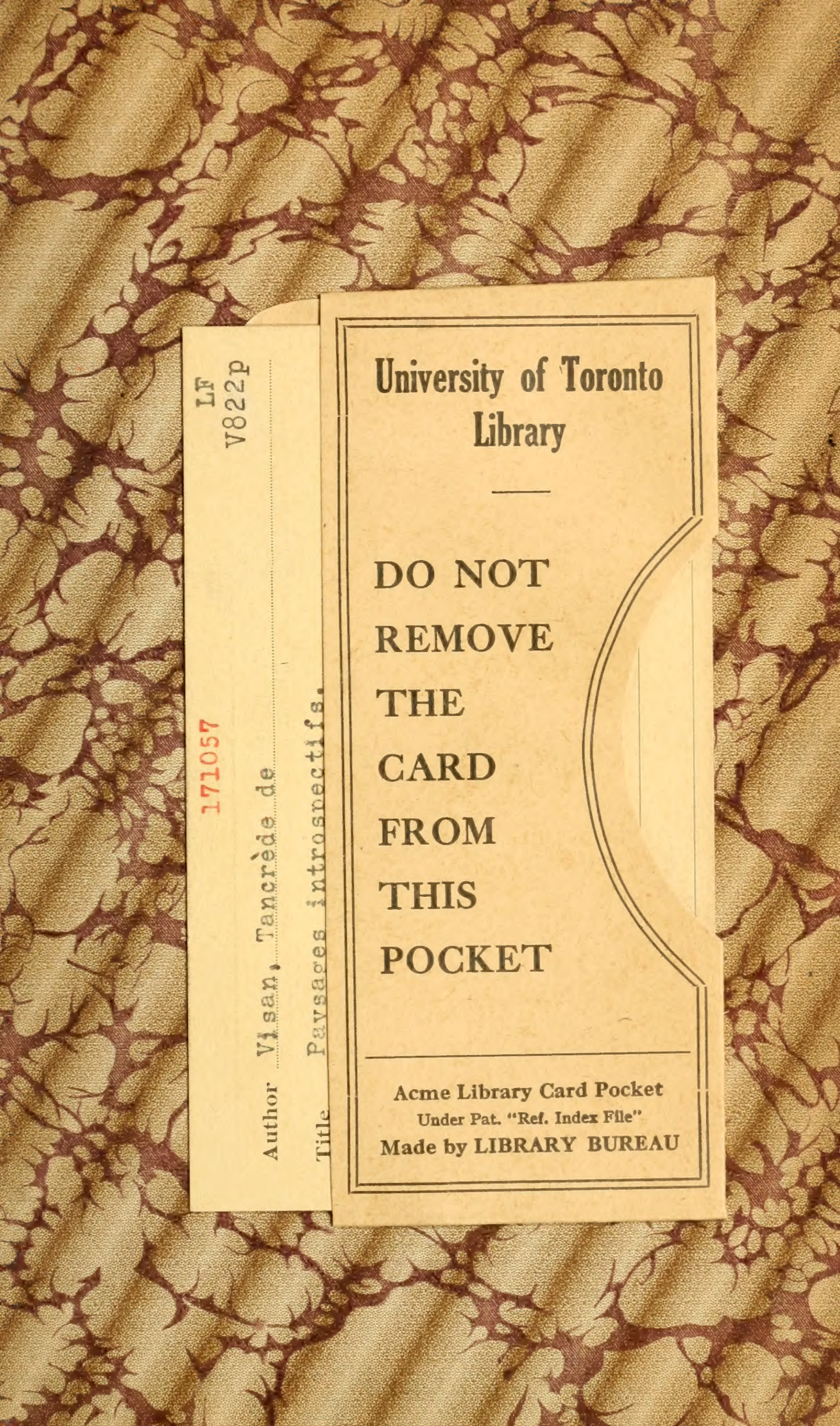
TABLE

TABLE

SUR LA CRÊTE DE L'AME

Imprimerie H. JOUVE, 15, rue Racine, 15, Paris.




LF
V822p
171057
Author Visan, Tancrède de
Title Paysages introspectifs.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

